











22



POLIERGIE,

*ou*

MÊLANGE

*DE LITTÉRATURE*

ET DE POÉSIES.

POLICE

MÉTROPOLITAIN

DE LA PRÉFECTURE

ET DE LA SÉCURITÉ

LF  
351p

Vattel, Emmerich de

# POLIERGIE,

OU

## MÉLANGE

### DE LITTÉRATURE

### ET DE POÉSIES.

*Par M. de V. \*\*\**



291379  
18. 9. 33

A AMSTERDAM,

Chez, ARKSTÉE ET MERKUS.

---

M D C C L V I I.

POLLIERGIE

MÉLANIE

ET DE POISSON.

Par M. de ...



A ...



# T A B L E

## D E S P I E C E S

Contenues en ce Volume.

**E** S S A I *sur le Goût.*  
Page 1

DIALOGUES DES MORTS.

DIALOG. I. *S'il est permis ,  
en certaines occasions , d'em-  
ployer des moyens odieux ,  
tels que le poison , ou l'assas-  
sinat.* 21

DIALOG. II. *Si un Prince qui  
fait le bien par sentiment est*  
a iij

vj. T A B L E

*préférable à celui qui ne le  
fait que par raison & par  
système ?* 53

DIALOG. III. *Si la Puissance  
souveraine est un bien ?* 74

DIALOG. IV. *Sur l'amitié des  
Rois , sur leur éducation,  
& sur les Flateurs.* 100

A L L E G O R I E S

ALLEG. I. *Les Fourmis.* 127

ALLEG. II. *Les Champs Ely-  
sées.* 143

ALLEG. III. *Voyages dans le  
Microcosme ; par un Dist-*



DES PIÈCES. vij

*cipte moderne de Pythagore.* 163

*Second Voyage.* 171

ALLEG. IV. *Songe.* 193

ALLEG. V. *La Simplicité de la vie.* 205

ALLEG. VI. *Le véritable Amour.* 216

ALLEG. VII. *Lettre à une jeune Demoiselle, sur l'origine & la raison des respects que les hommes témoignent aux femmes.* 223



---



---

## POËSIES.

**D**ISCOURS sur l'Amour de  
la Nouveauté. Pag. 245

Épître sur la Vie champêtre.  
257

Épître morale à une jeune De-  
moiselle, pour la détourner  
de se livrer à une Secte de  
Fanatiques, dans laquelle on  
cherchoit à l'entraîner. 267

Épître à un Ami, chez qui  
l'Auteur avoit passé quel-  
ques semaines à la Campa-  
gne. 278

DES PIÈCES. ix

- Ode contre l'Ambition.* 285
- Ode sur les Cœurs tendres & pleins de délicatesse.* 288
- Ode à l'occasion de la Pupille ; Comédie de M. Fagan.* 293
- Sur les Danses l'Opéra.* 296
- Dialogue entre l'Amour & l'Hymen , faisant partie d'un Ballet , dansé aux Noces de . . . .* 299
- A M \* \* \* qui demandoit des Vers , en réparation d'un badinage contre le beau Sexe.* 302
- Stances irrégulieres à Mad. \* \* \** 305

x TABLE

- Sur une Absence.* 308
- Pour Mlle \*\*\* en lui envoyant  
des fruits qu'elle aimoit  
beaucoup.* 310
- A M \*\*\* sur la différence  
de l'Amour & de l'Amitié.* 311
- Epigramme sur Job.* 312
- Epigramme contre un Riche  
sans mérite.* 313
- Epigramme à l'Auteur de deux  
Epigrammes contre M. le  
Marquis d'Argens & l'Abbé  
Des-Fontaines, qui avoient  
attaqué les Suisses.* 314
- Epigramme à une Prude qui*

DES PIÈCES. xj

*avoit les dents fort grandes  
& difformes.* 315

*Chanson de Table , sur le Vin  
de Champagne.* 316

*Eloge de l'Hyver , Chanson de  
Table.* 317

*Couplets.* 320

*Air.* 321

*Air : Quel voile importun le  
couvre ?* 322

*Autres paroles sur le même  
Air.* 323

Fin de la Table.

*[Faint, illegible handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.]*

**POLIERGIE,**



# POLIERGIE,

OU

## MÉLANGE DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIES.

---

### ESSAI SUR LE GOUT.



N a beaucoup écrit ; beaucoup disputé sur le Goût ; mais je ne me souviens pas que l'on ait expliqué assez distinctement en quoi il consiste. Perdant de vue le plus souvent la question principale, on se jette sur les divers effets du Goût, on essaye d'en donner les regles, on dis-

ferte sur les exemples. Voyons si nous pourrons en donner une idée plus distincte.

On a dit que le *Goût* est une espece de sens , dont la *beauté* est l'objet. Ceux qui se sont exprimés ainsi , ont eu du goût une idée juste , mais encore confuse ; & de-là vient qu'ils n'ont pu l'exprimer autrement que par cette figure. Il faut la développer.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en quoi consiste le *Beau*. La matiere est riche , & peut faire le sujet d'un *Traité* particulier. Il est des beautés réelles & des beautés arbitraires , fausses ou imaginaires. Ces dernieres ne sont susceptibles d'aucunes regles : elles dépendent uniquement du caprice , de la disposition des organes , de l'habitude ,



ou de quelque idée accessoire , qui se trouvant mêlée avec l'idée d'un objet , & nous donnant du plaisir , nous porte à croire mal-à-propos que cet objet est par lui-même propre à nous plaire , & *beau* par conséquent.

Entre les beautés réelles , les unes sont absolues & appartiennent aux choses mêmes ; les autres sont des beautés de rapport & de convenance. La beauté réelle consiste en général dans la Perfection , ou plutôt , la beauté est la Perfection elle-même considérée sous une autre relation. Ce qui fait la *perfection* d'une chose par rapport à sa fin , est en même tems sa *beauté* , relativement à l'impression agréable qu'elle peut faire sur nous. On appelle les choses *bonnes* , eu

égard à leur utilité ; on les appelle *belles* , par rapport au plaisir qu'elles peuvent donner à celui qui les apperçoit. C'est la regle générale & fondamentale, quoique l'inconstance de l'usage semble y apporter des exceptions.

Nous pouvons donc , pour notre but présent , nous contenter de dire , que la *beauté* est une disposition des choses , en vertu de laquelle elles plaisent généralement aux gens éclairés & polis. C'est ainsi qu'un bleu d'azur , un verd clair & éclatant sont de belles couleurs , parce qu'elles frappent agréablement les yeux de la plûpart des hommes. Ainsi les productions de la Nature , celles de l'Art , les Ouvrages d'esprit & sur-tout d'imagination , le langage , les manieres , &c.

tout cela est capable de *beauté*, en tant qu'il est capable de plaire, ou de donner du plaisir. Mais tout le monde n'apperçoit & ne sent pas la *beauté* par-tout où elle se trouve ; ce talent est réservé aux favoris de la nature. On les appelle Gens de Goût.

Le *Goût* ne peut donc être que la faculté d'appercevoir, de sentir la *beauté* & d'en démêler les diverses nuances dans les choses qui en sont susceptibles. Quelques réflexions nous feront connoître en quoi consiste cette faculté.

Quand une chose nous plaît, il arrive ou que nous voyons distinctement les raisons pourquoi elle nous plaît, ou que nous les sentons confusément, sans pouvoir les exprimer avec netteté, ou enfin que nous ne les apperce-

vons point du tout , goûtant du plaisir à la perception de cette chose , fans que nous puissions en aucune maniere dire pourquoi elle nous en donne.

Les traits de la beauté sont quelquefois si sensibles & si marqués , que l'on peut les appercevoir clairement , chacun à part , & par conséquent se former une idée distincte de cette beauté particulière ; idée que l'on se trouve en état d'exprimer & de communiquer aux autres. Par exemple , la beauté de la taille consiste dans des proportions connues : je puis donc exposer clairement les raisons pour lesquelles la taille de *Lucinde* me paroît charmante. Je dis de même que son visage est beau , parce que je démêle la juste proportion de

ses traits, le feu & la douceur de ses yeux, l'éclat de son teint, &c. La belle ordonnance d'un tableau, la correction du dessein, l'éclat & la fidélité du coloris, la force de l'expression, sont tout autant de marques auxquelles je reconnois sa beauté. Un beau génie goûta un plaisir ravissant aux Tragédies de Sophocle & d'Euripide ; ses réflexions lui firent démêler dans ces Chefs-d'œuvre l'unité d'action, de tems & de lieu : il comprit que cette triple unité augmente le plaisir du spectateur, parce qu'elle l'occupe tout entier d'une action grande & intéressante, qu'elle le met en état d'en suivre les progrès, qu'elle ne le distrait point par des objets étrangers & moins touchans, & que rendant le spectacle

vraisemblable , elle favorise l'illusion. Dès-lors ces trois unités ont été reconnues pour autant de caractères essentiels à une belle Tragédie. Dès qu'une fois on en a reçu l'idée , il n'est pas difficile de voir s'ils se trouvent ou non dans une Piece. C'est ainsi encore qu'*Aristote* nous a donné les règles du Poëme Epique , d'après les Ouvrages immortels d'*Homere* , en démêlant avec sagacité ce qui les rend si agréables.

Mais il est mille beautés d'un genre plus délicat , dont les traits fins & déliés se confondent de manière qu'on ne les distingue pas clairement. Ils font tous ensemble une vive impression : on sent très-bien la beauté qu'ils annoncent ; mais faute d'en démêler

suffifamment les différens caracteres , les marques auxquelles on la reconnoît , on ne peut qu'à peine , ou même on ne peut point du tout la décrire & la faire connoître aux autres. Auffi dit-on communément des beautés de ce genre : *Cela se sent mieux qu'il ne peut s'exprimer.* C'est ainfi , pour reprendre les exemples allégués tout-à-l'heure , que l'on exprimera fort bien ce qui forme une taille belle & avantageufe ; mais on fera embarrassé à dire ce qui en fait les graces & la noblesse. Je vous dirai de même en quoi confifte la beauté d'un yifage , & je ne pourrai vous exprimer que très - imparfaitement ce qui fait à mes yeux une belle phyfionomie. Un Connoiffeur vous énoncera très-distinc-

tement toutes les perfections d'un Tableau, par rapport au deffein, ou à l'ordonnance : les termes lui manquent, lorsqu'il veut vous faire observer les graces, ou l'expression des figures ; vous voyez qu'il sent beaucoup plus de choses qu'il ne peut en exprimer. De même, il est assez de gens qui vous feront remarquer dans une Tragédie les trois unités, ce qui concerne l'invention de la Fable, la conduite de la Pièce, l'observation des caractères, le nœud, le dénouement, la pureté du style. Mais la finesse & le naturel du Dialogue, la belle & noble expression des caractères, les situations frappantes & vraiment théatrales, & sur-tout ce qu'on appelle le sublime dans le style,



ces traits qui peignent vivement un sentiment grand & noble , qui rendent avec force une pensée élevée ; toutes ces choses sont infiniment plus difficiles à décrire , & on se trouve embarrassé quand on veut les faire connoître à ceux qui ne les ont point senties. Pourquoi cela ? C'est qu'on n'y distingue point de traits sensibles , point de marques particulieres , au moyen desquelles on puisse les désigner & en faire naître l'idée dans l'esprit de ceux à qui on parle.

Cette netteté , cette distinction , & pour ainsi dire , cette grosseur des traits qui constituent la *beauté* , varient à l'infini. C'est à la faculté d'appercevoir , de sentir les plus fins & les plus délicats que l'usage a consacré le nom de *Goût*.

Difons donc enfin que le *Goût* est cette finesse de discernement qui nous fait appercevoir la *beauté* & ses diverses nuances, dans tous les objets où elle se trouve. Par elle, par cette faculté trop rare, un homme connoît ce qui convient à chaque chose & à chaque relation, à la situation, au but, aux autres circonstances; & il ne manque point de voir si cela se trouve dans l'objet.

Cette finesse de discernement est naturellement accompagnée d'un sentiment vif, qui fait goûter à l'ame un plaisir délicieux, lorsqu'elle apperçoit des beautés peu communes. Le même feu, la même délicatesse dans l'organisation & dans les dispositions de l'ame qui y répondent, produisent d'ordinaire la finesse du dis-

cernement, la vivacité & la délicatesse du sentiment.

Par une conséquence nécessaire, un homme de goût remarque aussi les défauts contraires à cette beauté qu'il aime, & ils excitent chez lui un sentiment désagréable.

Il est un troisième cas, dans lequel une chose nous plaît, sans qu'il nous soit possible d'en connaître la raison. Par exemple, une couleur, une saveur, une odeur me plaît; je dis que la couleur est belle, que la saveur, que l'odeur est agréable. Pourquoi? Parce que tel est mon goût. Alors ce terme se prend dans un sens absolu, pour signifier ma manière de sentir, la disposition de mes organes, ou l'impression que l'objet fait sur moi;

& on ne peut dire que mon goût soit mauvais, sinon entant qu'il s'oppose à celui du monde poli ; mais à cet égard, on doit plutôt dire qu'il est singulier.

Les facultés & les talens des hommes ne diffèrent pas moins que les objets dont ils s'occupent. Les uns sont faits pour connoître la vérité, quelquefois pour la découvrir: ils se distinguent dans les hautes sciences ; mais vous êtes souvent surpris de leur peu de *Goût*. Accoutumés à considérer les choses en elles-mêmes, ou à combiner leurs rapports, ils ne s'avisent pas de les examiner relativement au plaisir qu'elles peuvent nous donner : cette face des objets leur échappe. Peut-être leur discernement solide n'est-il pas assez délicat pour apperce-

voir ces traits déliés qui agissent sur le sentiment. Peut-être qu'insensibles aux plaisirs délicieux que donne la beauté, de quelque genre qu'elle soit, ils ne peuvent en rechercher ni en connoître les causes.

D'autres, plus vifs & plus sensibles, ont aussi un discernement plus délicat. Ils considèrent davantage les choses dans le rapport qu'elles ont avec leurs organes, ou avec les facultés de leur ame; ils y démêlent ce qui est capable de donner constamment du plaisir: ce sont des *Gens de Goût*. S'ils ont outre cela un esprit créateur, ce sont de *beaux Génies*. Ajoutez-y la science des premiers, vous aurez le *grand Génie*.

La différence qui se trouve entre un homme judicieux & un

homme de goût, ne vient peut-être, que du sentiment. Le premier fera froid naturellement ou dur ; uniquement occupé de la vérité, tous les agrémens de la beauté font perdus pour lui. Son cœur n'est pas remué par les objets ; il se contente de les connoître. Le second est sensible : vivement affecté par certains objets, il s'applique à démêler ce qui les rend capables de faire sur lui une impression agréable ; la finesse & la justesse de son discernement le lui font saisir. Un homme de goût doit avoir nécessairement beaucoup de délicatesse. De-là vient que, suivant l'observation de Madame la Marquise de *Lambert*, il se distingue d'ordinaire par sa politesse & par l'agrément de ses manières.

C'est qu'il démêle & saisit facilement tout ce qui est capable de plaire dans le commerce du monde. S'il ne le met pas en usage, il faut que l'humeur ou la nonchalance le dominant.

Parmi ceux qui raisonnent sur les matieres de goût, il peut se trouver des esprits judicieux, mais pesans & peu délicats. Ils saisissent les traits les plus marqués de la beauté, desquels nous parlions tout-à-l'heure; les traits les plus fins leur échappent. Avec de tels guides on peut faire un Ouvrage régulier, mais plat & détestable. Sans guide, un heureux génie produira un Ouvrage, défectueux peut-être, mais plein de feu & de beautés.

Voilà sans doute ce qui a fait agiter la question : *Si l'on juge mieux des Ouvrages d'esprit par le*

*sentiment, que par la discussion.* Un homme de condition, plein de génie, grand Poëte, homme d'esprit & de goût, prit l'affirmative; un fameux Journaliste, qui avoit plus d'esprit que de génie, & qui s'étoit formé le goût par l'étude des préceptes & la lecture des grands Modeles, foutint la négative. Tous deux dans le parti qu'ils embrasserent, suivirent leur naturel. L'homme de génie, plein de feu & de sentiment, étoit ravi d'admiration à la lecture d'un bel Ouvrage; il sentoit beaucoup plus qu'il ne pouvoit exprimer; il y voyoit mille beautés de détail, dont il lui eût été bien difficile de donner à d'autres une idée distincte: la discussion lui paroissoit un moyen de juger très-insuffisant. L'autre, beaucoup moins sensible,



plus exercé à disserter , croyoit , au moyen des regles , pouvoir rendre raison de tout.

Dans le fonds , la question revenoit à ceci : *Avons-nous une idée distincte de tout ce qui fait la beauté & ses diverses nuances , dans un Ouvrage d'esprit & d'imagination ?* Si nous avons cette idée distincte , nous sommes en état de l'énoncer en termes clairs ; & de la communiquer aux autres ; & dès-là , la discussion devient le plus sûr moyen de juger. Mais si nous sommes bien éloignés de l'avoir , si le sentiment nous fait appercevoir confusément , quoique très-vivement , mille beautés , mille gradations de beautés , dont il nous seroit impossible de rendre un compte intelligible ; il faut convenir que le sentiment va beaucoup

plus loin que la discussion.

Difons cependant qu'il est très-utile d'employer fouvent la voie de la discussion. Outre qu'elle peut très-bien juger de ces beautés que l'on connoît diftinctement ; on nous apprend en Logique , que nous pouvons fouvent élever nos idées confufes au rang d'idées diftinctes ; & celles-ci font tout autrement lumineufes , & infiniment plus utiles dans la pratique. A force de difcuster les productions du génie, nous apprendrons à connoître toujours plus diftinctement ce qui les rend capables de plaire. Le goût ne s'acquiert pas , dit-on , non plus que le talent de la Poëfie ; mais on n'a jamais nié qu'il ne s'étende & ne s'épure beaucoup par l'exercice & par la réflexion.



# DIALOGUES DES MORTS.

---

## DIALOGUE PREMIER.

*S'il est permis , en certaines occasions , d'employer des moyens odieux , tels que le poison , ou l'assassinat.*

JULES-CÉSAR, CICERON.

**J** ULES - CÉSAR. Hé bien ! Cicéron , ces Ides de Mars (a) , que vous avez tant célébrées , qu'en

---

(a) C'est le jour auquel César fut assassiné dans le Sénat.

dites-vous maintenant ? Elles vous ont enfin conduit ici , elles ont fait couler des ruisseaux de sang , & perdu la République.

*Cicéron.* J'en conviens , César : mais j'espérois de ce grand jour des fuites plus heureuses. Je n'avois point encore assez mauvaise opinion des Romains , pour croire qu'ils ne pussent se passer d'un Maître. Je pourrois bien vous dire que j'ai assez reproché aux Conjurés de n'avoir pas consommé leur ouvrage , puisqu'ils épargnerent Antoine. Mais ils méprièrent un yvrogne , comme j'ai moi-même ensuite méprisé un enfant. Cet yvrogne & cet enfant réunis à un imbécille , nous ont accablés. Ils ont triomphé de tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'Empire. Je reconnois en

cela l'ouvrage des mœurs : la République étoit trop corrompue pour profiter du bienfait de Brutus.

*César.* Pouviez-vous attendre rien de bon d'une action si infâme ? Au milieu d'une foule de Sénateurs que j'avois tirés de la fange , je suis assassiné par des traîtres , comblés de mes bienfaits , & qui me devoient la vie !

*Cicéron.* Ils vous devoient la vie ! Hé ! quel droit aviez-vous sur la vie de vos Concitoyens ?

*César.* Le droit des Armes ,  
*Cicéron.* Ce même droit dont Rome a usé contre tant de peuples vaincus , qu'elle a exterminés ou vendus pour l'esclavage.

*Cicéron.* Rome étoit un Etat libre & souverain : elle poursuivoit ses ennemis par la seule voie

qui reste aux Nations , quand elles ne peuvent pas s'accorder. Mais vous étiez Citoyen de même que vos Adversaires ; vous deviez demander justice & recourir aux moyens que les Loix vous présentoient.

*César.* Fort bien , si les Loix avoient encore été écoutées ; mais Pompée les faisoit taire dans Rome , quand il le vouloit. Lui & sa Faction avoient juré ma perte. Ils osèrent entreprendre de m'enlever des dignités que le peuple m'avoit conférées. Que devoit faire alors un noble courage ? Pouvois-je souffrir que Pompée devînt le Maître de tout , & me laisser égorger comme un agneau ? Mes ennemis violoient toutes les regles pour m'accabler ; il falloit bien que je me misse au-dessus

dessus de ces mêmes regles , pour me défendre & pour protéger mes amis.

*Cicéron.* Vous vous êtes mis au-dessus des regles , pour vous défendre & pour triompher de vos ennemis : *Brutus* s'en est écarté , pour recouvrer sa liberté & pour délivrer sa Patrie d'un tyran : les choses sont pour le moins égales. De quoi vous plaignez-vous ?

: *César.* La différence est grande. J'attaquai mes ennemis à force ouverte , je marchai à eux , je les vainquis. *Brutus* & ses complices reçoivent la vie de ma clémence ; ils acceptent mes bienfaits pour s'approcher de ma personne , & ils m'affassinent lâchement au milieu du Sénat , dans un moment où je suis sans défense , & où je me suis livré à eux par une éléva-

tion de caractère, qui me mettoit au-dessus des vils soupçons. Voilà une action infâme aux yeux de tous les hommes.

*Cicéron.* Mais en quoi faites-vous consister cette infamie? L'action de *Brutus* étoit plus juste que la vôtre. Vous avez taillé en pièces des Citoyens : il a poignardé l'oppresser de sa Patrie.

*César.* Quoi ! Vous comparez la victoire d'un grand Capitaine, qui triomphe de ses ennemis en bataille rangée, avec l'assassinat commis par une troupe de traîtres ?

*Cicéron.* Je conviens, César, qu'une bataille gagnée a quelque chose de plus grand : elle annonce plus de courage & des talens plus sublimes. Mais nous ne disputons pas du courage & du



brillant de la gloire ; il s'agit uniquement de la justice , qui est le fondement de la vraie gloire. Vous avez opprimé la liberté de la Patrie : *Brutus* a prétendu la délivrer.

*César.* Je vous ai déjà dit que mes ennemis m'avoient forcé à prendre les armes. En me rendant le maître de tout , je n'ai fait que me mettre à la place de *Pompée*. Il eût été un Maître bien plus dur & plus sanguinaire que moi. Vous en êtes convenus (a) ; mais laissons pour un moment la justice de mon entreprise. Vous avez trop bien écrit sur le Droit & la Morale , pour ne pas convenir que la fin seule ne suffit pas pour légitimer une action ; il

---

(a) Voyez les Lettr. de *Cicéron* à *Atticus*.

faut encore que l'on n'y emploie que des moyens justes & louables. Tous les siècles loueront la vertu de *Fabrice*, qui pouvant délivrer sa Patrie tout-d'un-coup & sans péril d'un ennemi dangereux, en écoutant la proposition que lui fit le Médecin de *Pyrrhus*, eut horreur d'un moyen si odieux, & avertit le Prince d'être en garde contre ce traître. Si les zélateurs de la liberté avoient pris les armes contre moi; s'ils m'avoient fait la guerre, je ne me plaindrois pas; & s'ils m'eussent vaincu, la gloire & la liberté étoient le juste prix de leur vertu.

*Cicéron.* Vous commencez à toucher au but. Mais je ne suis pas encore satisfait. *Pyrrhus* n'avoit violé aucun des droits sa-

crés de la République. En lui faisant une guerre en forme, il ufoit d'un moyen nécessairement reconnu pour légitime entre les Nations, qui n'en ont souvent point d'autre, pour vuider un différend dans lequel chaque partie croit avoir le droit de son côté. Or ce moyen doit être sujet à certaines regles, observées de part & d'autre ; autrement il dégénéreroit en fureur brutale, & tendroit à la destruction du genre humain, au lieu qu'il ne doit servir qu'à recouvrer son droit. Peut-on appliquer ces maximes à un audacieux qui déchire le sein de sa Patrie, & qui ose opprimer la liberté ? C'est un parricide, un sacrilège dévoué par la loi aux Dieux infernaux : tout est permis contre lui.

*César.* Hé bien ! que la Puissance publique le proscrive, qu'elle le condamne à mourir, & qu'elle invite par des récompenses tout homme hardi à exécuter la sentence. Mais se soumettre à ses loix, concourir aux Décrets qui lui déferent la suprême Puissance, qui le comblent d'honneurs & de dignités, pour surprendre sa confiance & l'assassiner ensuite sans danger; c'est une lâcheté & une trahison, qu'aucun motif ne peut excuser.

*Cicéron.* Qu'appellez-vous trahison ? Eh ! tant pis pour le tyran, s'il se laisse tromper. Celui qui ravit à des hommes leur liberté, a-t-il le moindre droit de se flatter qu'ils sont réellement réconciliés avec lui, tant qu'il persiste dans son usurpation &

Quelque déférence qu'on lui témoigne , ne doit-il pas penser que ce n'est qu'une soumission forcée , & que les vrais Citoyens n'attendent qu'un moment favorable pour le punir & rentrer dans leurs droits ?

*César.* O Ciceron ! ne voyez-vous pas où porte votre principe ? S'il en est ainsi , un Ambitieux n'épargnera aucun de ses ennemis. Il fera périr tous les Citoyens zélés & pleins de courage , tout ce qu'il croira capable d'attenter à ses jours. *Octavien* & *Antoine* n'ont que trop profité de la leçon que ma mort leur donnoit. Quels principes que ceux qui tendent à autoriser des meurtres sans fin , & à faire rejeter la clémence comme une imprudence impardonnable !

*Cicéron.* Vous n'auriez pas voulu, fans doute, régner sur un défert. Mais quoi qu'il en foit, il feroit bon qu'il n'y eût point de paix à espérer entre les Citoyens & l'Opprefleur de la Patrie : l'ufurpation ne feroit pas fi facile, & peu de gens oferoyent l'entreprendre.

*Céfâr.* J'en conviendrai franchement, Cicéron. Hé bien ! tous vos Romains devoient prendre les armes, s'opposer à moi, au lieu de me déférer la Dictature perpétuelle ; & fi j'avois refusé de rentrer dans l'ordre des Citoyens, m'accabler s'ils l'euffent pu. Ils auroient ufé de leur droit ; & je méritois de périr, fi je me fuffe laiffé vaincre.

*Cicéron.* Cela n'étoit pas praticable. L'Univers étoit plein de

vos Légions. Vous aviez séduit le menu peuple ; mais ce qui restoit de Romains, ces vertueux Citoyens, qui ne pouvoient se résoudre à vivre sous un tyran, & qui n'étoient pas en état de vous opposer une armée ; que vouliez-vous qu'ils fissent ?

*César. Qu'ils mourussent (a).*

*Caton* leur en avoit donné l'exemple. Ce fier Romain est le seul de mes ennemis qui m'ait vaincu ; il s'est soustrait à mon pouvoir & à ma clémence.

*Cicéron.* Oh ! *Caton* a appris de *Minos*, qu'il n'étoit pas en droit de disposer ainsi de sa vie, de même qu'il n'est pas permis à un soldat de quitter son poste, sans l'or-

---

(a) Imitation de *Corneille*.

dre du Général (a). Mais, quoi ! *Brutus & Cassius* seroient morts libres. C'étoit beaucoup pour eux, & rien pour la République ; elle n'eût pas été vengée. *César*. Difons mieux. Ils devoient s'opposer hautement au décret de mon élévation, haranguer le peuple, l'exhorter à demeurer libre. S'ils euffent succombé dans cette généreuse entreprise, leur mort devenoit utile à la liberté ; elle eût rendu ma puissance odieuse. Mais dès que tout le peuple, tout l'Empire aima mieux se soumettre à ma Dictature, que de perpétuer la guerre civile ; appartenoit-il à

---

(a) C'est la raison que *Cicéron* allégué d'après *Pythagore*, pour condamner le suicide.



quelques Citoyens de renverser cet arrangement, & de replonger l'Etat, par ma mort, dans toutes les horreurs dont elle a été suivie ?

*Cicéron.* Enfin, César, vous voilà arrivé où je vous attendois. Je suis dans le fond du même sentiment que vous, & je ne me proposois dans mes objections que de vous faire développer cette notion confuse, ce sentiment par lequel votre grand cœur rejette ces moyens que vous appelez odieux & infâmes, & de vous amener peu-à-peu à convenir que tout ce qui est beau & louable est fondé sur la justice, comme tout ce qui est honteux & détestable est injuste.

*César.* Nous allons changer de parti, Cicéron, & passer réci-

proquement dans le camp opposé. Cela convient assez à un *Académicien* & à un *Ambitieux*. Les principes de l'un ne sont pas plus fixes que ceux de l'autre.

*Cicéron*. Non, César ; mes principes ne varient point sur la *Justice* & sur la *Morale*. Et maintenant que votre grande ame est rendue à elle-même , vous penserez tout comme moi. Je conviens à présent que l'action de *Brutus* & de *Cassius* ne méritoit point les louanges que je lui ai données. Mais que vous dirai-je ? Zélé Républicain , adorateur de la liberté , je regardai comme un fait héroïque celui qui nous rendoit ce bien précieux , l'attribut essentiel d'un Romain. J'oubliai mes principes dans ces momens de chaleur , & il ne me vint

point dans l'esprit, qu'il est des moyens si odieux, si détestables, qu'aucune fin ne peut les légitimer; parce que leur introduction seroit plus pernicieuse au genre humain, que tout le bien qu'ils procureroient en quelques occasions particulières, ne peut être avantageux. Tels sont le poison & l'affassinat, contre lesquels le plus juste n'a aucune sauve-garde, s'ils ont une fois la vogue. Celui qui assassine un tyran ne lui fait point tort, parce que le tyran a blessé le premier ses droits les plus sacrés, en lui ravissant la liberté; mais il fait injure à tous les hommes, en introduisant, ou en autorisant un procédé si dangereux. La justice universelle qui nous lie à tous les hommes, nous défend de mettre en usage, ou

d'autoriser par notre exemple ces moyens pernicioeux. La détestation publique doit faire contre eux la sûreté des gens de bien ; & celui qui les emploie , doit être traité comme l'ennemi du genre humain. Il ne seroit de rien de dire que l'on ne doit en faire usage que pour une cause juste , & dans un cas de nécessité. Car tout le monde prétendra que sa cause est juste , & qu'il se trouve dans ce cas de nécessité. C'est pour cette raison , que la guerre étant un mal inévitable parmi les hommes , & la guerre en forme étant reconnue pour légitime entre les Nations , quand elles ne peuvent terminer sans elle leurs différends ; le Droit des Gens l'affujettit à de certaines règles , afin d'empêcher qu'elle ne de-

viennent un mal sans bornes & sans mesure. Et bien que la guerre ne soit juste que de la part de la Nation qui a le droit de son côté, les Loix de la guerre ne sont pas moins sacrées pour elle, que pour son injuste ennemi, & elle n'est pas moins obligée à les observer. Ainsi quoique *Pyrrhus* eût attaqué injustement la République, il n'étoit pas permis aux Romains d'employer contre lui le poison; parce que ce Prince se croyant fondé de son côté à leur faire la guerre, eût à son tour mis en usage le même moyen: chaque Nation en eût fait autant, & les calamités de la guerre n'auroient plus de bornes.

*César.* Je reconnois le prix de ces maximes. Elles doivent être gardées saintement, pour le bien

& la sûreté des hommes. Mais est-il bien certain que la nécessité n'y pourra faire une exception ? Et pour me mettre un moment à votre place, un Citoyen ne pourra-t-il arracher la vie à un tyran, lorsqu'il n'est aucun autre moyen d'en délivrer la Patrie ?

*Cicéron.* Si l'autorité du tyran n'est pas reconnue solemnellement par l'Etat, tout Citoyen est en guerre ouverte avec lui, & peut le traiter en ennemi.

*César.* Cela est sans difficulté. Mais je parle d'un usurpateur, qui, après avoir soumis par la force tous les Ordres de la République, abuseroit cruellement de son pouvoir, pour se rendre le fléau de sa Patrie & pour faire périr les plus vertueux Citoyens.

*Cicéron.* Tout le peuple se sou-

levera contre ce monstre , d'un commun accord , & détruira l'ennemi public. C'est ainsi que nos Peres se délivrèrent de *Tarquin*.

*César*. Mais si le peuple n'est pas assez fort, ou s'il n'ose l'entreprendre ; un généreux Citoyen ne pourra-t-il se charger de la cause publique & surprendre le tyran ?

*Cicéron*. Je vous l'ai déjà dit, César, les maximes aussi importantes, aussi sacrées que celles-ci, doivent être absolues. Y apporter des exceptions, c'est les anéantir : chacun fera l'exception selon ses idées, ses préventions, ou ses intérêts.

*César*. Je sens la force de cette réponse. Mais il y a ici conflit de devoirs. Un Citoyen doit délivrer sa Patrie, s'il en a le pouvoir.

*Cicéron.* Hé bien ! s'il ne peut la délivrer que par un assassinat, il doit juger que la chose n'est pas en son pouvoir. Qu'il se remette lui & sa Patrie entre les mains de la Providence. Qu'il attende d'elle une heureuse délivrance, & qu'il ne l'offense point par un crime détestable. Rien n'est si odieux à ce divin Maître qui gouverne le monde, qui veille au salut des hommes, que toutes ces actions & ces maximes qui attaquent la sûreté publique dans ses fondemens, & qui iroient à bouleverser la société civile. Qu'un particulier se croie en droit de condamner & de tuer un tyran; nul Prince, nul Conducteur de la République ne sera en sûreté. Le meilleur Prince peut commettre des fautes, ou faire des



mécontens ; il se trouveroit des furieux , qui croiroient fervir la Patrie en le poignardant. De quels troubles ces attentats ne seroient-ils pas suivis ? C'est pourquoi le souverain Maître des hommes veut que la personne de ceux qui gouvernent soit sacrée & inviolable , afin que la société soit tranquille sous leur autorité. Car rien n'est si agréable à ce Pere commun , que les sociétés civiles (a) , que ces établissemens , à l'ombre desquels tout homme peut vivre en paix , s'appliquer à l'étude de la sagesse & cultiver la vertu.

*César.* Mais n'est-ce point par cette même raison , qu'un monstre abominable , qui abuse de

---

(a) Voyez le Songe de Scipion.

son pouvoir pour détruire la société, doit être immolé par le premier homme de cœur qui en trouvera l'occasion ? On aura peine à croire que ç'eut été une mauvaise action de poignarder *Phalaris*.

*Ciceron*. Lorsqu'un tyran viole toutes les règles & foule aux pieds l'humanité, il seroit assez inutile de donner des maximes sur la conduite que l'on doit tenir envers lui : le peuple entier, & tout brave Citoyen, ne prendra conseil que de son désespoir. Mais en général, vous voyez clairement ce qui établit la différence des moyens secrets & des moyens découverts ; de la trahison, & de la force ouverte : ce qui doit faire proscrire les premiers, & préférer les seconds.

Les uns livrent le fort de l'Etat aux mains du premier fanatique mécontent : le même danger ne se trouve pas dans les autres. Qu'un Citoyen courageux prenne des mesures pour s'opposer aux fureurs d'un tyran , qui leve l'étendart contre lui , toute la Nation pourra le seconder , si elle approuve l'entreprise ; ou le réprimer , si elle est contente du Gouvernement , ou si elle aime mieux supporter ses maux , que de s'exposer au danger d'une révolution : elle décidera de son propre fort , ce qui est très-juste.

*César.* Je vous écoute avec plaisir , Cicéron ; & je suis charmé de vous voir démontrer qu'un sentiment , que je tirois confusément de la grandeur d'ame , de la noblesse & de l'élévation du

cœur, est fondé sur la justice elle-même. Mais l'utilité est le grand mobile de la plûpart des hommes ; & il vous sera difficile de persuader à bien des gens, qu'il ne leur seroit pas avantageux de recourir à ces moyens dans certains cas où d'autres plus honnêtes ne pourroient pas leur servir.

*Cicéron.* C'est pourquoi il est nécessaire que la haine & l'exécration du genre humain retiennent ces ames basses. Quant aux ames d'une autre trempe, elles doivent sçavoir que le vrai bonheur est inséparable de la vertu, & que par conséquent, rien n'est véritablement utile, s'il n'est juste & honnête. Indépendamment même de cette maxime, un peu de réflexion suffit pour faire voir

qu'il est de la plus grande utilité pour tout le monde, que ces moyens odieux soient généralement pros crits. Un Prince qui fait assassiner son ennemi, attente lui-même à sa propre sûreté ; il autorise le vengeur de celui-ci, ou tout autre ennemi, à le faire périr à son tour de la même manière. D'ailleurs ces attentats sont sujets à de terribles conséquences ; outre qu'ils révoltent tous les hommes, ils entraînent pour l'ordinaire des suites funestes. *Catilina* étoit dangereux & redoutable ; il méritoit certainement la mort. J'étois le Magistrat suprême du peuple Romain, & chargé de sa défense : toutefois je ne me serois jamais porté à faire poignarder cet ennemi public. J'aimai mieux le foudroyer en

plein Sénat ; & après l'avoir mis en fuite , faire arrêter & condamner ses complices. Muni de l'autorité de notre auguste Compagnie , je crus pouvoir , dans un cas si pressant , me mettre au-dessus de quelques formalités ; & certes je ne fis rien que de louable , & pour une cause juste & sacrée. Cependant vous avez vu ce qui m'en arriva. Tant il est vrai que les formes sont des choses très-respectables dans les entreprises les plus justes. Qu'auroit-ce été , si je me fusse conduit arbitrairement , même en sauvant la Patrie ?

*César.* Tout cela est incontestable. Le plus juste & le plus honnête est en même tems le plus sûr & le plus utile. Mais si cette maxime est vraie dans la conduite ordinaire ,

ordinaire , faudra-t-il encore la fuivre dans ces occasions fingulieres, où un homme peut, en s'en écartant , se procurer le plus brillant avantage auquel un mortel puisse prétendre , je veux dire la grandeur & la puissance souveraine ? Vous sçavez ma maxime favorite : *Si jamais il convient de violer la justice , que ce soit pour une Couronne : dans tout le reste , observez-la religieusement* ( a ).

*Ciceron.* Ah ! César , qu'est-ce qu'une Couronne acquise par des voies injustes ? Est-elle capable

( a ) Εἰ γὰρ ἀδικεῖν χρεὶ , τυράννεος περὶ  
 κάλλιστον ἀδικεῖν : Ἰὼν δ' εὐσεβεῖν  
 χρεῖων.

Ce sont deux Vers d'*Euripide* , que César avoit souvent à la bouche.

de répandre une véritable satisfaction dans un grand cœur ? Le sentiment de son injustice, auquel il ne pourra se soustraire, avilira constamment sa gloire à ses propres yeux ; il empoisonnera toutes les délices attachées à la puissance. S'il est question d'un cœur moins élevé, que la crainte soit son frein, il passeroit sa vie en angoisse. Et d'ailleurs, le croyez-vous susceptible d'un vrai bonheur, dès qu'il ne l'est pas de perfection & de vertu ? Mais vous, César, que la nature fit si magnanime, si vous aviez mieux connu ce qui convenoit à vos sublimes qualités ; après avoir donné quelque chose à la foiblesse humaine, détruit la cabale de *Pompée*, & humilié vos ennemis, vous auriez accepté la Dictature.



pour six mois, remis tout en ordre dans la République, rendu aux Loix leur vigueur, fait remplir le Sénat de gens de mérite, & ordonné enfin au Peuple Romain d'être libre, vous auriez acquis une gloire immortelle & pure, & vous feriez fans aucune exception, à mes yeux & à ceux de l'Univers, le plus grand homme que la terre ait jamais nourri.

*César.* O Ciceron ! combien il reste toujours d'imperfection & de foiblesse dans le cœur de l'homme ! J'ai eu quelque droit de me croire au-dessus du vulgaire. Toutes mes inclinations alloient au grand, j'ai exécuté des choses glorieuses, j'ai triomphé ; & ce que j'estime plus en-

core , j'ai pardonné sans effort ,  
& même avec plaisir , à mes plus  
grands ennemis. Cependant vous  
me faites voir que j'ai été la  
dupe d'une chimere , & que  
j'ai manqué la vraie & solide  
gloire , en croyant m'y élever.



---

 DIALOGUE II.

*Si un Prince qui fait le bien par sentiment est préférable à celui qui ne le fait que par raison & par système ?*

AUGUSTE, OCTAVIE,  
le Philosophe ATHÉNODERE  
de Tarse.

**A**UGUSTE. Vous voilà bien contente, ma sœur : vous avez enfin rejoint votre cher Marcellus.

*Octavie.* Il est vrai, Auguste. Tous mes vœux tendoient à cette heureuse réunion ; je ne vivois plus depuis que je l'avois perdu.

*Auguste.* Oh ! je ne sçai que trop quelle fut votre douleur. Vous en donnâtes des preuves

qui n'étoient pas équivoques. Avouez cependant que ce n'étoit pas la peine de vous plonger dans un deuil si amer. Vous ne perdiez pas Marcellus ; vous vous en fépariez seulement pour peu de tems.

*Octavie.* Hélas ! si les pauvres mortels étoient bien assurés de rejoindre dans peu ceux dont ils regrettent la perte , ils ne les pleureroient pas tant. Mais la raison a beau faire luire une si belle espérance aux yeux de notre esprit ; elle a bien de la peine à la porter jusqu'au cœur. Il n'y a guères que les objets sensibles qui soient capables d'entraîner le sentiment. Et je ne sçai comment les plus beaux raisonnemens semblent quelquefois convaincre l'esprit , sans que le cœur soit per-

suadé. Toutes les vérités de spéculation tiennent un peu de la foi : la conviction de sentiment n'est dûe qu'aux sens. C'est sans doute une sage dispensation des Dieux , afin que les hommes n'abandonnent pas le soin des choses terrestres , qui font leur apanage pendant la vie , pour se livrer à des pensées dont le tems n'est pas encore venu pour eux.

*Auguste.* Vous raisonnez profondément , Octavie ; seroit-ce la compagnie d'Athénodore , qui vous rend si Philosophe ?

*Octavie.* Je voudrois l'avoir été un peu plus dans le tems dont vous me parlez. Mais que vous dirai-je ? Tout aigrissoit ma douleur. Il me paroissoit que vous n'étiez point assez sensible à notre perte commune.

*Auguste.* Vouliez-vous que je me noyasse comme vous dans des larmes impuissantes, & que livré tout entier à mes regrets, j'abandonnasse le soin de l'Empire ?

*Octavie.* Mais ne donnâtes-vous point lieu au reproche que l'on vous faisoit secrettement, de n'être point fâché que la mort de Marcellus l'empêchât d'effacer un jour la gloire de votre regne ?

*Auguste.* Ah ! ma sœur, vous n'ajoutez pas foi, sans doute, à cette calomnie de mes ennemis. Une si basse jalousie n'entre point dans une ame un peu élevée. D'ailleurs je n'avois rien à craindre. Marcellus étoit rempli de belles qualités ; mais il lui eût fallu bien du tems, pour atteindre à mon expérience & à mon habileté dans le gouvernement.

*Octavie.* Mon fils avoit le cœur excellent ; il se portoit naturellement & par goût à faire du bien : il se feroit fait adorer de ses peuples.

*Auguste.* Et c'est justement cette bonté de cœur qui l'eût empêché d'égaliser jamais ma gloire.

*Octavie.* Que dites-vous, Auguste ? J'aurois cru que la bonté étoit la qualité la plus précieuse dans un Prince , & son attribut par excellence.

*Auguste.* Elle est louable , sans doute. Elle est plus aimable encore. Mais ce n'est point elle qui doit gouverner un grand Prince. Il faut que toutes les démarches d'un Souverain soient réglées par la Politique , c'est-à-dire , par la raison & la sagesse.

*Octavie.* Oh ! voilà qui est bien

sec. Pour moi je sens que je n'aï-  
merois pas fort tendrement un  
Prince, qui ne me feroit du bien  
que parce qu'il y trouveroit son  
intérêt. Et c'est pourtant l'amour  
des Peuples qui fait la gloire des  
Souverains.

*Auguste.* La véritable gloire du  
Prince est fondée sur le bonheur  
de l'Etat ; & ce bonheur est bien  
plus sûrement le fruit de la sa-  
gesse, que celui de cette espece  
d'instinct que vous appelez bonté.

*Athénodore.* Auguste a raison,  
si la sagesse du Prince est toujours  
assez ferme, assez éclairée, pour  
lui faire voir qu'en tout tems, en  
toute rencontre, sa véritable  
gloire, son plus solide intérêt est  
de faire le bien, de rendre les  
hommes heureux. Mais comme  
ce haut degré de sagesse n'est



point fait pour les mortels ; les Dieux , pour y suppléer , ont donné à ceux qu'ils destinent au rang glorieux de bons Princes , cet instinct , si vous voulez , ce sentiment qui leur fait goûter un doux plaisir à faire du bien , & qui les fait souffrir malgré eux , à la vue d'un misérable. C'est ainsi qu'en mille occasions le sentiment supplée aux lumieres qui manquent à l'esprit.

*Auguste.* Cette Philosophie me paroît au moins ingénieuse. Je n'entreprendrai pas d'en examiner la solidité ; vous auriez trop d'avantages. Mais je vous dirai en Politique , que la bonté fait tomber celui qui gouverne dans bien des inconvéniens. Les hommes sont faux & méchans. Ils surprennent facilement un bon

Prince ; ils dissipent les finances par les dons qu'ils lui arrachent ; & dans les occasions critiques , ce penchant si vanté le rend foible & trop indulgent : il se perd par bonté , & il entraîne l'Etat dans sa ruine. Une sage Politique , au contraire , lui fait distinguer les occurrences où les bienfaits sont utiles , & celles où il faut user de sévérité : tout demeure dans l'ordre , & l'Etat est florissant.

*Athénodore.* Vous parlez d'une bonté foible & mal éclairée , & vous lui opposez une sagesse toujours sûre. Mais si la sagesse se trouve bornée , si elle ne va pas jusqu'à vous faire préférer le bien de l'Etat , & la solide gloire à quelques avantages personnels , au plaisir d'affouvir quelques passions ; qu'arrivera-t-il , Auguste ,

si cette sagesse bornée n'est point animée par la bonté ?

*Octavie.* Ah ! mon frere , vous étiez sage dans ce sens , quand vous disposiez si habilement toutes choses pour vous élever à la suprême puissance. Mais quels ruisseaux de sang ! Combien de vertueux Citoyens.....

*Auguste.* De grace ! ne me parlez plus de ces horreurs. J'en ai gémi dans la fuite. Mais quoi ! elles étoient alors nécessaires à mon élévation. Ne les ai-je pas assez rachetées depuis , en consacrant ma puissance à faire le bonheur du monde entier ?

*Octavie.* Je ne sçai si tous les bienfaits de votre long regne peuvent compenser les maux du Triumvirat. Je ne veux pas non plus examiner si vous étiez en

droit de faire la guerre à vos Concitoyens, pour acquérir le pouvoir de les rendre heureux. Mais ces affreuses proscriptions étoient-elles si nécessaires à l'affermissement de votre puissance ? Vos ennemis vaincus n'auroient eu d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Un peu plus de penchant à la bonté vous eût fait prendre des moyens plus doux. Voyez le grand César. Dès qu'il eut vaincu, il eut horreur de répandre le sang ; il pardonna généreusement à ses ennemis. Mais personne n'a jamais égalé sa grandeur d'ame.

*Auguste.* Hé ! ne voyez-vous pas que vous vous condamnez vous-même, par ce que vous rapportez de ce grand homme ? Qui fut jamais plus digne que lui

de commander à l'Univers ? Il se préparoit à dompter ces fiers ennemis , ( a ) qui ont fait tant de maux à l'Empire. Il étoit éclairé , bienfaisant , magnanime ; il eût fait le bonheur du genre humain. Mais sa bonté le perdit : il fut assassiné au milieu du Sénat , par ceux à qui il avoit donné si généreusement la vie , & qu'il avoit comblés de ses bienfaits. Sa mort nous replongea dans les horreurs des guerres civiles. N'eût-il pas mieux valu , qu'aux dépens de quelques têtes , il eût assuré sa vie , & avec elle le bonheur de la paix de l'Etat ? Il étoit assez éclairé pour n'y pas manquer , si sa bonté ne l'eût retenu.

*Athénodore.* Peut-être raison-

---

( a ) Les Parthes.

nez-vous juste, quant à votre intérêt personnel. Mais je ne sçai si vous prouvez également bien la thèse que vous soutenez. Supposez qu'Antoine & Lepide, avec aussi peu de bonté, eussent eu autant de prudence & de bonne conduite que vous ; qu'en seroit-il arrivé ? Peu touchés des malheurs des hommes, uniquement poussés par votre ambition, vous auriez désolé la terre par des guerres longues & cruelles ; car enfin, vous vouliez être seul Maître de tout. Oh ! les rares trésors que trois Princes si habiles & si peu sujets à cette foiblesse que l'on appelle bonté !

*Auguste.* Vous sortez de la question, Athénodore. C'est dans un Prince une fois affermi sur le trône, que je préfère, pour le

bien même de l'Etat, la sagesse à la bonté.

*Athénodore.* Eh ! bons Dieux ! tout retentit ici de plaintes contre ces Princes si sages, dont le cœur n'est pas sensible. On dit que leur gouvernement est dur, leur service ingrat & périlleux. Ils voient rarement des raisons de récompenser ; & ils en trouvent mille de punir.

*Auguste.* Tout cela est vrai ; quand le Prince a trop d'humeur, ou quand il n'est pas assez habile pour imiter parfaitement la bonté, lorsqu'elle est de saison. Mais après tout, ce sont seulement les Ministres & les Officiers qui en souffrent ; le mal ne va pas jusqu'au peuple.

*Athénodore.* Vous ne pouvez ignorer que les Officiers d'un

Prince se forment ordinairement sur son modele. Ils rendent avec usure aux sujets les duretés qu'ils reçoivent du Maître. D'ailleurs un Prince qui ne s'attache pas les cœurs ; n'est jamais servi qu'imparfaitement. Avec lui , on se borne à remplir littéralement sa tâche ; on ne va point au-delà. Vous verrez ses Ministres rejeter les plus beaux projets , pour peu qu'ils y remarquent d'incertitude. Ne servant point par affection , ils ne veulent courir aucun risque ; & le succès leur promet moins de récompenses , qu'ils ne craignent de peines , si le projet tourne mal.

*Auguste.* Je vous l'ai déjà dit ; il faut sçavoir imiter la bonté. Il me semble que j'ai sçu me faire servir avec affection. On secon-



doit volontiers un Prince tout occupé de la gloire & du bonheur de l'Empire.

*Athénodore.* C'étoit en vous l'effet d'une habileté peu commune. Mais ce n'est pas tout encore. Si ce Prince dépourvu de bonté, se trouve d'un naturel inquiet & entreprenant; l'amour des peuples ne le retenant point, il se jette fans nécessité dans des guerres funestes; & ceux dont il devoit faire le bonheur, sont les tristes victimes de sa vanité & de son orgueil.

*Auguste.* Encore un écart, Philosophe! je ne parle qu'en faveur d'un Prince assez sage pour se proposer de faire le bonheur de la République, & pour en choisir les moyens.

*Athénodore.* Souvenez-vous,

Auguste , que je vous accorde tout , dès que vous me parlerez d'une sagesse accomplie. C'est elle qui gouverne les Dieux , elle leur tient lieu de tout ; car ils ne font pas sujets aux affections comme nous. Mais il s'agit d'une sagesse humaine. Comme elle est toujours bornée , je pense qu'elle est insuffisante , dangereuse même , si la bonté ne la soutient. Vous avez beau faire , il faut toujours reconnoître chez les hommes , que le cœur est le premier mobile de leurs actions. C'est lui qui donne la force aux motifs , c'est lui qui nous met en mouvement. S'il n'est pas naturellement bon , s'il n'est pas porté à faire le bien , on ne peut compter sur rien : tout dépend des caprices de l'imagination. Si

malheureusement elle vient à être frappée d'un autre objet que le bien public , une passion dangereuse s'éleve dans le cœur ; elle prend à ses gages votre prétendue sagesse , & ce Ministre soumis ne s'appliquera qu'à trouver les moyens de satisfaire la passion qui commande. Vous avez gouverné sagement , Auguste ; le bonheur & la gloire de l'Empire ont été votre ouvrage. Mais vous avez été un homme unique : l'esprit & la raison sembloient être les seuls arbitres de vos actions , sans que le cœur y eût beaucoup de part. Mais approfondissez-vous bien ; vous reconnoîtrez que l'amour de la gloire étoit l'ame de toute votre conduite. Heureusement vous ne prîtes pas le change , quand vous fûtes le

Maître. Avez éclairé pour voir que la véritable gloire d'un Prince consiste à rendre les Peuples heureux , votre passion pour elle vous a animé à faire le bien ; elle vous a tenu lieu de bonté. Mais votre exemple ne peut être tiré à conséquence. Où trouvera-t-on un Prince semblable à vous ? Sage dès l'âge le plus tendre , vos lumières étoient supérieures ; vous aviez de l'esprit infiniment , & sur-tout vous n'étiez jamais maîtrisé par les passions. Si quelqu'une fût venue à la traverse , si elle eût agi avec plus de force que l'amour de la gloire , ou si elle en eût seulement obscurci l'idée , c'eût été fait de votre sagesse ; elle se feroit métamorphosée dans l'art de contenter habilement & sans dan-

ger cette passion favorite. N'étant point retenu par la bonté, vous seriez devenu d'autant plus méchant que vous étiez plus habile.

*Auguste.* Oh ! c'est justement dans cet Empire sur les passions que je fais consister une partie de la sagesse.

*Octavie.* Mais ce n'est point assez que d'être maître de ses passions ; il faut encore que la sagesse soit animée par ce mouvement d'un bon cœur, qui porte à faire le bien. Sans cela, la sagesse d'un Prince se borne trop à ce qui le regarde directement. Hélas ! quand je pleurois *Marcellus*, je ne regrettois pas seulement un fils aimable, ni la gloire qu'il eût fait rejaillir sur moi ; je regrettois encore le bonheur

qu'il eût répandu sur tout l'Empire. Si vous aviez été animé d'un pareil sentiment, auriez-vous jamais désigné *Tibere* pour votre successeur ?

*Auguste.* *Tibere* étoit sage, grave, plein d'esprit, brave & habile ; pouvois-je prévoir que je faisois un mauvais choix ?

*Octavie.* Ah ! vous deviez sçavoir qu'il manquoit absolument de bonté. Hé bien ! c'est ce que vous disoit tout-à-l'heure *Athénodore* : *Tibere* étoit habile & prudent ; mais ses lumieres ne s'éleverent point comme les vôtres jusqu'à la véritable gloire qui devoit enflammer ses desirs. De plus, il étoit d'un naturel dur & féroce ; il se lassa bientôt de faire le bien ; il perdit de vue ses vrais intérêts, & ne pensa qu'à

qu'à suivre son humeur. Sa sagesse devint astuce, fourberie ; il eut la dextérité d'un tyran. Qu'il eût joint un bon cœur à des lumières même inférieures aux siennes , il eût été un grand Prince.

*Auguste.* Vous m'avez convaincu l'un & l'autre , & je me rends volontiers à vos raisons. Le défaut de bonté est plus dangereux dans un Prince , que celui de lumières : il peut se trouver des remèdes à ce dernier ; mais il n'y en a point à l'autre. Le grand , l'excellent Prince est sans doute celui que la bonté anime & que la sagesse dirige dans toutes ses actions.



---

**DIALOGUE III.**

*Si la Puissance souveraine est  
un bien ?*

ALEXANDRE *le Grand*, l'Em-  
pereur MARC-AURELE,  
DIOGENE.

**D**IOGENE. C'étoit bien la  
peine de conquérir l'Asie,  
de courir jusqu'à l'Hydaspe,  
pour mourir à la fleur de votre  
âge. J'ai vécu trois fois autant  
que vous, & plus content de  
mon fort, sans me donner tant  
de peines.

*Alexandre.* Ma vie a été courte,  
mais glorieuse. On ne compare  
point le fort d'un grand Monar-  
que, avec l'obscur oisiveté d'un  
Philosophe.



*Diogene.* Quoi ! Alexandre , vous n'êtes pas encore défabusé de vos chimeres ? Parce que vous avez été chargé d'un fardeau pénible , du gouvernement d'un Royaume , vous pensez qu'un simple Mortel ne doit pas se comparer à vous ?

*Alexandre.* Je sçai que vous n'avez jamais fait beaucoup de cas de la Grandeur & de la Puissance souveraine. Mais prenez garde que la bassesse des sentimens n'ait plus de part à ce jugement , que la Raison & la Philosophie.

*Diogene.* Je vois bien que le fameux Aristote , votre Précepteur , étoit un de ces Philosophes de Cour , qui sçavent accommoder leurs maximes aux tems & aux circonstances.

*Alexandre.* Ne dites point de mal de ce grand homme. Il feroit à fouhaiter que tous les Princes eussent de pareils Précepteurs. Je croyois vous avoir assez convaincu que je ne manquois pas de Philosophie, lorsqu'après vous avoir visité dans votre tonneau auprès de Corinthe, je dis que *si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene.*

*Diogene.* C'étoit beaucoup pour un jeune ambitieux. Mais aujourd'hui que vous êtes dépouillé de cette grandeur qui éblouit les hommes sur la terre, j'attendois quelque chose de plus. Que trouvez-vous donc de si désirable dans cette Puissance, que vous m'accusez de ne mépriser que par bassesse de sentimens ?

*Alexandre.* Non, Diogene ;

L'ame ne se défait pas tout-à-coup de ses goûts & de ses inclinations les plus intimes. Je ne puis encore m'empêcher de penser que la Grandeur, la Puissance souveraine est un bien précieux pour toute ame élevée. Un noble courage la désire, comme ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

*Diogene.* Ce que vous appelez noblesse, élévation de courage, je l'appelle orgueil. Un homme désire le pouvoir suprême, parce que ce pouvoir l'élève au-dessus des autres : il s'estime plus que ses semblables, & il veut que ceux-ci le considèrent comme un être d'une nature plus excellente. Aristote ne vous a-t-il point appris que c'est en cela précisément que consiste l'orgueil ?

*Alexandre.* Mais vous, ô Diogène, ne sentez-vous pas qu'il y a une vraie satisfaction à se voir élevé au-dessus des autres ?

*Diogene.* Oui, quand nous les surpassons réellement en mérite, & non pas par une élévation accidentelle, qui n'a rien de commun avec notre valeur intrinsèque. Le vrai bonheur consiste à être content de soi-même. Plus on découvre de perfections en soi, plus on est heureux. Mais que fait à cela le rang, ou le pouvoir ?

*Alexandre.* L'élévation met nos vertus dans un plus beau jour. Un particulier plein du mérite le plus parfait, atteindra à peine à la gloire d'un Prince médiocre. Que fera-ce, si l'on porte sur le Trône des vertus sublimes ? On

remplira tout l'Univers de son nom.

*Diogene.* Vanité toute pure ! Eh ! pourquoi voulez-vous faire dépendre votre bonheur des jugemens d'autrui ? Combien les hommes n'en portent-ils pas de faux ? Ils élèvent souvent jusqu'aux nuës des Princes fort méprisables. O Alexandre ! j'attendois plutôt de votre grand cœur la noble hauteur de ne vouloir être redevable de votre satisfaction qu'à vous-même.

*Alexandre.* Je vois bien qu'un Cynique n'est point un Philosophe propre à la société. Vouloir éteindre l'amour de la gloire , c'est se déclarer ennemi du genre humain ; c'est émousser l'un des plus puissans aiguillons qui pouf-

sont les hommes aux grandes entreprises.

*Diogene.* C'est plutôt briser celui qui les porte à désoler la terre, pour se faire un nom. Je ne veux point détruire l'amour de la gloire : mais je voudrois apprendre aux hommes à n'aimer que la gloire véritable. Se repaître du bruit que l'on fait dans le monde ; se contenter d'une vaine rumeur excitée parmi le peuple, c'est *vanité*. Un grand cœur sera mortifié de sa réputation, s'il connoît qu'il ne la doit pas à ses vertus ; il s'affligera de sentir qu'il n'a pas mérité les louanges qu'on lui donne. Mais je conviens qu'il est doux de se voir justement estimé des honnêtes gens ; qu'il est permis & même louable de désirer une satisfac-

tion si raisonnable , pourvu que pour fin principale ou se propose toujours de remplir son devoir.

*Alexandre.* Eh bien ! le souverain pouvoir fournit des occasions fréquentes de mériter de justes louanges.

*Diogene.* Ajoutez qu'il en fournit plus encore de s'attirer le blâme des gens sages. Qui peut suffire aux devoirs de la Royauté ? Le Prince le plus attentif , le plus sage , tombera dans une infinité de fautes. De sévères Censeurs le condamneront. Il n'eût peut-être mérité que des louanges , s'il eût occupé une place moins dangereuse.

*Alexandre.* On doit juger avec plus d'équité ceux qui remplissent des fonctions si difficiles ; & ne point exiger d'eux plus

que ne comporte l'humanité.

*Diogene.* Non conviens, Alexandre. On ne sçauroit tenir trop de compte aux Princes des vertus les plus médiocres ; elles ont au moins chez eux le mérite de la rareté. Mais quand un Roi feroit mille actions brillantes, ce ne font point ces actes extérieurs ; ce font les dispositions mêmes & l'état de l'ame qui font le mérite réel, la perfection propre que nous avons reconnue pour la source de la vraie gloire & du contentement solide. Un homme n'a pas trop de tout son tems, pour se corriger de ses vices & se former à la vertu. N'est-il pas bien aveugle, s'il recherche un état qui ne lui laisse pas un moment pour s'entretenir avec soi-même ?



*Alexandre.* Nous laissons cette vie spéculative à quelques Philosophes. L'homme est fait pour agir. Qu'il forme son ame, en faisant de grandes choses. Le Trône seul peut offrir à un esprit mâle & sublime un théâtre digne de ses talens & du beau feu qui l'anime. L'inaction le tue ; il lui faut des affaires importantes, des occasions de déployer ses forces & son activité. Cette inquiétude, que produit le feu du génie, est un des principaux ressorts qui portent les ames héroïques aux entreprises éclatantes, & qui leur montrent le souverain pouvoir, comme quelque chose de si désirable. Si je n'étois pas né Prince, je me ferois efforcé de le devenir. Mon Pere ne m'avoit laissé qu'un petit

Royaume ; je voulus conquérir le Monde entier.

*Diogene.* Ce que vous dites est très-vrai. Une ardeur impétueuse , le besoin d'être occupé , agite une ame pleine de feu , & lui fait désirer les occasions d'agir sur un grand théâtre. Si elle sçavoit s'occuper avec soi-même , s'étudier , se corriger de ses faiblesses , se former au bien , elle auroit de l'ouvrage de reste. Mais permettons-lui de se jeter au-dehors. Eh bien ! la voilà sur le Trône. Pensez-vous qu'elle fera bien contente , que son inquiétude l'aura conduite à la félicité ? Rien moins que cela. Si le nouveau Monarque veut s'appliquer sérieusement à gouverner son Peuple , un détail immense de soins & de travaux

épuisera toute son activité ; il n'aura pas un instant de repos , il ne pourra choisir ses occupations ; & ce qui le touchera sensiblement , le succès ne répondra pas toujours à ses mesures ; car les événemens ne dépendent point des foibles Mortels. S'il veut régner avec moins de peine , & s'épargner tant de soins de détail , son inquiétude ne sera point appaisée ; il lui faudra entreprendre des choses nouvelles , méditer des conquêtes , attaquer ses voisins. La Macédoine ne put contenir votre courage ; vous envahîtes l'Asie , vous la parcourîtes comme un torrent ; & quand vous crûtes qu'il ne vous restoit plus rien à soumettre , vous vous affligâtes de ce que le monde étoit resserré dans des

bornes trop étroites. Avouez que vous ne vous trouvâtes pas plus satisfait, ni plus heureux à Babylone, que vous ne l'étiez avant que de quitter le Royaume de vos Peres.

*Alexandre.* Rien n'est plus vrai. Mais quoi ! je me voyois menacé d'être désormais sans occupation : mon cœur s'indignoit de cette idée.

*Diogene.* Sans occupation, bons Dieux ! Oh ! je vous aurois bien appris qu'il vous en restoit fort au-delà de vos forces. Que ne vous appliquiez-vous à policer & à gouverner sagement tous ces peuples que vous aviez soumis ? Mais toutes vos vues étoient tournées du côté des armes ; vous ne connoissiez de travaux glorieux que ceux

de la Guerre. Vous fûtes malheureux par la rapidité de vos conquêtes ; le fonds de vos plaisirs se dissipa en trop peu de tems. Quel bien fera-ce donc que la Royauté , puisque l'Empire du monde entier ne pouvoit vous satisfaire ?

*Alexandre.* J'ignore quelle eût été ma ressource , si j'eusse vécu plus long-tems. On a à choisir dans le rang suprême. Tous les trésors de l'Asie étoient à ma disposition ; je pouvois donner dans tous les goûts , & les satisfaire. Mais je ne vous compterais point cette abondance de biens & de richesses parmi les avantages de la Royauté ; je sçai trop ce que me répondroit un Philosophe , auquel j'offris autrefois tout ce qu'il désireroit , & qui ne

me demanda autre chose , finon de me détourner un peu , pour ne lui pas ôter le soleil.

*Diogene.* C'est bien fait de ne point insister sur une pareille raison. Non-seulement toutes les richesses de la terre sont inutiles à qui sçait se contenter de peu ; mais ceux qui en ont eu le plus , doivent enfin convenir qu'il est plus heureux de ne les point désirer que d'en jouir. Cependant vous vous bornâtes à me donner une louange que vous crûtes sans doute très-grande (a) , & vous continuâtes à rechercher avidement cette fumée que je méprisois.

(a) C'est ce qui est rapporté ci-dessus :  
Si je n'étois point Alexandre , je voudrois être Diogene.

*Alexandre.* Je méprise , comme vous, les voluptés & les richesses. Mais voici , ô Diogene , le grand avantage de la Royauté : un Monarque est absolument libre & indépendant. Concevez-vous rien de plus précieux pour un noble courage ?

*Diogene.* Eh ! je vous prie, est-il un Mortel plus libre que celui qui ose recevoir un Alexandre , comme je vous reçus dans mon tonneau , & qui répond de ce ton aux offres magnifiques du Monarque ? Qui ne craint rien & n'a besoin de personne , celui-là vit dans une vraie indépendance ; & sur ce pied-là , je ne connois personne moins libre qu'un Roi. Il a besoin de tout le monde , pour se soutenir & pour réussir dans ses desseins : il ne dispose

librement ni de son tems , ni de ses graces ; obligé de dissimuler , de se contraindre , de caresser , de flatter , de faire souvent bon visage aux gens qu'il aime le moins. On a fait de cette dissimulation perpétuelle une des grandes maximes de l'art de régner. Un homme obligé à dissimuler continuellement , est-il un homme libre ?

*Alexandre.* Je conviens que cette nécessité est fort désagréable pour un Prince fier & généreux. Mais il veut bien s'y astreindre , pour arriver plus sûrement à son but. Après tout , n'est-il pas toujours le maître de faire ce qui lui plaît ?

*Diogene.* Oui , s'il ne se met point en peine des suites. Mais tout le monde est libre à ce prix ;



& votre esclave même fera ce qui lui plaira, se moquera de vos ordres, s'il ne craint point le châtement.

*Alexandre.* Un Roi qui connoît ses avantages, ne manque jamais de ressources : il a mille moyens de parvenir à ses fins. Les Macédoniens se mutinèrent souvent ; je les haranguai, je leur parlai en Roi, & ils se soumi-  
rent.

*Diogene.* Mais ne fûtes-vous jamais obligé de vous conformer à leurs désirs ? Fût-ce bien volontairement que vous renoncâtes au dessein de passer le Gange, & de pousser vos conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Orient ?

*Alexandre.* Ha ! je conviens que j'essuyai pour lors un violent chagrin. Cependant je cédaï

de bonne grace à la nécessité & à la raison. Mais quoi ? Parce qu'un Roi n'est pas tout-puissant comme les Dieux , me direz-vous qu'il n'est pas même libre ?

*Diogene.* Je ne vais pas si vite ; & j'en tire seulement cette conséquence , qu'il ne peut exécuter ses desseins sans le ministère des hommes qui lui obéissent.

*Alexandre.* Sans doute ; ses sujets sont les instrumens de sa Puissance.

*Diogene.* Mais comme ces instrumens sont des être doués d'une volonté ; je dis de plus , que celui qui les emploie doit étudier leur caractère , leur humeur , leurs inclinations , s'y accommoder , & en général se régler sur les circonstances.

*Alexandre.* Telle est en effet

la conduite d'un Prince habile.

*Diogene.* Et de-là je conclus enfin, que ce Prince est de tous les hommes le moins libre, puisqu'il est obligé d'étudier sans cesse l'humeur des autres, & de se plier à leur caractère. Mais voici un Philosophe, qui a régné lui-même sur un grand Empire. Il vous dira s'il a goûté sur le Trône beaucoup de liberté & d'indépendance.

*Alexandre.* Ah ! c'est Marc-Aurèle. Vous venez fort à propos, grand Empereur : Minos lui-même ne seroit pas plus propre à nous juger. Voici un Philosophe qui, bien loin d'envier la Couronne des Rois, les regarde presque comme les plus malheureux des hommes. En vain lui peindriez-vous la satisfaction de se

voir grand & élevé au-dessus des autres , celle de remplir le monde du bruit de ses exploits , il traitera tout cela d'orgueil & de vanité ; si vous lui dites qu'il est satisfaisant de s'occuper de grandes choses , il vous répondra que qui sçait rentrer en soi-même , y trouve assez d'occupation pour ne pas craindre l'ennui. Quant aux richesses & aux voluptés , chacun sçait qu'il les méprise , & je ne l'en blâme pas. Mais j'ai voulu enfin lui alléguer la liberté & l'indépendance attachées à la condition Royale , & il me soutient que les Rois sont les moins libres des hommes.

*Marc-Aurele.* On a dit que la Royauté est un brillant esclavage. Qui l'eût mieux senti que vous , Alexandre , si la mort vous

eût laissé le tems de gouverner les peuples innombrables que vos armes avoient soumis ? Car je suppose qu'avec des talens si sublimes , vous n'auriez pas voulu régner en fainéant & vous plonger dans la mollesse , quand vous n'auriez plus trouvé d'ennemis à vaincre. Un Prince qui abuse de son pouvoir , pour satisfaire ses passions , oubliant la seule raison pour laquelle il est élevé au-dessus des autres hommes , est le plus méprisable des Mortels : celui qui veut remplir les devoirs de sa place , est le plus fatigué & le moins libre des Citoyens.

*Diogene.* J'ai gagné ma cause , illustre Conquérant de l'Asie. Convenez que je vous aurois fait grace , en disant : *Si je n'étois*

*Diogene, je voudrois être Alexandre.*

*Marc-Aurele.* Ami, n'allons pas si vite. Plus un bon & sage Prince supporte de peines & de travaux, plus il est estimable & digne de l'amour & du respect de tous les hommes. Il est beau de veiller au salut & au bonheur de tout un peuple, d'en être le pere & le défenseur.

*Alexandre.* Ah ! voilà un sentiment digne d'un Héros Philosophe. C'est cette fonction glorieuse qui doit enflammer une belle ame du désir de régner : comment un grand Empire ne fera-t-il pas à ses yeux le bien suprême ? Ils lui fournit le moyen de s'égaliser aux Dieux.

*Diogene.* C'est sans doute par cette raison, que votre grand cœur ne put se renfermer dans  
la

la Macédoine. Il n'y avoit point assez de bien à faire. Vous allâtes ravager l'Asie, pour en rendre les peuples heureux.

*Alexandre.* Non, Diogene ; je ne déguiserai point mes erreurs. L'ambition me porta en Asie, & jusqu'aux Indes. Mais certes ce que vient de dire Marc-Aurele a enflammé mon cœur ; & si les Dieux avoient permis que j'eusse régné dix ans sur l'Asie, en suivant cette belle maxime, j'en ferois plus glorieux que de toutes mes conquêtes.

*Diogene.* Voilà bien mon Héros, qui porte toujours les vertus à l'extrême. Eh ! je vous prie, est-ce donc un si grand bien que de se sacrifier pour les autres ? Le premier précepte de la sagesse n'est-il pas de tra-

vaillet à son propre bonheur ?

*Marc-Aurele.* Oui sans doute ; chacun doit songer à son propre bonheur : mais prenez garde, ô Diogene , que l'homme ne se suffit pas à soi-même , & n'est point fait pour vivre seul. Que chacun pense uniquement à soi , tous seront très-misérables. Nous nous devons à la société & au bonheur de nos semblables. Mais tout en procurant leur bien , nous trouvons dans nos travaux notre propre félicité. C'est pour le salut & le commun avantage du genre humain , que les Dieux ont placé dans les grandes ames le germe de ce plaisir délicieux que l'on goûte à faire des heureux. Et comme nulle condition n'est si propre que celle d'un Monarque à faire beaucoup de bien ,



nulle aussi n'est capable de donner des plaisirs si sublimes, de répandre dans le cœur une joie plus profonde & plus pure. O qu'un mortel est digne d'envie, lorsqu'il voit un grand peuple heureux par ses soins ! Que ses veilles lui sont précieuses ! Combien ses travaux ont de charmes, par les fruits délicieux qu'ils produisent ! Certes Titus étoit heureux, quand il comptoit ses journées par les biens qu'il avoit répandus, quand il mérita d'être appelé les Délices du genre humain.



---

**DIALOGUE IV.**

*Sur l'amitié des Rois , sur leur éducation, & sur les Flatteurs.*

**HENRI IV.** *Le Duc de SULLY.*

**H**ENRI IV. Venez , mon cher *Rosny* , venez que je vous embrasse : je vous dois une partie de ma gloire.

*Sully.* Ah ! mon bon Maître ! que je suis content de vous avoir rejoint pour toujours ! J'ai tenu de vous mon élévation ; mais je vous dois quelque chose de bien plus précieux , le plaisir d'avoir vu régner une véritable amitié entre mon Maître & moi. Aimer son Souverain , & le servir plutôt par attachement que par in-

térêt, c'est la satisfaction la plus entiere que l'on puisse goûter sur la terre.

*Henri.* Je loue ce sentiment, mon ami, & j'en sens toute la vérité; mon cœur a connu l'amitié.

*Sully.* Aussi vous seul pouviez me procurer un si grand bien. Un cœur propre à l'amitié n'est pas commun chez les hommes; il est très-rare parmi les Grands; & presque sans exemple entre les Souverains.

*Henri.* Les Rois & les Souverains sont donc bien malheureux. Car le plaisir d'aimer & d'être aimé est, avec celui qui accompagne la vertu, le seul bien véritable. Sans lui, l'amour de la gloire n'est qu'orgueil, ou vanité.

*Sully.* Certainement si les Rois connoissoient leur intérêt , ils se procureroient un bien qui est si fort au-dessus des autres. Mais il faudroit avoir goûté l'amitié , pour en connoître le prix , & il est bien difficile qu'un Roi en fasse jamais la douce expérience.

*Henri.* Comment donc ? Il semble au contraire que la sublimité de leur rang devoit leur annoblir le courage. Et plus un cœur est grand , plus il est fait pour l'amitié.

*Sully.* Le fonds vient de la nature : mais ce fonds doit être cultivé. C'est grand hazard , s'il naît dans la pourpre un cœur fait pour l'amitié ; & quand la fortune destineroit ce trésor aux hommes , l'éducation que les Princes reçoivent , n'est que trop capable

de ruiner les meilleures dispositions. Un enfant qui se voit respecté comme un Dieu , se croit né d'une espece au-dessus de l'humanité , & regarde tous ceux qui l'entourent comme des esclaves destinés à le servir. Aussi voit-on bientôt qu'il se cherche uniquement soi-même dans tout ce qu'il fait. Comment se formeroit-il un cœur capable de l'amitié ? Ce noble sentiment transforme nos amis en de précieuses parties de nous-mêmes , & nous fait trouver notre félicité dans la leur.

*Henri.* J'ai d'infinies obligations à mon grand Pere , qui m'a donné une éducation bien différente.

*Sully.* Dites aussi que vous en avez de grandes à la fortune , ou plutôt à la Providence. Elle

vous fit naître du Sang Royal, & par votre Mere, héritier d'une Couronne ; mais vous étiez en même tems fujet du Roi de France ; & cette qualité vous rapprochant des autres hommes, plusieurs vivoient avec vous comme vos égaux : votre cœur, si capable d'aimer, ne fut pas corrompu ; il goûta les douceurs de l'amitié.

*Henri.* Oui vraiment ! J'avois un cœur capable d'aimer ; & que trop, du moins à l'égard des femmes. Vous fçauriez bien qu'en dire, mon ami. Mais ne parlons que de l'amitié. Certes j'aimois de si grand cœur, je trouvois tant de fatisfaction dans l'attachement que mes amis me témoignent, j'avois tant de plaisir à leur faire du bien & à les voir

contens , que je me crois capable d'avoir eu les mêmes sentimens , quand je serois né Dauphin.

*Sully.* Sans doute , vous les eussiez eus ; vous eussiez donné ce rare exemple au monde , comme vous en avez donné tant d'autres. Mais une ame telle que la vôtre , ne tire point à conséquence. On voit entre les Princes , aussi peu d'ames dont la trempe résiste au poison de leur éducation , que de Rois capables de se jeter dans le plus grand danger pour sauver une poignée des leurs , comme vous fîtes à *Fontaine-Françoise*.

*Henri.* Cette éducation est une chose bien importante. Nous n'avons pas eu le tems de former ensemble quelque plan à ce sujet.

Si nous pouvions d'ici en faire passer un bon à mes successeurs & à tous les Rois de l'Europe, nous réparerions la perte de notre grand dessein, que la mort m'a empêché d'exécuter.

*Sully.* Un plan de cette nature, bien imaginé, & sûr dans l'exécution, vaudroit bien le projet de la République Européenne. Mais comment le faire adopter par - tout ? Comment même le dresser ? Je m'y verrois plus embarrassé que je ne le fus à mettre un ordre dans vos Finances. Car enfin il ne suffiroit pas de mettre le jeune Prince entre les mains de gens sages & vertueux, chargés de l'élever suivant toutes les maximes d'une bonne éducation ; il faudroit encore que le Gouverneur & tout



ce qui environne l'élève , ne fussent pas intéressés à captiver ses bonnes graces à tout prix ; que le soin de leur fortune ne pût les obliger à flatter cet enfant , qui sera un jour leur Maître. C'est-là la grande cause de la mauvaise éducation qu'il reçoit. On pourroit affoiblir cette cause , par diverses précautions ; mais comment s'en garder tout-à-fait ?

*Henri.* Je voudrois donner pour Gouverneur à mon fils un homme sage , vertueux , éclairé , de haute naissance , que j'éleverois en même tems à quelque-une des plus grandes Charges , & régler par une loi fondamentale , qu'il ne pourroit jamais être privé de cette charge , ni avancé à aucun autre emploi. Il n'auroit plus rien à espérer , ni rien à craindre ; &

toute son ambition se tourneroit naturellement à la gloire de former un digne héritier de la Couronne.

*Sully.* Eh ! ne comptez-vous pour rien l'appas séduisant du crédit & de l'autorité, le désir de captiver si bien l'esprit de son élève, que le Gouverneur, ou le Précepteur, devînt par la suite l'arbitre de tout, le canal unique des graces ? Et l'ambition d'élever sa famille, comment vous en garderiez-vous ?

*Henri.* Je pensois d'abord à appeller pour cet emploi un Philosophe étranger, qui ne tînt à rien dans le Royaume, & que la loi renvoyât dans son Pays, avec de riches récompenses, dès que l'éducation seroit finie. Mais sans compter qu'un Prince ab-

folu pourroit ne pas respecter cette loi ; ou l'Etranger se flat-teroit , que renvoyé chez lui , il conserveroit d'utiles relations avec un Prince , dont il auroit sçu se ménager l'affection , vous m'opposeriez le danger & les inconvéniens de confier l'héritier du Trône à des mains étrangères. Quoi donc , mon cher grand Maître , penseriez - vous qu'un Monarque ne pourroit trouver dans tout son Royaume un homme de qualité assez vertueux pour ne regarder qu'à son devoir , dans ces fonctions si importantes au bien de l'Etat ? Vous en avez exercé de fort délicates , avec une parfaite intégrité ; & dans un poste aussi séduisant que celui de Surintendant , vous n'avez jamais écouté que mon inté-

rêt & le bien du Royaume , fans être ébranlé par une foule d'ennemis que vous attiroit votre vertu , fouvent même au péril de me fâcher.

*Sully.* A Dieu ne plaife que je croie tous les Grands incapables d'une vertu qui ne m'a rien coûté ! Mais quand vous réuffiriez à trouver un Gouverneur irréprochable , ce n'est point encore affez pour former le cœur du jeune Prince. Les foins du fage Mentor feront traversés & rendus inutiles par la foule qui environne fon Eleve. Pourra-t-il empêcher que les Courtifans ne le corrompent par des respects outrés ou prématurés , par des complaifances dangereufes , par la flatte-rie ?

*Henri.* Ho ! m'y voilà enfin.

Le Pere doit feconder le Gouverneur de fon fils , avec la même attention , la même vigueur , dont je vous foutenois dans l'adminiftration de mes Finances. Il doit entrer dans le plus grand détail , prescrire à tout le monde la conduite que l'on doit observer envers le jeune Prince , & y tenir la main avec févérité. C'est le feul moyen de faire enforte que l'on forme & instruisse fon fils , au lieu de le flatter ; & il lui fera ainfi ce grand bien , de le rendre homme , avant qu'il devienne Souverain.

*Sully.* Voilà fans doute ce qu'il y a de mieux à faire pour une bonne éducation. Mais ce n'est pas tout , & il n'est pas fûr encore que ce Prince bien élevé puisse goûter les douceurs de l'amitié.

Tous les obstacles ne sont pas surmontés : sa grandeur en est un des plus considérables. L'amitié pleine de franchise & de liberté, cette douce union des âmes, se plaît dans l'égalité ; son usage exige au moins la familiarité.

*Henri.* Hé bien ! un Roi n'est pas toujours obligé de représenter. Ne peut-il pas descendre du Trône dans le commerce ordinaire de la vie, & converser familièrement avec ses amis ? Certes je n'ai pas manqué aux miens de ce côté-là.

*Sully.* Ah ! mon Maître ; encore un coup , ne concluez rien de votre exemple. Le monde seroit trop heureux, si l'on voyoit de tems en tems un *Henri IV* sur le Trône.

*Henri.* Mais est-ce donc un si

grand effort, que de se familiariser avec ceux qu'on aime ? J'ai passé dans ce commerce mes plus heureux momens. La vie d'un Prince seroit bien ennuyeuse, s'il ne pouvoit jamais quitter cette représentation théâtrale.

*Sully.* Il faut être grand comme *Henri*, pour oser se familiariser, & pour le faire impunément. La plupart des Souverains n'ont que trop de raisons de se tenir enveloppés dans la Majesté Royale.

*Henri.* Je méprise celui qui n'ose quitter sa grandeur, parce qu'elle lui est nécessaire, comme des échasses à un Pygmée. Je hais celui qui ne veut pas en descendre.

*Sully.* Je reconnois *Henri* à ce langage. Mais pour un Prince même grand & sage, je vois encore un terrible obstacle à l'a-

mitié. Le pouvoir suprême affoiblit , il détruit presque la confiance qui doit unir deux amis. Le Prince est la source des graces ; c'est de lui que les Courtisans attendent leur élévation & tous les agrémens de leur vie : tous lui rendent les mêmes respects , lui témoignent le même attachement , le même zele : comment démêlera-t-il si ces hommages partent du cœur, ou s'ils sont dictés par l'intérêt & la crainte ?

*Henri.* C'est un des principaux défagrémens du Trône. Il est triste de douter presque toujours si ces témoignages d'amour sont rendus à la personne , & non pas à la place. Un Prince peut d'autant moins s'en assurer , qu'il n'est pas lui-même exempt de cette



diffimulation. Souvent il fait bon visage à des gens qu'il n'aime guères.

*Sully.* Je n'osois faire cette remarque. Mais enfin, puisque vous la touchez, je vous ai vu, grand Prince, vous dont la noble franchise mérite d'être proposée pour exemple à tous les Rois; je vous ai vu caresser, avec toutes les apparences de la cordialité, des Ligueurs obstinés, des gens dont vous connoissiez les mauvaises dispositions, & que vous ne pouviez pas aimer.

*Henri.* C'est que j'aimois mieux gagner le cœur de mes sujets, qu'arracher leur soumission par la force. J'étois plus franc avec les ennemis du dehors.

*Sully.* Ah ! ce n'est point avec moi que vous avez besoin de

justification. Vos ennemis ont voulu souvent me persuader que vous ne m'aimiez point dans le fond, & que vous me caressiez, parce que je vous étois utile. Mais je connoissois votre cœur.

*Henri.* Vous me rendiez justice, *Rosny*, je vous aimois sincèrement ; & vous pouviez le reconnoître dans cette facilité même avec laquelle je me fâchois quelquefois contre votre fermeté austère, pour revenir à vous avec franchise, si-tôt que les bouillons de la colere étoient appaisés. Ma conduite eût été bien différente, si je ne vous eusse pas aimé : la dissimulation, ou la haine se seroit mieux soutenue.

*Sully.* Aussi m'avez-vous toujours vu tranquille, malgré ces

orages passagers. Une seule fois je me suis cru véritablement en danger de perdre vos bonnes grâces.

*Henri.* Ha ! c'est lorsque ces méchans . . . . . (a) réussirent enfin à me donner de la défiance de vos intentions, & à m'inspirer quelque crainte du pouvoir auquel je vous avois élevé. Mes réflexions me ramenerent de moi-même. C'est à vous, mon ami, que je dois le plus sûr moyen qu'un Roi puisse avoir de reconnoître dans sa Cour ceux qui

---

(a) Le Duc de *Sully* s'est abstenu de nommer ceux dont il s'agit ici. (Voyez ses Mémoires rédigés par M. de l'*Ecluse*. Liv. XX.) Une Cabale très-nombreuse, & composée de gens de tout ordre, faillit à perdre ce grand Ministre en 1605.

lui font véritablement attachés.

*Sully.* Certes voilà un beau & grand secret, & je me glorifie de vous avoir fourni l'occasion de le trouver : mais vous eussiez dû en faire part à tous les Princes.

*Henri.* Il en est peu qui sçussent en faire usage. Tout mon secret consiste à regarder comme de fidèles serviteurs & de vrais amis, ceux des Courtisans qui ne sont point flatteurs.

*Sully.* En effet, la vertu seule, jointe à un véritable attachement, peut porter un Courtisan à dire la vérité à son Prince. Il ne peut ignorer que souvent une ingénieuse flatterie conviendrait mieux aux intérêts de sa fortune. La vérité blesse en bien des occasions un simple particulier, comment seroit-elle toujours

agréable aux Maîtres de la Terre?

*Henri.* La vérité dans la bouche d'un sage Courtisan, est le plus sûr témoignage de sa probité. Qu'un pareil serviteur me marque de l'amour, mon cœur ne le soupçonnera point de déguisement ; & je ne connois rien de si doux, que d'être aimé d'un homme éclairé & vertueux.

*Sully.* Ajoutez que rien n'est si utile à un Roi.

*Henri.* Ah ! sans doute, mon Ami. Si chacun m'avoit parlé comme vous, lors des tracasseries que me causoient ma femme, & ma maîtresse (a), j'aurois moins exposé ma gloire dans ces occasions défagréables.

(a) La Marquise de Verneuil.

Mais un tas de lâches Courtisans ne s'appliquoient qu'à flatter mes foibleſſes & mes paſſions , fans ſe mettre en peine du mal , ou de la honte qui pouvoit m'en revenir. Vous ſeul , mon cher *Rofny* , ne craigniez point de me fâcher , pourvu que vous me ſerviſſiez utilement.

*Sully*. Je ne veux point m'en donner toute la gloire ; il vous en revient une bonne partie. Peut-être n'aurois-je pas ſi bien ſervi un autre Maître. Votre raiſon , & la bonté de votre cœur me raffuroient. Après vous être livré quelquefois à votre vivacité , & avoir mal reçu mes confeils & mes inſinuations ; rendu à vous-même par la réflexion , vous approuviez mon zèle ; & ce qui eſt preſque fans exemple  
parmi

parmi les Princes, vous ne balanciez point à reconnoître vos torts. Ce n'est pas un grand effort que d'être fidèle & sincere avec un pareil Maître.

*Henri.* Votre réflexion ne rend que plus haïssables & plus dignes de mépris les flatteurs qui me trompoient. Que fera donc cette pernicieuse espece avec des Princes à qui on ne peut dire la vérité, sans exposer sa fortune ?

*Sully.* Il n'est point de maux qu'elle ne cause. Malheur à l'Etat dont le Prince se livre à eux ! Malheur à ce Prince lui-même ! Il ne connoît rien dans ses affaires ; & souvent il se trouve au point d'avoir tout perdu, tandis qu'il croit gouverner avec bonheur & sagesse. C'est principalement lorsqu'il a une Maîtresse,

qu'il ne doit attendre de ses Courtifans aucune fîncérité dans tout ce qui a rapport à fa paffion. On fçait que l'amour eft la plus impérieufe de toutes les foibleffes. Il fascine les yeux du plus fage , il change à fon gré la face des objets ; & il eft plus fort encore contre ceux que l'on n'a jamais accoutumés à réfifter à leurs penchans. Il n'eft point de Courtifan qui ne fe crût perdu ; s'il avoit irrité la Maîtrefle de fon Souverain. En effet , il y a bien peu de Princes capables de tenir contre une fcene pareille à celle que vous donna un jour en ma préfence la Duchefle de Beaufort.

*Henri.* Elle la joua d'une façon bien dangereufe pour moi ; & je fus heureux dans ce moment



de vous bien connoître , & de sentir tout le prix d'un Ministre tel que vous. Cette épreuve ne servit qu'à me faire voir de quoi une femme artificieuse & passionnée est capable.

*Sully.* Je vous admire encore , mon cher & auguste Maître , lorsque je me représente cette belle femme fondante en larmes , & prête , ce sembloit , à mourir de douleur , pour obtenir mon éloignement ; & vous , inébranlable , malgré tout votre amour , lui dire avec fermeté ces belles paroles : *Je me passerois plus volontiers de dix Maîtresses comme vous , que d'un seul serviteur tel que lui.*

*Henri.* Ce fut le dénouement de la Pièce. Comme nous vîmes en un instant cette belle mou-

rante reprendre toutes ses graces & jusqu'à sa gaieté, me demander pardon, & se réconcilier avec vous ! Celle qui lui succéda n'étoit pas si souple. Elle m'a coûté bien des peines & de cruels chagrins.

*Sully.* Je vous ai plaint souvent, mon cher Maître : vous aimiez de bonne foi, vous méritiez d'être aimé de même, Par quelle fatalité étiez-vous si attaché à une femme artificieuse & méchante ?

*Henri.* Que voulez-vous, mon Ami ? Mon cœur étoit attéré du plaisir d'aimer & d'être aimé ? Si le Ciel m'eût donné une femme tendre, douce, caressante, enjouée ; j'eusse trouvé chez elle de quoi me satisfaire ; je n'aurois pas eu besoin de Maîtresses.

*Sully.* Il est vrai qu'un cœur tel que le vôtre , veut de l'occupation. Vous auriez été plus à plaindre qu'un autre , si vous n'aviez point trouvé d'amis parmi vos serviteurs.

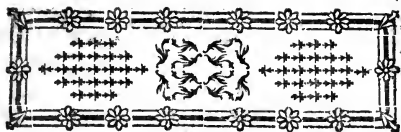
*Henri.* Mon cher *Rofny* , un Prince aimable ne manquera jamais de gens qui l'aimeront ; il ne lui reste que de sçavoir les distinguer. Nous avons parlé des inconvéniens de la Grandeur suprême , par rapport à l'amitié : elle a bien aussi ses avantages. Qu'il est doux de rendre heureux ceux que l'on aime !

*Sully.* Le plaisir de donner est le plaisir des Dieux : il est encore celui des Héros ; & votre cœur étoit fait pour le sentir : celui de recevoir n'est véritablement doux, que quand nous sçavons que

notre ami ne s'appauvrit point des dons qu'il nous fait. C'est un autre avantage bien précieux dans l'amitié des Souverains. Que n'ont-ils encore , comme les Dieux , le don de discerner ceux qui sont dignes de leurs bienfaits !

*Henri.* Les Rois sont les images des Dieux sur la terre : ils peuvent en quelque façon participer à leur félicité. Qu'ils s'appliquent à rendre les Peuples heureux , ils ne les trouveront point ingrats ; & certainement rien n'est comparable pour un grand cœur , au plaisir de se voir chéri de tout un peuple dont on fait le bonheur.






# ALLEGORIES.

---

## ALLEGORIE PREMIERE.

### *Les Fourmis.*


 E désir de m'instruire, de connoître par moi-même les mœurs & les opinions des Peuples, me portant à visiter ces Nations éloignées, si différentes de celles qui habitent notre Europe, je m'embarquai pour l'Orient. J'épargne au Lecteur la relation de mon voyage qui n'eut rien de bien remarquable, pour venir tout

d'un coup à ce qui fait le grand objet de ma narration.

Me promenant un jour sur les bords du Gange , occupé de pensées fort sérieuses , j'apperçus un vieux Brachmane , célèbre par sa sagesse & par sa doctrine. O sage & respectable Solitaire , lui dis-je ! permettez-moi d'interrompre pour quelques momens vos méditations sublimes ; peut-être trouverai-je auprès de vous la fin de mes doutes , & le dénouement des difficultés qui me travaillent. Il me salua d'un air gracieux , & le voyant disposé à m'écouter , je poursuivis ainsi : Si mon ame est flottante , c'est par une suite de sa foiblesse. Mes lumieres sont bornées ; mais mon cœur n'est pas corrompu , & mon esprit n'est point assez singu-

lier, ni assez aveugle, pour se refuser à la vérité, lorsqu'elle paroît. J'admets, & de tout mon cœur, l'existence d'un Etre éternel & infini, Auteur de toutes choses. Il faut bien que cet Univers ait eu une cause, & même une cause intelligente, puisqu'il offre à nos yeux tant de beautés merveilleuses. La cause première doit être éternelle & nécessaire, étant indépendante de toute autre; & la nécessité d'existence ne peut convenir qu'à un Etre infini, c'est-à-dire, absolument illimité, & par conséquent tout parfait. Un Créateur tout parfait prend soin de son Ouvrage sans doute, & le gouverne avec sagesse. Tout cela suit manifestement de mes idées les plus distinctes; & je ne vois rien dans

les grands objets de l'Univers, dans les affres & dans leurs cours, qui ne s'accorde avec ces principes. Mais quand je viens à considérer en particulier ce qui se passe sur cette terre, la lumière m'abandonne, & je me retrouve plongé dans un doute affligeant. Ce ne sont point les crimes, la méchanceté & la faiblesse des hommes qui m'embarassent. Je sçai qu'une bonté infinie a dû porter le Créateur à produire des créatures de tout ordre, & que les moins excellentes, les plus bornées de celles qui ont la raison en partage, ne peuvent manquer de tomber dans une multitude de fautes & d'égaremens. Mais chacune ne devoit-elle pas éprouver un sort proportionné à ses vertus ? Tout



paroît au contraire confondu ; & souvent je ne puis démêler dans ce qui arrive aux hommes aucun indice d'une Providence divine qui les gouverne. Pourquoi ces tempêtes , qui causent tant de naufrages ; ces dérangemens dans les saisons , qui détruisent les fruits de la terre ; & qui altèrent la santé de ses habitans ? La foudre écrase quelquefois l'homme de bien , à côté du méchant qu'elle épargne ; la grêle ruine l'espérance de l'honnête Laboureur , tout comme celle du plus corrompu ; un tremblement de terre abîme une Ville entière , confond l'innocent & le coupable , l'enfant qui vient de naître & le vieillard fouillé de crimes.

O homme , me dit le Brachmane ! je pourrois te répondre

en un mot. De ce que tu ne vois pas les raisons de ces événemens, il ne s'enfuit pas qu'il n'y en ait aucune, qu'il n'y en ait même de très-sages. Quand tu consideres une Machine fort composée, dont tu regardes l'Auteur comme un Ouvrier consommé dans son art, te hâtes-tu d'y condamner les mouvemens dont tu ne comprends pas la fin ? Non sans doute ; mais en homme circonspect, tu suspens ton jugement ; ou plutôt tu juges, sur l'idée que tu as de l'Artiste, que ces désordres apparens ne sont tels à tes yeux, que par un effet de ton ignorance, & que véritablement ils ne sont qu'ordre & perfection dans la Machine. Mais je ferai plus pour toi. Tes bonnes intentions me plaisent, & j'ai pitié de tes dou-

tes. Vois-tu ce peuple innombrable de fourmis ? Je vais t'envoyer dans leur petite République, & j'espère que tu en rapporteras des lumières satisfaisantes. Je l'écoutois avec étonnement ; mais ma confiance dans ce sage vieillard me rassura. Il fit couler dans ma bouche quelques gouttes d'une essence merveilleuse ; & mon ame passa à l'instant dans le corps d'une fourmi.

Je me mêlai avec mes nouveaux compagnons, dont j'entendis parfaitement le langage, par une suite du même prodige. Ces petits animaux me parurent fort occupés ; mais ils ne laissoient pas de causer en travaillant, & quelquefois ils se reposoient pour discourir plus à l'aise. L'un d'eux, avec une mine grave.

& composée, monta sur un brin  
 de paille, & se mit à haranguer  
 les assistans. « Mes amis, leur  
 dit-il » nous sommes les plus no-  
 » bles des créatures. Tout ce qui  
 » nous environne est fait pour  
 » notre usage : reconnoissons la  
 » bonté de nos Dieux. Ce sont  
 » eux qui font croître pour nous  
 » chaque année cette immense  
 » forêt ( il parloit d'un champ de  
 » bled ) qui nous fournit en même  
 » tems d'abondantes provisions  
 » & des matériaux pour nos édi-  
 » fices. Ces campagnes fleuries  
 » sont préparées pour nos prome-  
 » nades. Ce fleuve superbe, qui  
 » roule majestueusement ses eaux,  
 » est fait pour nous donner un  
 » spectacle magnifique. » Il parloit  
 encore, lorsqu'un coup de vent  
 emporta une paille sur laquelle

se trouvoient douze fourmis. Les Spectateurs, frappés de cet accident, ne sçavoient qu'en penser ; & chacun, saisi de crainte, se livroit à ses réflexions. « Ha ! s'écria l'Orateur, » reconnoissez les » justes jugemens de Dieu, & » tremblez. Ces malheureux » étoient sans doute des impies ; » ils viennent de subir une juste » punition. » Cependant j'avois vu distinctement que la paille avoit été emportée au haut d'une colline agréable, couverte de bled & d'arbres fruitiers, sur laquelle les douze fourmis avoient trouvé un sûr asyle & une abondante nourriture. Quelques momens après, le maître du champ voisin vint, avec une troupe de moissonneurs, recueillir le fruit de ses peines. Les fourmis qui

étoient allées aux provisions , s'en revinrent consternées , & répandirent l'allarme. En même tems, des Payfans voulant arroser la prairie , leverent les écluses , & bientôt tout le terrain où nous étions fut inondé. Des milliers de fourmis périrent dans les eaux. Je me sauvai avec un grand nombre d'autres au haut de notre édifice , où nous demeurâmes en sûreté. L'Orateur qui s'étoit sauvé des premiers ayant repris ses esprits , commença un discours fort pathétique. « Misérables ! s'écrioit-il , » Peuple trop coupable ! la fureur des Dieux s'est » allumée , tous leurs fléaux tombent sur vous. Ils ont suscité ces » monstres énormes , qui viennent d'enlever toutes vos subsistances , votre unique res-

» source ; ils ont soulevé les eaux  
 » du fleuve , pour submerger une  
 » Nation criminelle. Ah ! tâchez  
 » d'appaîser leur colere ; courez  
 » à l'offrande , aux sacrifices ; ho-  
 » norez les Prêtres mieux que  
 » vous ne l'avez fait par le passé ,  
 » & ils intercéderont pour vous.

*Imposteur ! ou imbécille !* disoit en un coin une fourmi , avec un sombre & dédaigneux ricane-ment ; *quel parti veux-tu tirer d'un malheureux accident ? Tout va à l'aventure. Le hazard a envoyé ces Colosses qui ont enlevé nos bleds ; le même hazard a enflé les eaux du fleuve. Cesse d'attribuer ce désastre à une direction particulière de tes Dieux. Les bons n'ont-ils pas péri avec les méchans ? Tu tes sauvé , tandis que ma douce & aimable Maîtresse est restée sous les eaux.*

*O ! si je la voyois seulement auprès de moi ! je me jetteroie dans ses bras , & j'attendrois ma dernière heure dans le sein de la volupté. Il en eût dit davantage ; mais un grave personnage , que je pris pour un Magistrat , lui imposa silence , & le menaça de le faire punir ; s'il oloit corrompre le peuple par ses discours impies & infensés.*

J'eus pitié de ces pauvres aveugles ; & m'étant mis en devoir de parler à mon tour , on me prêta silence. « O peuple fourmi , leur dis-je ! » fortiez d'un aveuglement ridicule & funeste. Un  
 » Dieu sans doute gouverne  
 » toutes choses avec autant de  
 » bonté que de sagesse. Mais  
 » cessez de croire que vous soyez  
 » le centre des événemens & le



» grand but auquel ils se rappor-  
 » tent. Ces animaux gigantes-  
 » ques, que vous appelez Mon-  
 » stres, sont des êtres intelli-  
 » gens, d'une nature peut-être  
 » plus excellente que la vôtre.  
 » Ils avoient semé ces bleds  
 » que vous croyiez faits pour  
 » vous, ils sont venus cueillir le  
 » fruit de leurs travaux; il n'y a  
 » rien là que de juste. De même, le  
 » possesseur de cette prairie a vou-  
 » lu l'arroser, pour en rafraîchir  
 » l'herbe & pour la faire croître;  
 » il y a lâché les eaux, sans se  
 » mettre en peine de ce que nous  
 » deviendrions, sans s'informer  
 » seulement si nous étions au  
 » monde.

A ces mots, je fus interrompu  
 par des cris aigres & confus :  
*A l'hérétique ! à l'hérétique ! crioit*

le Docteur : *O mes enfans , ôtez cette peste du milieu de vous ; vengez vos Dieux outragés.* Le peuple m'enveloppa , se jetta sur moi avec fureur , & me mit en pièces. Au même instant , mon ame rejoignit le corps qu'elle avoit quitté.

Eh bien ! me dit le Brachmane ; es-tu content de ton voyage ?  
 » O mon pere , lui dis-je ! je vous  
 » ai d'éternelles obligations. Hé-  
 » las ! j'étois aveugle : votre bon-  
 » té , & l'exemple de ces insectes  
 » m'ont ouvert les yeux. Je le  
 » vois maintenant , tous mes em-  
 » barras , toutes mes difficultés  
 » venoient d'un préjugé ridicule ;  
 » tellement sucé avec le lait ;  
 » qu'il influoit sur mes raisonne-  
 » mens , fans que je m'en apper-  
 » çusse. Je considérois tacitement

» l'homme comme le grand , si ce  
» n'étoit même l'unique objet de  
» tout ce qui arrive dans le mon-  
» de , & particulièrement sur la  
» terre ; & ne pouvant concilier  
» tous les événemens avec le bien  
» & l'avantage de l'espece hu-  
» maine , non plus qu'avec les  
» divers mérites ou démérites  
» de chaque individu , je ne sça-  
» vois quelquefois que penser de  
» ce que les Sages nous disent  
» d'une Providence pleine de  
» sagesse , de justice & de bonté.  
» J'ai vu la même erreur chez  
» des fourmis , & j'en ai senti  
» le ridicule. O ! sans doute ,  
» l'homme n'est qu'une bien pe-  
» tite partie de cet admirable  
» Univers. Tout ce qui arrive  
» dans l'ouvrage du Créateur ,  
» se rapporte au grand BIEN , à

» la perfection du TOUT. Chaque  
 » être , & l'homme en particu-  
 » lier , y occupe la place qui  
 » convient à sa nature : s'il y  
 » souffre quelques maux , il les  
 » verra un jour tourner à son  
 » avantage. Son Créateur sçaura  
 » le conduire vers la perfection  
 » & le bonheur , par les voies  
 » les plus sages & les plus con-  
 » sonnantes avec le bien général.  
 » Bornons donc nos soins & nos  
 » pensées à répondre de notre  
 » côté aux vues d'un si bon & si  
 » sage Conducteur. » Le Brach-  
 » mane m'embrassa tendrement ,  
 & je retournai à mon logis , pé-  
 nétré d'une joie pure & tran-  
 quille , que je n'avois point en-  
 core goûtée.



## ALLEGORIE II.

*Les Champs Elysées.*

**L**E Philosophe Eleuthere étant descendu au Royaume de Pluton, s'approcha de Minos, & lui tint ce discours : Sage & équitable Juge des Ombres, je reconnois que mon ame flottante a vécu dans le doute sur toutes les choses qui se passent ici-bas. Cependant je cherchois sincèrement la vérité ; & quoi qu'en disent certains esprits chagrins & peu charitables, je n'ai jamais été assez fou pour travailler de gaieté de cœur à m'aveugler sur des matieres si importantes. Mais si je considérois d'un côté, que la plûpart des

hommes ne peuvent guères être retenus dans le devoir, ou corrigés de leurs vices, que par la crainte & par les peines; d'un autre côté, la bonté qui est essentielle aux Dieux, ne me permettoit pas de croire qu'ils pussent condamner leurs créatures à de longs ou éternels supplices. Vous allez éprouver, lui dit Minos, que les Dieux ont égard à la pureté de l'intention. Ils ont pitié de votre foiblesse & de vos doutes; je veux vous mettre à portée de connoître par vous-même leur sagesse & leur bonté, toujours inféparables de leur justice. Voyez-vous ces Ombres que l'on amène à mon Tribunal? Elles sont fouillées de bien des vices de tout genre. Il vous paroît sans doute, que la bonté des Dieux pourroit

peurroit leur pardonner les fautes qu'elles ont commises sur la terre, & qu'en les admettant dans les Champs-Elysées, nous en ferions en même tems des créatures heureuses & estimables. Je vais, avant que de les juger, les faire introduire avec vous dans ce séjour des Bienheureux : observez bien ce qui arrivera.

A ces mots, les Ministres de Minos conduisent Eleuthere dans ces Jardins délicieux, demeures éternelles des Héros & des hommes vertueux. Une lumière divine le pénètre, l'éclaire, le rend capable de considérer plusieurs objets à la fois, & d'en porter des jugemens certains. On fait entrer avec lui ces Om-

paru au Tribunal de Minos , un Injuste , un Hypocrite , un Méchant, un Avare, un Orgueilleux, un Querelleur , un Envieux , un Dissolu, une Coquette, une Femme du grand monde , vaine , frivole & dissipée. Le Philosophe les observe ; il espere qu'enchantés de tout ce qui va s'offrir à leurs yeux , ils renonceront à leurs égaremens , & se rendront dignes de cet auguste & bienheureux séjour.

Que vois-je , s'écria l'Avare ! Voici un Pays riche & fertile : j'y réparerai mes pertes par mon industrie , & j'amasserai de nouveaux trésors. Eh ! mon ami , lui dit dit Socrate qui se trouva en son chemin , d'où venez-vous avec de pareilles idées ? Je ne sçais , dit l'Avare ; je m'étois em-



barqué pour les Indes, avec une riche cargaison, dont je me promettois un profit immense; une tempête s'est élevée: la mer a englouti le Vaisseau, l'Equipage, &, ce qui est plus déplorable, toutes mes richesses. Mais puisque je vis encore & que je me trouve dans un bon Pays, j'en amasserai de nouvelles, sans cesser de regretter celles que j'ai perdues. Vous n'en aurez pas besoin, dit Socrate: ces Jardins produisent en abondance tout ce qui est nécessaire à leurs habitans; il est permis à chacun de prendre ce qui est à son usage: tout est commun parmi nous. Quoi! reprit l'Avare, je n'aurai rien à moi? Je ne me verrai pas plus riche que mon voisin? Je n'aurai pas le plaisir de compter mon or.

& mon argent ? Nous ne possédons rien en propre , lui répondit Socrate ; l'or & l'argent ne servent ici qu'aux ornemens. Que ferions-nous de monnoie ? Chacun trouve sous sa main tout ce qu'il peut désirer. Ha ! laissez-moi sortir , s'écria notre Harpagon. Point de coffre fort ! Point d'or ni d'argent ! laissez-moi courir , & j'en irai chercher jusques dans le Tartare. Il fuit ; & Socrate abordant Eleuthere , ils commencerent un entretien plein de charmes. Leurs discours n'étoient plus des doutes & des recherches pénibles ; toutes leurs paroles étoient des oracles , & annonçoient des vérités sublimes.

Tout-à-coup ils furent interrompus par un vacarme inouï dans ces lieux. Le Querelleur

avoit mis l'épée à la main , & s'escrimoit d'estoc & de taille. Une troupe d'Ombres le regardoient en pitié , ou rioient de ses mouvemens convulsifs. Poltrons , leur crioit-il ! approchez , & mesurez vos armes avec les miennes , si vous l'osez. Mais quoi ! personne n'en a le courage. Je me deshonorerois , si je restois en si mauvaise compagnie. Il partit ; & le Philosophe avançoit dans les Jardins , lorsqu'un homme de petite apparence se rencontrant devant l'Orgueilleux , celui-ci le poussa rudement , en lui disant : Faquin , ôte-toi de mon chemin. Messieurs , ajouta-t-il , où est donc le Quartier des honnêtes gens ? Je ne vois presque ici que de la canaille. Qu'appellez-vous canaille & honnêtes gens , lui

demanda Socrate. Et mais . . . dit-il , les honnêtes gens sont ceux dont l'extraction est illustre. L'extraction de tous les hommes est la même , répondit Socrate. Ne descendent-ils pas tous d'un premier Pere ? J'ai peine à le croire, reprit l'Orgueilleux ; mais quoi qu'il en soit , j'appelle honnêtes gens , ou gens de condition, ceux qui descendent de quelque homme célèbre , qui , dans les tems reculés , a sçu s'élever au-dessus des autres. Eh bien ! dit Socrate , ceux d'entre ces hommes célèbres , qui ont dû leur élévation à leur vertu , se trouvent ici ; mais ils n'y voient pas tous leurs descendans. Là-dessus , ils furent joints par une troupe dans laquelle Confucius , plusieurs Empereurs de la Chine ,

Tite , Trajan , Marc-Aurele , se trouvoient mêlés avec des Philosophes de la plus commune naissance , tels qu'Epictete ; de simples Soldats , & des Laboureurs recommandables par leurs talens & leurs vertus. Que vois-je , s'écrioit notre homme ? sommes-nous ici aux *Saturnales* ? Mon ami , lui dit Horace , on fut obligé d'admettre des Plébeïennes au nombre des Vêstales ; parce que les Familles Patriciennes n'en fournissoient plus guères. *Mon ami* , reprit l'Orgueilleux en se redressant ; depuis quand , s'il vous plaît ? Vous n'avez pas trop l'air d'un homme de qualité. Oh ! lui dit Socrate , fussiez-vous issu des Rois de Perse , votre nom ne sera jamais aussi illustre que celui d'Horace.

*Horace* , dit-il ? je ne connois point ce nom-là. Mais puisque les Empereurs s'encanaillent ici , je n'y voudrois pas demeurer avec eux. Vous trouverez , dit *Socrate* , une compagnie plus illustre dans le Tartare ; & on lui permit d'y aller.

Où est la table , où est le buffet , crioit cependant le Dissolu ? C'est trop perdre de tems ; je m'ennuie de vos conversations , & je ne me promene que pour gagner de l'appétit. On lui servit des fruits délicieux. Que m'offrez-vous là , dit-il ? Je dédaigne ces productions simples de la Nature ; mon Palais est accoutumé aux ragoûts & aux mets recherchés. Nous n'avons point ici de Cuifiniers , lui dit *Hippocrate* , ni par conséquent de Mé-

décins. Nous ne mangeons que pour vivre, & nous méprisons la volupté grossière de la table. O misérables ! s'écria le Gourmand, vous ne connoissez donc pas le bien suprême. Et des vins ? en avez-vous des bons côteaux ? Nous ne buvons, lui dit-on, ni vins ni liqueurs enivrantes. Tout ce qui suspendroit l'usage de notre raison, diminueroit notre bonheur. Là-dessus, il se retiroit précipitamment, lorsque rencontrant la Coquette en son chemin : Venez, Madame, lui dit-il, venez, vous me ferez compagnie : je ne trouve ici que des fots & des ignorans ; allons chercher un bon cuisinier. Passez, yvrogne, lui dit-elle ; votre seule présence pourroit m'échauffer le teint ; & j'ai ici de brillantes con-

quêtes à faire. J'en veux sur-tout à Tite ; je prétens lui faire oublier la belle Bérénice. Madame , lui dit Tacite , vous y perdrez vos peines. Tout galant qu'a été notre grand Empereur , il ne vous regardera pas : des beautés plus sublimes l'occupent aujourd'hui. Comment donc , dit-elle ? est-il peut-être avec Venus & les Graces ? N'importe ; essayons. Il est occupé , reprit Tacite , de la perfection elle - même : les beautés périssables & imparfaites ne le touchent plus. Ha ! dit la Coquette , je suis bonne de m'arrêter avec ce raisonneur. En disant ces mots , elle s'avança dans un bosquet , en minaudant , & en lorgnant sur-tout les Héros de taille avantageuse. Mais voyant que personne ne la re-



gardoit, ni ne l'approchoit pour lui parler d'amour : Ciel, dit-elle ! je vois trop qu'il n'y a ici que des Ombres ; & rougissant de dépit , elle prit le chemin de la porte.

L'Hypocrite , marchant d'un air composé , la tête baissée , se trouva sur son passage. Il la lorgna du coin de l'œil , & lui adressa quelques paroles doucereuses. Ah ! dit-elle , un dévot ! la conquête seroit trop facile , & elle passa dédaigneusement. Notre homme , cachant sa mortification & son dépit , vint joindre une compagnie qu'Horace entretenoit agréablement. Mon Dieu , dit-il au Poëte ! quel air de gaieté regne donc ici ? Cela sent bien encore le monde & les profanes. Comment donc , dit Horace en riant ? Minos nous en-

voie-t-il un Censeur dans les Champs Elyfées ? Eh ! mon ami , je vous prie , où voulez-vous que regne la joie , si ce n'est dans le féjour des Bienheureux ? L'Hypocrite foupira , leva les épaules ; & se tournant d'un autre côté : Comment cet homme se trouve-t-il ici , dit-il à Virgile ? il a tout l'air d'un libertin & d'un impie. Mon ami a été un peu libertin pendant fa vie , lui dit Virgile ; mais fa belle ame n'a pas eu de peine à se dépouiller de fes foibleffes , & elle a été reçue ici. Pourquoi fa gaieté vous choque-t-elle ? Cette disposition sied bien aux Heureux. Ah ! répondit-il , je croyois que l'on ne s'occupoit ici que de chofes graves & sublimes. Eh ! fans doute , dit Virgile ; c'est cela même qui nous

réjouit. La bagatelle ne produit qu'une folle yvresse ; le beau & le sublime nous remplissent d'une véritable joie. Quittez cet air composé. On n'affecte rien ici : chacun de nous lit dans le cœur de ses compagnons. L'Hypocrite porta la main sur sa poitrine : Quoi ! dit-il , je n'aurai pas le plaisir de passer ici pour un homme d'une sainteté remarquable ? Je ne parviendrai pas à mes fins , sous des dehors bien ménagés ? Je ne pourrai décrier ceux qui me déplairont , ou qui me feront ombrage ? Ce séjour ne me convient pas. Il essaya de rendre suspects les sentimens & les mœurs de Virgile & d'Horace ; mais voyant que personne ne l'écoutoit , il se retira confus , & plein de rage , joignant encore

les mains , & levant les yeux au Ciel par habitude.

Cependant l'Injuste & le Méchant s'étoient ligués ensemble , pour nuire aux habitans des Champs Elysées. Le premier cherchoit tous les moyens de les priver des biens dont ils jouissoient , & de s'en rendre le seul maître ; l'autre se préparoit à le féconder , pour le seul plaisir de nuire : il ourdissoit des intrigues , il s'efforçoit de brouiller des amis , & il s'en promettoit un spectacle charmant. Mais ne tardant point à reconnoître que toutes leurs machinations étoient impuissantes , ils s'en allèrent dans le Tartare , pour y satisfaire leurs goûts & y exercer leurs talens.

L'Envieux s'étoit retiré seul dans un coin , d'où il jettoit de

tems en tems des regards louches sur les Héros & les Bienheureux, & les en détournoit auffi-tôt. Il maigriffoit à vue d'œil, fa jauniffe avoit augmenté de vingt nuances. Enfin ne pouvant plus supporter la vue de tant d'ames heureufes, il traîna fon hideux squelette jufqu'aux lieux de ténèbres, où il rejoignit fes femblables.

Voici des Jardins dont on pourra faire quelque chofe, difoit en entrant la femme diffipée & frivole. Nous donnerons à ces parterres un air plus gai, plus joli. Des Arbres fruitiers ! Ha ! fi ! Eh ! Messieurs, qu'on les relegue dans une Métairie ? Pour moi, j'aime les labyrinthes, les grottes & les lits de gazon. Mais où eft donc la Sale de l'Opéra, le Bal ? Et l'O-

péra Comique , irons-nous l'entendre ? O l'aimable folie ! Son inventeur est ici fans doute. Mais qu'entens-je ? O. Ciel ! faites taire cette musique. Elle est assez harmonieuse ; mais ses tons visent au sérieux : elle m'excede ; en vérité , j'y perdrois toute ma gaieté. Eloignons-nous ; allons joindre ces hommes dans ce bosquet. Ah ! ce sont des Romains ! j'y trouverai fans doute Ovide & Catulle. Bon jour, Messieurs, je brûle de vous connoître ; quoiqu'à dire vrai , je vous soupçonne un peu de n'être pas assez sçavans en frivolité : vous n'êtes pas du bon ton ; je veux vous y former. Horace , qui n'entendoit rien à ce discours , continuoit cependant son entretien avec Cicéron & Virgile. Mais en vérité , dit

la Dame, je crois que ces gens-là raisonnent. Quelle horreur ! De la raison ! on en met donc ici par-tout ? Comment n'y périt-on pas d'ennui ? De la raison ! ce mot seul me donne des vapeurs. Ah ! je me meurs ! que l'on m'emporte d'ici. On se hâta de la tirer d'un lieu dont le séjour lui convenoit si peu.

Eleuthere frappé de tout ce qu'il venoit de voir, retourna promptement auprès du Juge des Enfers. Sage Minos, lui dit-il, je reconnois mon erreur. Je suis trop convaincu qu'un grand nombre de misérables mortels se rendent eux-mêmes incapables de goûter le bonheur. J'adore la justice & la sagesse des Dieux ; mais il me reste encore un doute. La bonté souveraine des Dieux

ne doit-elle pas les porter à hâter l'amendement de ces malheureux , & à abbréger ainsi leurs peines ?

Bornez votre curiosité , lui dit Minos. Vous avez des preuves convaincantes de la sagesse & de la bonté des Dieux ; ne pouvez-vous pas vous reposer sur eux de ce qu'ils ont à faire , & être pleinement persuadé qu'ils agiront en tout d'une manière convenable à leur souveraine perfection ?





---

---

**ALLEGORIE III.**

*Voyages dans le Microcosme ,  
par un Disciple moderne  
de Pythagore.*

**L**A dernière fois que mon ame quitta le corps auquel elle étoit unie , elle ne passa point tout de suite dans un autre. Dégagée de son enveloppe grossiere , elle ne demeura pas sans organes ; un corps subtil lui restoit , à-peu-près tel que Leibnitz l'avoit conçu , & je reconnus qu'elle en étoit inséparable. J'éprouvai alors la vérité de cette maxime des Philosophes , que l'idée de la grandeur est purement relative : le corps humain me parut un monde entier , dont

je résolus de visiter les merveilles. Vous pensez bien, Lecteur, que la tête d'un Philosophe fut le premier de ces Mondes ambulans, qui excita ma curiosité.

M'étant introduit sans peine dans cette tête, je gagnai le cerveau en diligence. Je me trouvai bientôt au milieu d'une grande place, à laquelle aboutissoient cinq rues fort larges, & qui portoient chacune le nom d'un des cinq sens. Par ces cinq rues arrivoient continuellement des marchandises de toute espece, *images, sensations, idées confuses, &c.* Un Porte-faix robuste, nommé *Mémoire*, se chargeoit de tout ce qu'il pouvoit saisir, & le portoit dans ses magasins. Là, il faisoit un triage; je le vis choisir une partie des choses qu'il avoit appor-

tées , & les distribuer par ordre dans des boëtes bien étiquetées , à-peu-près comme les drogues sont rangées dans la boutique d'un Apothicaire. Le reste demeuroit pêle-mêle en un tas confus , où la plûpart se réduisoient en poussiere & s'évanouissoient avec le tems.

Au-dessus de ces magasins , habitoit la *Réflexion* , espece d'Officier qui venoit faire la revue des drogues. Il en prenoit quelques-unes & les portoit dans un laboratoire , où un Chymiste , nommé *Abstraction* , les mettoit à l'alambic & en faisoit des *Extraits* , que l'on portoit dans le Cabinet de l'*Entendement*. Je vis dans ce Cabinet un spectacle admirable , les principes de toutes les choses contenues dans les

magafins de *Mémoire*, rangés dans le plus bel ordre, fuyant les genres & les efpeces ; & ces principes, comme tous les *Efprits*, fe confervoient beaucoup plus long-tems que les matieres dont on les avoit extraits. Ils étoient même inaltérables, quand l'opération avoit été bien faite.

Un fage Miniftre, nommé *Rai- fon*, les confidéroit attentive- ment, les comparoit, les mê- loit en différentes proportions, fuyant mille combinaifons di- verfes, & obfervoit foigneufe- ment ce qui en réfultoit. Il l'écri- voit enfuite dans fes Regiftres, & en formoit la Métaphyfique, ou la Philofophie premiere. C'é- toit fur les découvertes que le Miniftre faifoit dans fes opéra- tions, qu'il dreffoit fes ordres ;

pour les envoyer à la *Volonté* ; chargée de l'exécution.

Mais il avoit une rivale dangereuse dans la personne d'une Fée nommée *Imagination*. L'ame avoit pris cette Fée à son service, pour présider à ses plaisirs, & même pour divers ouvrages utiles. Elle pourroit se rendre recommandable par ses aimables talens, si elle vouloit se soumettre aux ordres de *Raison*. Mais capricieuse à l'excès, elle ne connoît aucune règle, & souvent elle ne se plaît qu'à troubler le Ministre dans son travail. Elle excelle dans la Peinture : elle prend en deux coups de pinceau l'image de tout ce que les sens apportent dans la Place publique, des objets que *Mémoire* a ramassés ; elle les unit ensemble, les

sépare, les mutile, les combine  
 à sa fantaisie, & les fait parve-  
 nir à la *Volonté*, comme des ordres  
 de *Raison*. Souvent, au moyen  
 d'une *Lanterne magique*, elle re-  
 présente tous ces vains phantô-  
 mes sur le mur extérieur de l'*En-  
 tendement*, & met aux champs les  
*Passions*, soldatesque impétueuse  
 & turbulente, qui prend les pres-  
 tiges de la Magicienne pour des  
 signaux & des commandemens de  
 la Souveraine. Quelquefois elle  
 s'avise de vouloir peindre les  
 essences des choses, & de sub-  
 stituer ses figures aux *Extraits*  
 que le Chymiste de *Réflexion* four-  
 nit à l'*Entendement*. L'ame de mon  
 Philosophe étoit fort occupée à  
 rendre cette enchanteresse plus  
 traitable : ellé en espéroit les  
 plus belles choses, si elle pou-  
 voit

voit l'engager à bien vivre avec le Ministre.

Après avoir vu toute la Cour du petit Monde où je me trouvois , je désirai de connoître la Reine. Mais elle se cachoit à mes yeux ; je me crus chez un de ces Monarques de l'Orient , soigneux d'étaler leur faste & de dérober leur personne aux regards du peuple. D'abord , sur la foi de Descartes , je me rendis dans la *glande pinéale* : je n'y trouvai point ce que je cherchois. Alors ne doutant pas que quelques Modernes n'eussent raisonné plus juste , je courus au *corps calleux*. Mes soins n'eurent pas un meilleur succès. Enfin je demurai convaincu qu'ayant des organes matériels , il m'étoit impossible d'appercevoir un être

simple & spirituel ; & je résolus bien d'avertir les Philosophes , que leurs yeux étant encore infiniment plus grossiers que les miens ne l'étoient alors, inutilement chercheroient-ils la tête d'un Géant pour la disséquer ; ils n'y appercevroient aucun vestige de l'ame.

Je commençois à m'ennuyer dans un Monde si sérieux. Ma curiosité étoit satisfaite : je me promettois plus d'amusement dans quelque'autre planette de même espece , & je fis dessein de m'y rendre incessamment. L'occasion de sortir du lieu où j'étois se présenta bientôt. Un Adversaire attaqua la doctrine de mon Philosophe. A l'instant il s'éleva dans sa tête un orage terrible ; tout y étoit en fermentation :



les esprits animaux se portoient impétueusement vers sa bouche ; il crioit à plein gosier. Je sortis en nageant dans le torrent de ses paroles.

### *Second Voyage.*

Avide de connoissances, je recommençai bientôt mes voyages. Mais il étoit question de choisir un Monde dans lequel je ne revisse pas précisément les mêmes choses. Je me déterminai pour une jeune Coquette ; n'espérant pas de trouver jamais une tête moins semblable à celle d'un Philosophe.

Mais je voulus commencer par visiter le cœur, que je croyois beaucoup plus cultivé & plus vivant que la tête. Pour cet effet, voyant un Petit-mâitre qui se

disposoit à lui débiter des fleurettes , je me tins prêt , & j'entrai avec le souffle de ses paroles dans l'oreille de la Dame. Mon étonnement fut grand , quand je me vis parvenu à son cerveau. Je m'étois flatté que des paroles si douces me conduiroient droit au cœur. Mais j'appris que ce cœur est pour l'ordinaire de difficile accès. Un monstre qu'on appelle *Orgueil* , en défend l'entrée. D'ailleurs , il est presque toujours environné de neiges & de glaces , qui en rendent les avenues impraticables. Seulement , en certaines saisons , les vapeurs qui s'élèvent des régions plus basses , fondent ces neiges & ces glaçons , le monstre lui-même est embarrassé dans ce dégel ; & celui qui sçait profiter du moment , entre

dans la Place. Mais on assure que le climat n'est pas supportable, & que jamais personne n'y a fait un long séjour. Le Lecteur se contentera, s'il lui plaît, de cette relation que je lui donne sur de bons Mémoires; car j'ai perdu l'envie de voyager en semblable Pays.

Cependant je me trouvois dans la tête, & je résolus de la visiter. La Place publique étoit infiniment plus tumultueuse que celle de la tête Philosophe. Je me crus au milieu de la Foire S. Germain. Des torrens de sensations de toute espee remplissoient les cinq rues des sens, & dégorgeoient dans la Place. Celles de ces sensations qui étoient les plus vives & les plus légères, entroient par les fenêtrés dans le Magasin de *Mémoire*, qui ne se

mettoit point en peine de les arranger. Je m'apperçus seulement qu'elle mettoit à part celles que lui indiquoient certains Messagers de la Reine. Je demandai à l'un de ces gens, si je pourrois voir la Maîtresse d'un Pays si remarquable. Sans difficulté, me répondit-il ; on la rencontre partout. Ah ! m'écriai-je, je verrai donc enfin une ame ! je m'étois bien douté que celle-ci ne seroit pas aussi invisible que celle du Philosophe. Que parlez-vous d'ame, reprit-il ? nous n'en connoissons point ici. Une figure aimable & vivante est notre Souveraine ; le seul objet de nos attentions & de nos hommages. Allez promptement vous jeter à ses pieds : elle a naturellement du goût pour les nouveaux ve-

nus. Je montai aux appartemens , & je vis sur un thrône une petite figure très - jolie , parfaitement semblable au corps dans lequel j'étois entré. C'étoit la Souveraine , le principe de tout ce qui se passoit dans ce petit Monde.

*Amour-propre* étoit son favori , *Imagination* faisoit les fonctions de premier Ministre , & *Caprice* avoit sous elle le commandement général. *Vanité* , *Folie* , *Fri-volité* , avec deux ou trois passions , achevoient de former le Conseil.

Surpris de cet arrangement , je demandai à un Courtisan si la Reine n'avoit pas un Ministre nommé *Raison*. Ha ! me dit-il , il n'a paru qu'un seul jour à la Cour ; il ne fut pas écouté : ses conseils étoient du vieux tems ; ils auroient gâté les affaires de la

Reine. Les plaisirs font les occupations de notre aimable Souveraine ; & la conquête des cœurs est le grand objet de ses travaux. Ce vieux radoteur troubloit nos plaisirs , & sous ses ordres nous n'eussions pas conquis deux cœurs dans une année. Nous nous liguâmes tous contre lui ; la Reine le bannit à perpétuité. Gardez-vous de parler de lui & de témoigner que vous le connoissez ; vous ne seriez pas bien reçu. Entrez dans la Sale du Conseil ; vous entendrez les délibérations. Comment , lui dis-je , un Etranger ose-t-il y pénétrer ? Oh ! reprit le Courtisan , on ne vous remarquera pas : le Conseil change si souvent , que la Reine n'en connoît jamais tous les Membres ; le Favori , & ceux que vous

voyez assis dans les cinq ou six premières places, sont seuls permanens. J'entrai : *Vanité* ouvroit la bouche dans ce moment pour avertir qu'on avoit vu paroître un Petit-maître fier & brillant, dont le cœur seroit une conquête d'importance, & fort propre à donner de la réputation aux armes de la Princesse. Il fut résolu tout d'une voix, & par acclamation, qu'on la tenteroit. On commençoit à délibérer sur les moyens ; mais *Caprice* prenant la parole, dit d'un ton brusque : *Il fait beau, allons nous promener.* La Reine se leva, & une partie de sa Cour la suivit dans les Jardins. Elle m'apperçut en passant, & m'ayant accueilli d'un souris gracieux, elle ordonna qu'on me fît voir les raretés du Palais, en

attendant son retour. Celui qui fut chargé de me conduire, me fit parcourir une multitude de Sales, de Galeries, de Cabinets, où tout respiroit le luxe & la mollesse. Mais l'uniformité de l'ameublement me frapa : par-tout les murs étoient revêtus de glaces, au lieu de tapisseries. Il faut, me dit mon guide, que notre Souveraine se voie par-tout : de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle rencontre son image ; on ne peut lui offrir rien de plus agréable. Tout au plus elle souffre les Portaits que vous voyez dans les intervalles : les plus éloignés représentent ses conquêtes passées ; ceux-ci, beaucoup plus en vue, annoncent celles qu'elle se propose de faire. Il y a des gens de tout état, Courtisans,



Guerriers, Abbés, Gens de Robe, mais tous Petits-mâtres : les gens sages sont trop unis & trop modestes ; ils ne méritent pas notre attention.

Je me souvenois du Monde Philosophe, & voulant sçavoir s'il y avoit quelque chose de semblable dans celui-ci : Menez-moi, dis-je à mon guide, dans l'appartement de *Réflexion* ; je suis curieux de voir comment on fait ici les *Extraits* des choses : De quoi me parlez-vous, dit-il ? je ne connois point votre *Réflexion*. C'est, lui dis-je, cet Officier qui fait mettre les idées à l'alambic par un Artiste habile, pour en tirer la quintessence. Ha ! ha ! reprit le guide, il me semble en avoir ouï parler ; ce sont des opérations à la vieille

mode, & qui ne font plus bonnes que pour les Pédans. Nous ne les connoissons point ici. *Reflexion* a délogé en même tems que *Raison*. *Imagination* suffit à tout. La Reine n'a besoin que de connoître la superficie des choses : son grand Ministre lui en fait des Tableaux en miniature, sur lesquels elle se détermine & prend toutes ses résolutions. Convenez que tous ces *Extraits* de votre Chymiste sont avantageusement remplacés. Entrons dans le Cabinet du Ministre, vous le verrez travailler. Je vis en effet des rouleaux de parchemin, sur lesquels un pinceau délicat avoit tracé des figures de toute espece : je crus voir les Livres hiéroglyphiques des anciens Prêtres d'Egypte. Voilà, me dit-on, de quoi

se déterminer avec connoissance de cause, & prendre de justes mesures. Considérez la figure de ce Cavalier. N'y voit-on pas d'un coup d'œil s'il a l'air noble, la taille proportionnée, la jambe bien faite? Qu'importe l'intérieur? D'ailleurs on en juge aisément à la physionomie. Voyez cette foule de Captifs attachés à un Char de Triomphe : toutes vos idées alambiquées exprimeront-elles avec la même force cette gloire qui suit les conquêtes de deux beaux yeux?

J'avois peine à m'empêcher de rire dans cet auguste sanctuaire de l'Etat. Heureusement mon guide me tira de peine. Venez, dit-il ; je vous réserve encore des choses plus importantes : allons à l'Arcenal. Com-

ment , m'écriai-je ? y a-t-il ici un Arcenal ? Et pourquoi non , reprit-il ? tout Conquérant n'a-t-il pas le sien ? Il me conduisit dans une vaste cour environnée de bâtimens d'ordre composite , & qui me parurent construits de porcelaine & de vernis de la Chine.

Les Equipages de guerre se trouvoient dans la cour. C'étoient des Calèches , Cabriolets , & des Obligeantes en cul de finge , en vernis de *Martin* , extrêmement lestes & galantes ; peu de Carrosses , & presque entièrement de glaces. Plus loin se voyoient les trophées ; Bonnets de Présidens , Mîtres , Petits-collets , Plumets , Coffres-forts de Financiers , entassés pêle-mêle , surmontés de cœurs fan-

glans & de cerveaux renversés. D'un autre côté se voyoient les ateliers, où des milliers d'Ouvriers de toute espece étoient continuellement occupés. On y broyoit le vermillon, & des fards, dont le secret n'étoit connu que d'un seul homme de confiance; on y distilloit des parfums & des eaux merveilleuses. La premiere Dame d'atour commandoit dans tout l'Arcenal.

Nous entrâmes dans le principal Pavillon; là, je vis une Sale immense, & tout autour des Armoires de crystal, contenant des ajustemens de toute sorte, robes, coëffures, dentelles, rubans, &c. Un Cabinet joignant la Sale, contenoit tout ce qui sert plus particulièrement à la toilette. J'observai des armoires, nullement

transparentes , comme celles de la Sale , & fermées exactement. Mon guide me dit à l'oreille , qu'elles contenoient des remedes admirables contre les défauts naturels & les injures du tems.

Une espece d'autel que l'on nommoit *la Toilette* , attira surtout mes regards. Il étoit consacré à la *Beauté*. La Dame d'atour y faisoit les fonctions de Grand-Prêtre ; le rouge , le fard , les mouches , les pommades , les essences , les parfums , rangés en bel ordre dans une multitude de boîtes , de pots & de phioles , paroissoient autant d'offrandes destinées à la Divinité du lieu. Des cheveux mal plantés , des sourcils irrégulièrement placés , étoient autant de victimes qu'on

lui sacrifioit. Tout cela se traitoit avec une attention extrême ; la Grande-Prêtresse paroiffoit méditer profondément ; & afin que tout ce sérieux ne nuisît point aux charmes de la Reine , un jeune Abbé avoit la charge de l'entretenir des nouvelles du jour , ou de lui faire quelque lecture.

La Bibliotheque étoit auprès de ce Cabinet. Tous les Livres se trouvoient distribués en deux classes , l'Histoire & les beaux Arts. Dans la premiere , je vis tous les Romans modernes , & toutes les Historiettes galantes ; dans la seconde , divers Ouvrages finguliers , dont le Lecteur fera curieux fans doute de voir ici le Catalogue. Voici les titres des principaux.

Ajustemens du beau Sexe , par ordre alphabétique , 50 vol. *in-folio*.

Traité des Champs de bataille :  
1°. De la Promenade : 2°. Des Spectacles : 3°. Du Bal : 4°. Des Petits-soupers , 4 vol. *in-4°*.

L'Art de placer une mouche ; 2 vol. *in-8°*. avec figures.

L'Art de mettre en œuvre les dons de la Nature , où l'on traite de la conduite des yeux , du ménagement de la voix , & sur-tout du grasséyement , &c. 4 vol. *in-12*.

Correctifs de la Nature , 12 vol. *in-12*.

Satyres de la Modestie , du Sentiment , de la Constance , de la Fidélité , &c. *in-8°*.

Récréations de Toilette , ou du petit-lever. ( C'étoit un Re-



cueil de Contes, Epigrammes, Chançons, &c. en plus de 30 vol. )

Connoissances nécessaires aux femmes du beau monde, en Philosophie, Histoire, Géographie, &c. Brochure de 6 pages in-24. Par un Sçavant à la mode.

Après avoir parcouru rapidement cette curieuse Bibliothèque, je revins à la Toilette. Les agaceries, les œillades, les minauderies y faisoient l'exercice sur une glace de miroir. Je restai quelque tems à les admirer : l'Infanterie *Prussienne* n'exécute pas mieux le maniment des armes & toutes ses évolutions. Deux violons, avec un flageolet, donnerent le signal ; toutes ces troupes se rangerent en bataille. *Coquette* commandoit en chef, & *Ma-*

*nége* étoit son Major-général. Il s'agissoit de conquérir le cœur du Petit-maître , dont j'ai parlé. On se mit en marche. Les *Ris* & les *Jeux* formoient l'avant-garde. En un moment , ils envelopperent l'ennemi ; le Corps de bataille s'avança , & les *Æillades* ayant percé de coups le Petit-maître , la Reine accourut , pour jouir de son triomphe. Mais à l'instant , celui qu'elle croyoit vaincu , se releva , fredonna un petit air , fit une cabriole , & disparut dans les airs , comme une vapeur légère ; soit que les coups qu'il avoit reçus n'eussent point pénétré , soit , comme le prétendit le Chirurgien-Major de l'armée , que cette espece n'ait point de cœur & ne puisse être blessée mortellement.

La Reine mortifiée de l'aventure , forma le dessein de s'attacher à des conquêtes plus solides & plus glorieuses. *Imagination* lui avoit parlé quelquefois d'un Seigneur très-bien fait , nourri dans les belles connoissances , & parfaitement formé à l'usage du monde. Voilà , dit la Princesse , une conquête propre à relever ma gloire. Les ordres furent donnés pour cette grande entreprise. Ce Seigneur s'étoit enfermé dans une Place , que *Raison* & l'*Expérience* avoient fortifiée : il y fut assiégé. La Reine déploya toutes ses forces & son habileté. Mais le terrain étoit difficile , les assiégés vigilans & pleins de valeur ; les travaux n'avançoient point. Mécontente de ses Généraux , la Reine confia le commande-

ment & la direction du siège à *l'Amour*. Ce Dieu malin résolut de profiter de l'occasion, pour se venger d'une Princeſſe, qui ne lui avoit jamais rendu que des hommages trompeurs. Il séduiſit *Caprice*, & ce traître lui ayant ouvert une porte ſecrete du *Cœur* de ſa Maîtreſſe, *l'Amour* s'en empara.

La Reine conſternée, fit offrir au Seigneur de la Place aſſiégée un Traité d'Alliance portant, que les deux Empires ſeroient réunis ſous leur commune autorité. Mais ce fier ennemi lui fit répondre, que leurs Sujets n'étoient point faits pour vivre enſemble; il lui conſeilla de décamper ſecretement pendant la nuit, & promit généreuſement de ne la point troubler dans ſa retraite.

Ici, Lecteur, vous me dispenserez de vous peindre ce qui se passa dans la tête où j'étois logé : ma plume n'y pourroit suffire. Tout fut en un moment dans la plus grande confusion. *Imagination* se troubla, le Favori *Amour-propre* tomba dangereusement malade, *Vanité* fut saisie d'une fièvre ardente. La Reine cassa de dépit une partie de ses glaces ; & dans son premier transport, elle ordonna de mettre le feu à l'Arce-nal. Je ne veux plus, disoit-elle, de ces indignes armes, qui m'ont si mal servie. Mais *Vanité*, malgré sa fièvre, eut assez de présence d'esprit pour remontrer que l'on devoit moins s'en prendre à l'Arce-nal même, qu'à celle qui y commandoit, laquelle avoit sans doute très-mal fait son devoir.

La Reine l'embrassa tendrement pour cet avis salutaire. On chassa honteusement la Dame d'atour, & l'on se promit pour la suite des succès plus heureux. Le calme se rétablit insensiblement. Je profitai de la bonace, & m'échappai par une fente qui s'étoit faite pendant le tumulte au Dôme du Palais.



---



---

 ALLEGORIE IV.
*Songe.*

ON parla beaucoup un jour dans un Assemblée choisie des qualités qui doivent faire le plus précieux ornement du beau Sexe ; on mit en opposition les suites naturelles & ordinaires d'une conduite sage & modeste, avec celles de la Coquetterie. Ces idées, quoiqu'elles ne soient pas neuves, sont toujours intéressantes : elles me suivirent dans mon Cabinet, & m'occupèrent même pendant mon sommeil.

Un jeune garçon plus beau que le jour, se présenta à mes yeux : il avoit l'air noble & gracieux, la physionomie extrêmement in-

téressante , & le maintien modeste. Je lui vis des ailes , un arc & des flèches , mais point de bandeau sur les yeux. A ces marques , il étoit aisé de reconnoître l'aîné des Amours , ce fils adorable de *Venus-Uranie* , qui a mille fois plus de charmes que son cadet , sans en avoir les défauts : *Vien* , me dit-il en me tendant la main , *je veux récompenser ton zèle & ta fidélité.* A ces mots , je me sentis porté sur les ailes des vents ; je perdis bientôt de vue les sommets glacés de nos Montagnes , & je me trouvai dans un climat d'une température charmante. Nous descendîmes dans un Jardin , où l'Art & la Nature avoient rassemblé tout ce qu'on peut souhaiter de plus délicieux. *C'est ici* , me dit mon Guide , *le*



*féjour des Amours ; je veux te les faire connoître , & t'apprendre à distinguer sûrement ceux qui méritent la préférence. Il me fit avancer par une grande allée , qui conduisoit au centre du Jardin.*

Là , dans un Cabinet de verdure , je vis deux jeunes personnes d'une beauté ravissante. Elles paroissoient entre dix-sept & dix-huit ans. Une taille noble & aisée , des traits parfaitement réguliers , le plus beau teint du monde : tous ces charmes leur étoient communs ; mais leur air & leur contenance les distinguoient assez. L'une paroissoit extrêmement vive , enjouée & légère ; toute la personne de l'autre annonçoit la douceur & la modestie. Je les saluai respectueusement , en les admirant

l'une & l'autre ; mais la seconde m'intéressoit infiniment , elle attiroit toute mon attention. Mon Guide s'apperçut de la préférence ; il me sourit d'un air d'approbation , & passa du côté de cette Belle. Je m'en approchai alors avec beaucoup d'émotion : mon trouble la fit un peu rougir ; elle baissa modestement les yeux. Je lui adressai quelques paroles mal en ordre , mais plus expressives que si elles eussent été bien arrangées. Sa réponse fut courte , polie & modeste.

Bientôt nous fûmes joints par une foule de Cavaliers de tout âge. On proposa la promenade ; la Belle enjouée se leva , donna la main à un Cavalier , sourit à un autre , dit quelques mots obligeans à un troisième , & com-

mença à marcher d'un pas vif & léger. Elle fut suivie de la foule, sur-tout de la bruyante jeunesse; quelques-uns seulement, d'un âge un peu plus meur, demeurèrent avec nous.

En sortant du Cabinet, deux allées se présentoient à nos yeux: l'une étoit spacieuse & magnifique, ornée de tout ce que l'art peut produire de plus exquis. Des arbres régulièrement taillés la bordoient; sur les côtés, ce n'étoient que jets d'eau, que cascades, que bosquets artistement ménagés, ornés des plus belles statues. Des pots & des caisses d'un travail recherché, présentoient les fleurs & les plantes les plus rares.

L'autre allée étoit dans un goût tout différent; l'art n'y pa-

voisoit point ; il n'avoit été employé qu'à bien ménager les beautés de la Nature. Un gazon du plus beau verd en formoit le tapis, elle étoit bordée d'arbres de toute espee, dont la variété frapoit agréablement la vue, sans la fatiguer. Le côté gauche, opposé au soleil, étoit couvert d'un épais feuillage ; la droite, plus découverte, laissoit voir une riante prairie, des bosquets, des collines, & un bois dans l'éloignement. Un ruisseau d'une onde pure nous séparoit de cette belle campagne ; ses bords étoient émaillés de fleurs, & son doux murmure se mêloit au chant des oiseaux.

La Nymphé qui nous précédoit enfile, sans balancer, la premiere avenue. *Nous ne prendrons*

*point la même route , si vous le voulez , nous dit son aimable Compagne , je préfère celle-ci ; ses beautés naturelles me donnent chaque jour un plaisir nouveau.* Nous la suivîmes avec joie. Que sa conversation étoit charmante ! La pénétration, le discernement, la délicatesse, le sentiment & les graces brilloient dans tous ses discours. Je n'entreprendrai point de vous les rapporter ; ils perdroient trop en passant par ma bouche.

Cependant nous étions souvent interrompus par des hommes, qui quittoient l'autre route & venoient nous joindre. Ils nous obligèrent enfin à observer ce qui se passoit de ce côté-là. Je vis la jeune Beauté déjà assez avancée dans l'avenue ; mais elle faisoit

de tems en tems quelque faux pas ; & je m'apperçus avec étonnement , qu'à chaque fois que cet accident lui arrivoit , ses charmes diminuoient sensiblement ; à chaque fois aussi , quelques-uns de ses Courtisans la quittoient. Ma surprise redoubla , en voyant le changement qui se faisoit dans cette magnifique allée qu'elle avoit choisie : à mesure qu'elle avançoit , les feuilles des arbres se fanoient ; plus loin , elles sécherent tout-à-fait & tomberent à terre. La Nymphé ne me parut plus reconnoissable ; elle avoit perdu tout son éclat. Sa Cour entiere la quitta pour lors ; & se voyant seule , elle s'enfonça dans le plus épais feuillage , nous la perdîmes de vue.

La nôtre , au contraire , sem-

bloit croître en esprit & en beauté à chaque pas qu'elle faisoit ; la conversation l'animoit, & nous la trouvions toujours plus aimable. Les beautés de notre route croissoient de même. Enfin, parvenus à un petit pavillon, elle nous fit une révérence, & y entra seule.

» Ne sois point importun, *me*  
 » dit l'Amour ; laissons-la quelques  
 » momens à elle-même ; tu la re-  
 » verras bientôt. Cependant je te  
 » ferai voir des objets dignes de  
 » ton attention. » Alors tournant  
 sur la gauche, après avoir mar-  
 ché quelques pas : « Vois-tu, me  
 dit-il, » cet Edifice ? La belle  
 » Coquette que tu as vue tantôt,  
 » y habite : c'est un Labyrinthe  
 » dans un goût singulier ; l'entrée  
 » n'en est pas difficile : mille por-

» tes y conduisent. La sortie n'en  
» est pas moins aisée. Tout au  
» contraire du fameux ouvrage  
» de Dédale , la difficulté en ce-  
» lui-ci est d'y rester. Dès que  
» l'on est parvenu au lieu le plus  
» secret , le pavé en est si glissant,  
» que l'on ne peut y faire deux  
» pas, sans se trouver entièrement  
» hors de l'édifice , malgré que  
» l'on en ait ; & alors on n'en  
» retrouve plus l'entrée , on ne  
» veut pas même la chercher.  
» Mais , *poursuivit-il* , voyons un  
» autre objet qui t'intéressera  
» sans doute davantage. Voici à  
» l'opposite le Temple de la  
» Beauté unie à la Vertu. Il est  
» difficile d'y pénétrer , & sans  
» mon secours , tu y perdrais tes  
» peines. Je veux te montrer le  
» chemin. Quand tu seras parvenu



» au sanctuaire, tu n'en chercheras  
 » point sans doute l'issue : la trou-  
 » ver est un malheur sans remede;  
 » mais ce malheur n'est pas fait  
 » pour toi. » Il marcha devant moi;  
 je le suivis avec ardeur, ne dou-  
 tant pas que je ne dusse trouver  
 dans ce Temple l'aimable per-  
 sonne qui m'intéressoit déjà si  
 vivement. En effet, après avoir  
 traversé diverses pièces, je par-  
 vins à un lieu éclairé d'une douce  
 lumiere, où je la vis assise, la  
 tête appuyée sur sa main, &  
 paroissant rêver profondément.  
 Rempli tout ensemble d'admira-  
 tion, de plaisir & de crainte, je  
 m'approchai avec un saisissement,  
 dont on ne peut avoir d'idée,  
 quand on ne l'a jamais senti.  
 Quels furent les transports de  
 ma joie, en remarquant qu'elle

n'étoit guères moins émue que moi ! Je me jettai à ses pieds , & lui tins des discours mille fois plus éloquens par l'expression , que par le choix des paroles. Elle leva sur moi , d'un air timide , des yeux faits pour enchanter l'Univers , & dans lesquels je voyois la vive empreinte de toutes les vertus. *Je ne connois point le déguisement* , me dit-elle d'abord , & *j'ai peine à en soupçonner les autres. . . .* La sagesse & la modestie dictoient toutes ses réponses ; mais le sentiment perceoit au travers. Je pris une de ses mains , j'y collai ma bouche. . . . Mais hélas ! en ce moment , l'excès même du plaisir que je goûtois le fit évanouir ; je m'éveillai , désespéré de voir que tout mon bonheur n'avoit été qu'une illusion.

---

**ALLEGORIE V.***La Simplicité de la vie.*

**A**IMABLE simplicité de la vie ;  
doux & précieux avantage ,  
trop peu connu des Mortels , &  
dont ils conservent à peine l'i-  
dée , je veux te remettre aujour-  
d'hui sous leurs yeux. Hélas ! je  
n'espère point de les enflammer  
d'amour pour toi ; leurs goûts  
sont corrompus , & leurs yeux  
fascinés ne sont plus capables de  
démêler tes charmes. Mais je sa-  
tisferai mon cœur ; je le réjouirai  
par des images touchantes. Je  
veux te chanter sur un ton digne  
de toi , simple , mais intéressant.  
Ma Muse parlera le langage du  
cœur ; c'est mon cœur seul qui  
l'inspire.

Trésor inestimable , comment t'avons-nous perdu ? C'est toi qui couvrois de fleurs le berceau du genre humain. Par toi , nos Pères ne voyoient que des jours sereins. Sans besoins , exempts de trouble & d'inquiétude , un travail modéré faisoit partie de leurs plaisirs ; il servoit à entretenir leurs forces & leur santé. Rassis de jours , ils s'endormoient dans le sein de la paix ; leur ame , sur les ailes de l'espérance , voloit à l'immortalité.

Par toi , ils goûtoient sans mélange les seuls plaisirs véritables qui soient donnés aux Mortels , la pratique des Vertus , & les feux d'un amour innocent. O ! qu'il est agréable de ne porter dans son cœur que des sentimens de paix & de bienveillance !

Qu'il est doux d'être content de soi-même ! Quand le sommeil de la nuit les invitoit au repos, ils s'endormoient délicieusement, en repassant sur leurs actions de la journée. Ils se levoient pleins de joie avec le soleil, pour bénir le Créateur, & s'occuper à de nouveaux bienfaits.

Ame de la Nature, source de plaisirs vraiment dignes de l'homme, tendre Amour, tu faisois la récompense des jeunes gens vertueux, & tu échauffois encore le cœur des vieillards, sous la forme & le nom de l'Amitié.

Ce Berger approche de l'âge heureux qui le rendra capable de recevoir tes faveurs. Il commence à jeter sur la jeune Bergere des regards plus vifs & plus intéressans ; il la cherche, il lui

donne des soins. Sensible à son empressement, cette jeune Beauté le regarde avec complaisance ; elle prête l'oreille à ses discours tendres & enflammés : un feu nouveau s'allume dans son cœur. Ah ! voyez - le briller dans ses yeux ; la naïveté , l'innocence , la modestie l'accompagnent , & ne le temperent que pour le rendre plus touchant. Elle ne cherche point à le déguiser. Eh ! pourquoi le cacheroit-elle ? Elle n'y soupçonne rien de criminel. Bientôt elle abandonne sa main aux transports de son Amant : il y colle ses levres brûlantes. Ah ! Bergere , je vous adore ; je n'aimerai jamais que vous. Je vous aime , Berger ; je suis à vous pour toujours. Ils ne connoissent point d'autre Contrat ; ce sont-là tous

leurs fermens. Un baifer en est le sceau. Tendres Amans, livrez-vous fans crainte à des transports si doux. Vous cherchez le bonheur. Que l'Amour soit votre Maître, & qu'un myrte fleuri prête à vos careffes une ombre favorable; le mystere en releve le prix.

Nulle inquiétude ne trouble leurs plaisirs. Ils joignent avec transport les doux noms de pere & de mere à celui d'Amans. Ils voient croître une famille qui fait toute leur richesse. Sans craintes, fans soucis pour sa subsistance & son établissement, ils lui laissent la frugalité pour apanage; elle ne peut manquer de rien.

Vivez, tendres enfans, marchez sur les traces de vos peres; vous serez heureux comme eux.

Ah ! ne dédaignez point leur simplicité fortunée. Hélas ! au moment qu'elle quitte le genre humain, Pandore ouvre sa boîte fatale ; & les maux de toute espèce inondent la face de la terre. Les besoins multipliés engendrent la cupidité , l'avarice , la fraude. La vanité produit le faste & l'ambition. L'orgueil & l'injustice montent sur le thrône , & regnent avec un sceptre de fer. Tout se corrompt : l'Amour , le divin Amour se voit pour la première fois dangereux ou criminel.

N'écoutez plus , jeune Bergere, ah ! n'écoutez plus la voix de la Nature ; étouffez des feux que votre jeune cœur trouve encore innocens. Tout est changé. Cette flamme si douce & si pure , qui



fit jadis le bonheur de vos meres ;  
 eette flamme , feule & digne ré-  
 gle de leur choix ; hélas ! cette  
 même flamme vous rendroit au-  
 jourd'hui la victime d'un perfide ,  
 ou vous jetteroit dans l'affreufe  
 indigence. N'aimez plus fans un  
 Contrat en forme , & ne croyez  
 plus l'Amour fincere , s'il ne vous  
 eft juré au pied des Autels.

Depuis que l'homme eft deve-  
 nu perfide , il a fallu fubftituer  
 des loix de rigueur & de con-  
 trainte aux aimables leçons de la  
 Nature. Pour l'empêcher d'aban-  
 donner à la fois l'objet & les  
 fruits de fes amours , les Maîtres  
 qui le gouvernent l'attachent au  
 joug de l'Hymen. Nœud char-  
 mant , lien tiffu d'or & de foie ,  
 quand il unit deux cœurs ten-  
 dres & vertueux ! mais lien où

la force est inutile & superflue,  
 Chaîne trop souvent cruelle &  
 pesante ! Hélas ! elle se trouve  
 indissoluble pour un malheureux ,  
 que le déguisement & la fraude  
 en ont chargé.

La jeune & timide Beauté  
 craint de faire un pas irrévocable.  
 Il est si difficile aujourd'hui de  
 connoître le cœur des hommes !  
 Celui qui lui propose d'unir à ja-  
 mais leurs destinées , fera-t-il  
 propre à la rendre heureuse ?  
 Mais ce n'est point assez de con-  
 noître son cœur ; il faut s'affurer  
 encore de sa fortune. Le luxe est  
 un tyran impérieux ; il persécute  
 quiconque ne peut obéir à ses  
 loix. Combien de cœurs forcés  
 de renoncer aux tendres enga-  
 gemens ! Voyez cette Beauté que  
 la Nature a formée avec com-

plaisance : l'Amour lui offre ses plus douces faveurs , mais elle ne peut les recevoir que des mains de l'Hymen ; & l'Hymen ne s'adresse désormais qu'aux favorites de la fortune. Sa modestie , son innocence ne lui permettent pas de connoître ce qui lui manque. La nature lui parle , mais elle lui parle d'une voix confuse : la Bergere ne l'entend que par un trouble inquiet , dont elle ne démêle point la cause. Cependant ce feu destiné à faire le bonheur d'un Amant , ce feu divin , détourné de sa destination naturelle , se jette dans ses veines ; il y porte l'incendie & le désordre. Une fièvre lente , mais cruelle , la consume peu-à-peu , & conduit enfin au tombeau celle qui devoit être l'ornement & les dé-

lices d'un lit nuptial. Infortunée ! doit-elle écouter un amour dangereux , se livrer à des transports interdits par les Loix ? ou a-t-elle dû sacrifier sa vie à l'observation de ces Loix rigoureuses ? Le soin de notre conservation n'est-il pas notre premier devoir ? C'est ainsi qu'en Morale , si lon s'écarte une fois de l'ordre & de la règle primitive , on donne naissance à des cas embarrassans , à des questions difficiles à résoudre. Rappelez la simplicité première ; tout coulera de source : vous ne verrez plus de Beautés malheureuses , victimes de l'Amour , & martyres de l'honneur.

Chere & tendre *Monime* , doux objet de tous mes vœux , vous que mon cœur chérit plus que la vie , vous ne doutez pas de

ma fidélité : la cruelle défiance n'est point entrée dans votre cœur ; mais craindriez-vous la modicité de notre fortune ? Ah ! formons des résolutions généreuses. Renonçons aux vanités du siècle , fuyons la Ville & son luxe ; & dans une retraite paisible , imitant la modération de nos peres , l'Amour de concert avec la Vertu fera notre félicité.



---

**ALLEGORIE VI.***Le véritable Amour.*

**A**ME de l'Univers , source éternelle de délices & de nobles sentimens , Amour , pourquoi tant de cœurs timides craignent-ils ton empire , pourquoi se refusent-ils à tes loix ? Des chagrins déclamateurs s'élevent contre toi. Quel effrayant tableau de maux & de désordres, dont ils osent t'accuser ! Par-tout on croit te connoître , & tu n'es presque connu en aucun lieu. Mille imposteurs usurpent ton nom , ils se répandent sous tes livrées : les aveugles Mortels les reçoivent ; & bientôt victimes de leur méprise , ils font tout retentir

retentir de leurs plaintes contre l'Amour.

Hélas ! comment ne s'y méprendroient-ils pas ? Tes prétendus Adorateurs te peignent-ils sous des traits capables de te faire reconnoître ? Ils donnent le nom d'Amour à leur convoitise. Un objet les a frappés ; ils le désirent avec fureur , ils brûlent de le posséder : la passion les transporte ; la tendresse ne les anime point.

Ecoutez ce fougueux insensé , ou ce fade langoureux. Le premier ne parle que d'emportemens , de troubles , de fureurs. C'est un malade , qu'une fièvre ardente a saisi ; il a le transport au cerveau. Mais il se plaît dans son délire : il le maudit ensemble & il l'adore ; il se plaint , & il refuse la guérison.

L'autre vous peindra ses maux ,  
 ses soupirs & ses tourmens ; il se  
 noie dans ses larmes , mais il en  
 chérit la source ; *il bénit son mar-*  
*tyre* , il est content de mourir ,  
 s'il meurt pour son tyran. L'un  
 & l'autre sont dans les fers ; ils  
 font gloire de leur esclavage.  
 Ils adorent la Cruelle qui les  
 charge de chaînes pesantes ; ils  
 lui vouent une soumission éter-  
 nelle.

Lâches ! cessez d'avilir la plus  
 noble des passions sous de hon-  
 teuses images. Mon ame hait  
 l'esclavage , son nom seul me ré-  
 volte. Que parlez-vous de fers ?  
 Sont-ils faits pour des cœurs gé-  
 néreux ? Je souffre le nom de  
 chaîne ; elle peut être le lien in-  
 dissoluble de deux cœurs fidèles.  
 Mais qu'elle soit tissue de myrte



& de roses : sa force consiste dans sa douceur.

O Monime ! chere moitié de moi-même , vous en qui je veux chercher mon bonheur , vous que ma plus douce occupation fera de rendre heureuse , vous à qui je dois le divin plaisir d'aimer ; écoutez un langage plus naturel & plus tendre. Vengeons l'Amour ; faisons-le connoître aux hommes par notre exemple : qu'ils l'admirent , qu'ils l'adorent dans notre union. Venez , que la noblesse de nos sentimens anime & soutienne toujours la plus pure tendresse ! Mon cœur n'eût jamais rampé sous une Maîtresse orgueilleuse : tout entier à une tendre Amante , il vole au-devant de ses vœux. Que je vous voie occupée de mon bonheur :

je me chargerai de faire le vôtre. Plus industrieux à le ménager, que vous ne pourriez l'être vous-même, l'Amour m'enseignera tout ce qui doit le rendre complet. Laissez-moi deviner vos desirs; tout ce que vous recevrez d'un Amant tendre & délicat, vous en fera plus précieux.

Que la noble candeur, que l'aimable ingénuité bannissent de notre commerce la pesante contrainte. Développons nos cœurs aux yeux l'un de l'autre, Mais que la raison préside à nos conseils. Oui, la raison. Hé! pourquoi feroit-elle incompatible avec l'Amour? Ne souffrons point qu'ils soient en guerre; il n'y auroit qu'à perdre pour nous. Tenons-les dans une paix constante, & nous sommes assurés

de les conserver éternellement l'un & l'autre. Que la raison nous conseille , & que l'Amour nous anime ; qu'il rende nos volontés flexibles.

Chere Amante , vous me verrez toujours tendre , empressé , complaisant : ne me feriez-vous pas le sacrifice d'un désir qui paroîtroit me blesser ? Ne craignez point chez moi les impressions du grossier intérêt. Je n'ai qu'un seul intérêt, c'est celui de mon amour ; mais mon amour est noble & raisonnable , & par cela même il est immortel. Tout ce qu'il approuvera , je le ferai pour mon Amante ; & je trouverai ma récompense dans le bonheur dont je la verrai jouir.

O spectacle ravissant pour un cœur sensible ! je verrai cette

Belle pleine de douceur & de graces , nager dans une volupté douce & tranquille. Le contentement & la sérénité sont peints sur son visage : elle tourne sur moi ses regards enchanteurs , brillans d'une flamme innocente & pure : elle s'attache à moi comme à son soutien ; des bras de lis & de roses sont les liens charmans qui nous unissent. Je cherche sur ses lèvres une ame prête à s'unir à la mienne.....  
 Amour, couvre-nous de tes ailes ; dérobe nos transports aux yeux des profanes humains.



---

**ALLEGORIE VII.**

*Lettre à une jeune Demoiselle ,  
sur l'origine & la raison des  
respects que les hommes té-  
moignent aux femmes.*

**V**OUS me proposez une ques-  
tion bien délicate , Made-  
moiselle ; je veux être toujours  
vrai avec vous , & en même  
tems je ne sçaurois me résoudre  
à vous rien dire que d'agréable.  
Jusqu'ici j'ai pu sans aucune  
peine accorder ces deux goûts :  
voici la première fois que je  
m'y trouve embarrassé. Essayons  
cependant. Vous n'êtes pas en-  
core gâtée par les adorations  
des hommes : pourquoi ne pour-  
rois-je vous plaire sans flatterie ?

Vous êtes frappée, en entrant dans le monde, d'un spectacle singulier : ces grands respects que les hommes témoignent aux femmes vous surprennent. « Ils sont » les maîtres, dites-vous ; ce sont » eux qui gouvernent l'Etat, qui » font les loix, qui commandent » les armées. Pourquoi donc s'ab- » baissent-ils si fort devant les » femmes ? Ils leur cedent par- » tout, ils les servent avec em- » pressement, ils n'oseroient leur » dire le moindre mot désobli- » geant ; en un mot, ils les trai- » tent comme si elles étoient » d'une espece supérieure. » Mais ce qui acheve de dérouter toutes vos conjectures, vous voyez la scene changée dans l'intérieur de la maison. « C'est maman, au

» contraire, qui sert mon pere (a),  
 » qui le prévient en toutes cho-  
 » ses. Il est vrai qu'il lui marque à  
 » son tour beaucoup d'attentions,  
 » mais je démêle cependant sa  
 » supériorité : la tendresse chez  
 » mon pere a un air de bonté ;  
 » chez maman, quelque chose de  
 » soumis. » Voilà en effet, Ma-  
 » demoiselle , une énigme qui a

---

(a) Ce tableau paroîtra sans doute bien  
 bourgeois à certaines femmes du grand  
 air. Je leur demande pardon si je peins  
 des mœurs plus anciennes , ou celles des  
 honnêtes gens de Province. C'est une né-  
 cessité , si l'on veut traiter la question  
 présente. Ce même ordre , qui trouvera  
 si étrange qu'une femme *serve son mari*  
 & *le prévienne en toutes choses* , ne se  
 reconnoîtra pas non plus dans ce qui  
 vient d'être dit des respects & des égards  
 portés envers les femmes, jusqu'à *n'oser*  
*leur dire le moindre mot désobligeant.*

droit de vous surprendre. Eh bien ! vous le voulez , il faut vous la développer. Ne vous fâchez point , & profitez de l'occasion. Un homme va vous dire la vérité , quoiqu'elle n'ait rien de bien flatteur. De vingt ans peut-être il ne vous arrivera rien de pareil.

C'est pour notre propre bien , Mademoiselle , & par un raffinement de volupté , que nous autres hommes nous nous sommes astreints à tant d'égards & de respects pour les Dames. La nature nous ayant fait plus forts qu'elles ; si nous voulions agir en maîtres , nous croirions n'être redevables qu'à la crainte , ou à une obéissance intéressée , des des plaisirs qu'elles nous procurent. Nous avons pris le parti



de les ériger en Divinités, pour avoir la satisfaction d'en être exaucés dans nos prieres. Nous nous persuadons ensuite que nous devons nos succès à notre mérite; & nous éprouvons qu'il est infiniment plus doux d'obtenir de cette façon, que de prendre par force ou par autorité.

Il y a bien aussi un peu de générosité dans notre fait. Les femmes étant plus foibles que nous, il y auroit de la lâcheté à abuser de notre supériorité. Puisqu'elles doivent être nos compagnes, nous avons voulu remettre les choses dans une espèce d'égalité, en les fortifiant par les loix de la politesse, lesquelles après tout ne nous imposent point de contrainte bien gênante.

Enfin nous avons remarqué que vous êtes de petits Anges, extrêmement aimables quand on vous caresse & vous flate, & fort doux lorsqu'on fait tout à votre gré. Le meilleur moyen de tirer parti de vous, a donc été de vous prendre par la douceur. Rappelez-vous, Mademoiselle, comment maman en usoit, il y a peu d'années, quand elle vouloit vous porter à faire quelque chose de bonne grace. Elle vous prenoit sur ses genoux : *Mais fille, je te prie, fais cela ; tu seras bien aimable, je t'aimerai de tout mon cœur.* Vous faisiez ce qu'elle vouloit, & elle en ressentoit un tout autre plaisir que si elle l'eût obtenu par force. Figurez-vous encore comment vous feriez vous-même, si vous aviez un

joli serin bien instruit , mais un peu fantasque. Vous le caresseriez , vous lui donneriez du sucre , vous le baiseriez , & vous en obtiendriez tout de suite un air mélodieux ; au lieu qu'il s'effaroucheroit , si vous vouliez le gronder.

L'usage dont je vous parle n'a pas toujours régné. Voyez-en la preuve chez les Payfans ; les hommes parmi eux sont brutalement les maîtres : trop grossiers pour se faire des plaisirs délicats , ils n'usent ni de politesse ni de galanterie envers les femmes , & leurs enfans n'ont ni poupée ni serin. Les Romains , qui donnerent leurs loix & leurs mœurs à la plus grande partie de l'Europe , avoient déjà appris dans les beaux siècles de la Ré-

publique , à traiter les femmes avec politesse. Mais ces hommes politiques & guerriers , ne les admettoient point dans toutes leurs Assemblées. Elles ne faisoient pas , comme aujourd'hui , le lien de la société. Trop occupés des affaires pour passer le tems dans des Compagnies galantes , ce n'étoit guères que dans le tête-à-tête que les Romains cherchoient auprès des Dames un agréable délassement. De-là beaucoup de complaisance , des soins tendres & prévenans , mais point de ces honneurs , de ces respects cérémonieux , qui ne servent que pour la représentation , & sur le grand théâtre du monde.

Sur la fin de l'Empire Romain , des flots de Barbares inonderent l'Europe , & y éteignirent le

goût des belles choses. L'Histoire ne parle point de la galanterie des Goths ; si elle ressembloit à leur architecture , vous ne perdez rien à l'ignorer. Il y a toute apparence que chez eux votre sexe ne jouoit pas un rôle brillant. A qui devez-vous le rétablissement de vos droits, ou plutôt la fondation de votre Empire ? C'est à des disciples de Mahomet. Oui , Mademoiselle , de Mahomet ; de ce fameux Législateur , que l'on regarde communément comme si peu favorable au beau sexe. Les Arabes , passionnés pour les femmes , les traitent différemment , suivant les mœurs des Pays dans lesquels ils se répandirent. Ceux qui envahirent l'Orient , livrés à la jalousie que le climat

semble inspirer, les tinrent renfermées. Mahomet leur avoit promis un Paradis dont les femmes devoient faire les principales délices. Ils essayèrent de se faire d'avance un Paradis terrestre dans leur Serrail, & voulurent suppléer par le nombre à ce qui manquoit à leurs femmes pour être des Houris. Les Maures qui conquièrent l'Espagne, y trouverent les femmes libres. C'eût été les effaroucher que de les réduire en esclavage. Obligés de gagner leur cœur par de tendres soins, leur passion pour elles & la vivacité de leur imagination les amenerent bientôt à cette galanterie raffinée qui fut la source de la Chevalerie. Un Guerrier se déclaroit l'adorateur d'une Belle, & son défenseur

envers & contre tous. Il étoit doux à une femme de soumettre un cœur fier & indomptable , de s'en voir servie avec zèle : il étoit flatteur pour le Chevalier , de rendre sa Maîtresse respectable ; il la défiïoit , pour ainsi dire ; il rapportoit à elle ses entreprises , & lui faisoit hommage de sa gloire. C'étoit un mélange continuel de guerre & d'amour. L'Europe devint plus tranquille ; on oublia un peu les aventures guerrières. L'amour resta , mais il prit les manières de la paix : il perdit ses gigantesques idées d'héroïsme , il devint plus doux ; mais il ne devint pas moins cérémonieux. Dès-lors , comme vous le voyez dans les vieux Romains , il fallut soupirer des années , avant que d'o-

fer déclarer ses feux ; on trembla devant sa Maîtresse , on se trouva *trop heureux de la servir & de mourir pour elle*. Les respects & les adorations s'étendirent à tout le sexe , ils devinrent la marque d'une bonne éducation. Mais les Déeses ne sçurent pas se maintenir dans ce haut degré de vénération. Elles se familiarisèrent trop avec leurs adorateurs. Le service se relâcha , les Romains s'abrégerent : on en vint aux historiettes , puis aux aventures d'un jour. Enfin parut, mais pour un très-petit nombre de gens , le siècle de la raison & du goût. Je vais faire ma paix avec vous , Mademoiselle ; & c'est en vous peignant la galanterie des honnêtes gens , que je vous exposerai mes véritables



sentimens sur la source & les raisons des égards que les hommes bien nés ont pour les femmes.

La force , le courage , l'audace font le partage des hommes ; la modestie , les graces , la douceur font le plus précieux ornement du beau sexe. On cherche à plaire à ce qu'on aime ; rien n'est plus naturel : on est bien aise aussi de lui conserver tous ses charmes ; c'est une sage économie de plaisirs. Quel spectacle plus flatteur offrirait-on à une jolie femme , que celui d'un cœur fier & courageux , adouci par ses charmes , prêt à tout faire pour elle ? De-là les tendres soins , les services empresseés. D'un autre côté , la douceur & la modestie ne font dans un jour éclatant , que chez une

personne respectée ; dans une autre , elles ressemblent à la timidité , à la crainte servile. Un homme de goût & de bon sens se gardera bien de déparer & d'avilir l'objet de son amour : au contraire il s'étudiera à le rendre respectable à ses yeux & aux yeux des autres. Une personne estimée & considérée est pour son Amant une source de plaisirs purs & délicats. Que sa douceur & sa modestie sont aimables & touchantes ! Que sa tendresse est précieuse ! Je vous l'ai déjà dit , Mademoiselle , nous trouvons bien notre compte dans les honneurs que nous rendons à votre sexe. Voilà , je pense , la vraie source de ces déférences , de ces égards , de ces respects qu'on lui témoigne dans le

monde poli. Si nous tombions avec les femmes dans une grossière familiarité, si nous cessions de les respecter, nous nous priverions mal habilement de nos plaisirs les plus délicats ; semblables à un homme qui rempliroit de bouë une source d'eau vive & pure, l'ornement de ses jardins. Un trop grand nombre d'époux vous en fourniront la preuve. L'union conjugale devroit faire le bonheur de deux Amans ; elle est presque toujours le tombeau de l'Amour. Je conviendrai de tous les torts des maris ; mais ne dissimulons point non plus ceux des femmes. On reproche à la plûpart des hommes & des femmes une inconstance naturelle, laquelle en effet

n'est que trop commune. Mais il est dans le mariage des causes particulieres de cette inconstance, & celle qui vient à mon sujet, est l'une des plus ordinaires. On cesse bientôt de se respecter après l'hymen, de se traiter avec politeffe : l'indolence, une familiarité grossiere prennent la place & des tendres soins d'un Amant, & des attentions délicates d'une Amante ; l'un ne s'étudie plus à plaire ; l'autre ne sçait pas conserver à sa tendresse ce qui la rendoit piquante, ce qui en faisoit le prix : bientôt l'amour expire. Et pourquoi s'aimeroit-on encore ? On n'est plus aimable l'un pour l'autre.

N'allez pas croire cependant ; Mademoiselle, que deux Epoux

devroient vivre toujours en Amans. Cette erreur a perdu plus d'une femme aimable & tendre. L'amour conservera fans doute ses droits , après l'hymen , dans un mari tendre & raisonnable ; mais il prendra un caractère différent. Autres sont les symptômes de l'amour satisfait ; autres ceux de l'amour qui aspire & qui poursuit. Cette ardeur inquiete , ces respects , ces adorations , ces soins vifs & continuels sont bons, tant que le feu des désirs & de l'espérance les soutient ; ils deviendroient insupportables à la longue , dans le calme de la possession. Cependant une épouse délicate , mais fans lumière & fans expérience , voit-elle disparaître ce cortége flateur ? Elle

s' imagine que son mari ne l'aime plus , le chagrin ou l'indifférence est le fruit de son illusion ; & une femme froide ou chagrine , n'est pas propre à se faire aimer. Alors un mari se souvient trop de la supériorité de son sexe : Je suis le maître , dit-il ; c'est à ma femme d'obéir & de se soumettre. Le beau ménage , grands Dieux !

Qu'ils se souviennent des vues de la Nature , & qu'ils s'y conforment. On ne peut suivre un meilleur guide. L'homme est visiblement destiné à être le Protecteur de la femme ; qu'il le soit avec tendresse & générosité. Sa Compagne est faite pour lui plaire , pour adoucir son cœur par les impressions tendres : ses armes sont les graces ; toute autre lui sied

fred mal, & lui réussit plus mal encore. Que chacun d'eux se tienne dans son caractère ; & s'ils ne sont pas absolument mal assortis, ils vivront heureux ensemble. Je voudrois que l'épouse n'oubliât point ce qu'elle a promis solennellement à la face des Autels ; qu'elle aimât & respectât son époux ; que celui-ci, toujours tendre & délicat, chérît & ménageât dans sa compagne la source de son bonheur ; que sans cesser d'être le chef de la famille, il fût assez généreux pour attendre tout de la tendresse d'une épouse, plutôt que de sa soumission. Figurez-vous une fille bien née, avec un pere tendre & raisonnable ; ajoutez-y plus d'enjouement & de familiarité. Que

L

le Ciel me donne une pareille union ! Essayez , Mademoiselle , de ces maximes , si quelque jour vous vous affociez à un galant homme ; & je vous promets que vous ferez également son bonheur & le vôtre.





# POËSIES

*DIVERSES,*

Par M. de V \* \* \*

POÉSIES

DE

LE



POÉSIES  
DIVERSES.

---

DISCOURS

*Sur l'Amour de la Nouveauté.*



USE, c'est trop long-tems  
chanter des amourettes.

Quel fruit ai-je tiré de ces  
tendres fornêtes ?

Si d'un pareil ouvrage on n'est  
point ennuyé ,

D'un éloge stérile on le croit trop payé.

Ce n'est point par des Vers qu'on peut  
toucher les Belles.

Quittons, quittons enfin de vaines baga-  
telles.

A de plus hauts objets je veux te consacrer :

En amusant l'esprit, cherchons à l'éclairer.

Viens prêter tes accens à la Philosophie :  
 Qu'aimable dans mes Vers, elle les sanctifie;  
 Et recevant de toi les graces, la douceur,  
 Qu'elle donne à tes chants sa force & sa  
 grandeur.

Unissons, s'il se peut, dans la même pensée,  
 Les fleurs de l'*Helicon* au sçavoir du *Lycée*.

Viens, recherchons d'abord par quel  
 charme secret

La Nouveauté toujours nous attire & nous  
 plaît.

A ses premiers rayons quel instinct nous  
 enflamme!

D'un sentiment qui part du fond même  
 de l'Ame,

Ne cherchons point la source ailleurs que  
 dans ce fond.

L'Ame renferme en soi le Principe fécond  
 Qui produit ses désirs, ses goûts, sa con-  
 noissance.

Faite pour le bonheur, & pour l'intelli-  
 gence;

(De tout être pensant c'est la commune fin.)

Elle a, pour avant-goût d'un si noble destin,  
 Une éternelle soif de bien & de science.

Vers mille objets divers sa vive ardeur s'é-  
 lance :

Dans son rapide vol, rien ne peut l'arrêter.  
Ne trouvant point en foi de quoi se con-  
tenter ;

(De l'Etre tout parfait c'est la prérogative.)  
Aux objets du dehors devenue attentive ,  
Elle y cherche des biens , qu'elle n'a point  
chez foi.

Mais de tous ces objets une commune loi ;  
Dans un étroit espace a resserré l'essence ;  
Toujours insuffisans pour un désir immense,  
L'Ame , en les possédant , s'en dégoûte  
aussi-tôt.

Et lorsque du présent elle sent le défaut ;  
Aveugle , elle n'en est toujours que plus  
ardente

Pour un nouvel appât que le sort lui pré-  
sente.

Ainsi toujours courant , dans ses vives ar-  
deurs ,

De désirs en désirs , & d'erreurs en erreurs ;  
Dans tout objet nouveau , sa passion trom-  
peuse ,

Du bien qu'elle poursuit , voit l'image fla-  
teuse.

Plein d'un feu dévorant , ce jeune Auda-  
cieux

Court , cherche. Quel objet vient s'offrir à  
ses yeux ?

Est-il rien de si beau dans toute la Nature ?

Les Graces ont pétri cette aimable figure :

En elle tout respire amour & volupté.

Quel éclat ! C'est sans doute une Divinité.

Méritons ses faveurs par un culte fidèle ;

Adorons-la , dit-il ; je vais trouver en elle

Ce bien , qu'un sentiment confus , impé-  
tueux ,

Me fait chercher par-tout , qui doit com-  
bler mes vœux.

Que de soins pressés , que d'efforts pour  
lui plaire !

L'Idole cependant , orgueilleuse , ou sé-  
vere ,

Ne reçoit ses respects qu'avec un fier dé-  
dain.

Les refus obstinés , ni le mépris hautain ,  
Plus amer mille fois que l'implacable  
haine ,

Rien ne peut l'arrêter. A la fin l'inhu-  
maine

Adoucit par degrés une injuste rigueur ,

Et d'un regard propice honore son ardeur.

Quels plaisirs ! Quels transports ! quelle  
douce espérance !

Il redouble ses soins avec plus d'assurance.

Il obtient un aveu , si long-tems poursuivi ,

Un baiser plein de flamme est doucement ravi.

A ses brûlans désirs son Amante est rendue :

Il la tient dans ses bras , enflammée , éperdue ;

Il touche au bien suprême.... Insensé ; que fais-tu ?

Pour un bien qui va fuir , as-tu donc combattu ?

Tu vas perdre en un jour tout le fruit de tes peines.

Arrête ; garde au moins tes espérances vaines :

C'est le bien le plus doux que l'on goûte ici-bas.

Mais il n'écoute rien. Il poursuit. Que d'appas !

Dans un torrent d'amour son cœur ardent se plonge.

Quel fort ! Hélas ! il touche à la fin d'un beau songe.

L'illusion s'envole : il n'a point rencontré

Ce bonheur si parfait , qu'il a tant désiré.

A ses désirs éteints l'affreux dégoût succède :

Il fuit , il porte ailleurs le trouble qui l'obsède.

Une Beauté nouvelle attire ses regards ;

Soudain son cœur se livre à de nouveaux écarts.

Sans doute celle-ci, plus belle, plus aimable,

Promet à son amour un bonheur plus durable.

Bientôt nouveaux soupirs, nouvel empressement;

Nouveaux succès; toujours semblable dénouement.

A la fin, rebuté de ces douceurs trompeuses,

Qui pour nos cœurs toujours dans le lointain flatieuses,

Ne savent point survivre à la possession,

Il porte ailleurs ses vœux. La fière Ambition

Le fait. Deja plein de chimères brillantes,

Il recherche, il poursuit ces Grandeurs éclatantes,

Idoles des humains, objets de leur encens.

Le faite des honneurs, par des charmes puissans,

A ses vastes desirs promet le bien suprême; patience, travaux, veilles, bassesses même;

Tout est mis en usage. Enfin le voilà grand.

Tout obéit, tout cède à son pouvoir naissant.

Qu'a-t-il trouvé, pour prix de sa persévérance?

Travaux sans fin, soucis, cruelle défiance,



Périls ; nul ami sûr, pour charmer son ennui.  
La paix, le doux sommeil ne sont plus faits  
pour lui.

Ces hommages flateurs, dont son Ame  
orgueilleuse

A goûté quelque tems la douceur chatouil-  
leuse,

Son faste dédaigneux n'y connoît plus d'at-  
traits ;

A son rang, à sa place ils sont dûs désor-  
mais.

Maudissant mille fois sa grandeur impor-  
tune,

Il regrette en son cœur sa première fortune.

Maître de ses momens, dans le sein du repos,

Des plaisirs toujours purs, de faciles tra-  
vaux,

Des Livres, des Amis, une Compagne  
aimable

Partageoient les instans d'un loisir agréable.

Si de la vaine gloire il a brisé les fers,

Bientôt, fuyant la Cour & ses écueils divers,

Sans regretter jamais de pompeuses chi-  
meres,

Il ira cultiver le jardin de ses Peres ;

Et guéri des erreurs qui l'agitoient en vain ;

Chercher dans la sagesse un bonheur plus  
certain.

Heureux est le Mortel, qui sage a sçu  
 comprendre  
 Des objets d'ici-bas ce que l'on peut at-  
 tendre !  
 Borné dans ses désirs, du présent satisfait,  
 La Nouveauté pour lui n'est point un sûr  
 attrait.  
 Il sçait suivre en ses goûts une regle certaine,  
 Et fuir l'illusion d'une espérance vaine.  
 Il sçait que ce bonheur, doux objet de ses  
 vœux,  
 Ce vrai Bien, ce Bien seul qui peut le ren-  
 dre heureux,  
 Il ne peut le trouver que dans l'Être su-  
 prême,  
 Seul suffisant à tous, suffisant à soi-même.  
 Ces biens, qui semblent faits pour son  
 amusement,  
 Il sçait, selon leur prix, les goûter sage-  
 ment.  
 Poursuivant ce bonheur, qu'un nuage en-  
 veloppe,  
 Il ne va point quitter, comme le chien  
 d'*Esope*,  
 Pour un phantôme vain, un bien de quelque  
 prix.  
 Dans un cœur de ce goût, jeune & char-  
 mante Iris,

Vous régnerez toujours , sans craindre l'in-  
constance.

A qui donneroit-il sur vous la préférence ?

Tout ce que la Nature a produit de plus  
beau ,

Sur vos traits enchanteurs prend un éclat  
nouveau.

Heureux dans les transports que votre  
amour seconde ,

Il oublie à vos pieds tout le reste du monde !

Mais de la Nouveauté les appas sédui-  
fans

N'ont pas plus de pouvoir sur ces esprits  
pesans ,

Dont la capacité bornée à la matiere ,

A ses impressions se livre toute entiere.

Une Ame sous les sens trop prompte à s'em-  
gourdir ,

Ne sçait point espérer , sçait à peine jouir.

Sentant sans réfléchir , un être si stupide

Craindroit le changement , bien-loin d'en  
être avide.

Tel un Ane paisible , au coin de ce vallon ,

Broute tranquillement un aride chardon ,

Sans trop s'embarasser s'il est , dans la Na-  
ture ,

De mets plus délicat , de plus grasse pâture.

Veille , sage Mortel ; combas l'illusion ,  
Tandis qu'un sot , bravant sa vaine impres-  
sion ,

Dans sa stupidité rencontre la sagesse .

Pour entendre la voix de notre enchante-  
resse ,

Il faut un goût plus fin , plus vif pour les  
plaisirs ,

Et point tant de sagesse à régler ses désirs .

Notre Âme est un Esprit , mais joint à la  
matiere .

En tant qu'elle est sensible , & terrestre &  
grosiere ,

Elle fuit dans ses goûts l'impulsion des  
sens .

Dès-là ses appétits & ses divers penchans  
Portent l'impression d'une basse origine .

Mais comme Intelligence , elle est noble &  
divine :

Ses goûts sont épurés ; l'auguste Vérité  
Devient le digne objet de son avidité .

Cherchant incessamment de nouvelles lu-  
mieres ,

Elle sçait les saisir , sans quitter les pre-  
mieres .

Ainsi l'on peut sans blâme aimer la Nou-  
veauté .

Si d'un Dogme nouveau la subite clarté .

Lui fait abandonner ses premières idées ,  
 C'est lorsque celles-ci , d'un faux plâtre  
 fardées ,  
 Revêtoient seulement l'apparence du vrai .  
 Qu'un Dogme soit certain , je le conser-  
 verai ,  
 Malgré l'éclat de ceux que je viens à con-  
 noître .  
 Hé quoi ! vit-on jamais le profond Géo-  
 metre ,  
 Descartes , ou Newton , Leibnitz , ou Ber-  
 noulli ,  
 Par son art merveilleux dévoilant l'Infini ;  
 Charme des profondeurs , où l'Algebre le  
 guide ,  
 Rejetter follement les Elémens d'Euclide ?  
 Il sçait , sans mépriser ses premiers rudi-  
 mens ,  
 Par de nouveaux progrès , marquer tous  
 ses momens .  
 Qui commence une fois cette noble car-  
 rière ,  
 Court , d'un pas animé , de lumière en lu-  
 mière .  
 Tout obstacle à son but lui devient odieux :  
 Il fuit cet Ecrivain , ce Conteur ennuyeux ,  
 Qui par son vain babil & ses fades redites ,  
 Par ses réflexions triviales , petites ,

Lui vole des momens, toujours si précieux.  
 Ainsi le Voyageur diligent, curieux,  
 Que l'amour des beaux Arts conduit en-  
 Italie,  
 Pour y voir la Nature imitée, embellie;  
 Admirer un Génie élevé, créateur,  
 Dans ces restes sacrés, dont la noble gran-  
 deur  
 D'un Peuple de Héros porte le caractère;  
 Dans ces marbres vivans, que le Goût y  
 révere:  
 Si dans l'affreux trajet de ces sauvages  
 Monts,  
 Qui n'offrent à ses yeux que rochers, ou  
 glaçons,  
 Un contre-tems s'oppose à sa course rapide,  
 Joignant l'impatience au beau feu qui le  
 guide,  
 Ce séjour n'en devient que plus affreux  
 pour lui,  
 Et de tout ce qu'il perd il accroît son ennui.  
 Muse, craignons le sort de ce causeur  
 frivole.  
 Pour ne point ennuyer le Lecteur béné-  
 vole,  
 Il faut lui présenter du neuf, de l'excellent,  
 Ou du moins n'arrêter ses regards qu'un  
 moment.

## E P I T R E

*Sur la Vie champêtre.*

**H**EUREUX qui vit tranquille avec  
Cérès & Flore,

Méprisant les grandeurs que l'homme vain  
adore,

Et fuyant l'embarras des plaisirs turbulens,  
Dont la Ville étourdit ses légers habitans !

Sage, il met sa grandeur dans son indé-  
pendance,

Ne veut, pour tout trésor, qu'une douce  
abondance,

Et trouve ses plaisirs dans ses délassemens :

Goutez, N... des biens, seuls doux,  
seuls innocens.

Aux champs, les fiers dédains de l'avare  
Fortune

Ne vous font point sentir sa puissance im-  
portune :

Marchant d'un pas égal avec tous vos Amis,

Un plus riche que vous n'a que plus de  
soucis.

Formant peu de désirs, peu de bien vous  
contente.

Dans ces aimables lieux, Nature bienfai-  
sante

Prodigue ses faveurs à qui sçait en jouir :  
 Ces champs , à qui qu'ils soient , sçauront  
 vous réjouir ;

Le spectacle charmant de nos riches prai-  
 ries

Nourrira votre cœur de douces rêveries.

Les rustiques travaux mêmes font des plai-  
 sirs.

Quand l'abondant Automne a rempli vos  
 désirs ,

Vous cueillez sur les fleurs les présens de  
 Pomone ;

Et Bacchus , en chantant , veut que son jus  
 s'entonne.

Cherchez-vous du repos à vos sens af-  
 foupis ?

Sans trésors , vous dormez sur de riches  
 tapis ,

Dont l'art s'efforce en vain d'imiter la pein-  
 ture.

Quand le brûlant Phébus , échauffant la  
 Nature ,

Semble , par ses ardeurs , troubler votre  
 repos ,

Lui-même , ranimant les Hêtres , les Or-  
 meaux ,

Contre ses feux trop vifs vous prépare un  
 asyle.

Que l'air est pur & frais dans ce Bosquet  
 tranquille !.



Mêlés en cent façons, de flexibles rameaux,  
 Sans le secours de l'art, y font d'épais  
 berceaux.

Les oiseaux amoureux y gazouillent leur  
 peine.

D'un ruisseau vif & clair, serpentant dans  
 la plaine,

Le séduisant murmure enchante vos esprits:

Là, rêvant aux plaisirs dont nos cœurs  
 sont épris,

Vous les goûtez, N.... dans leurs vives  
 images ;

Ou, d'une humeur plus gaie, écoutant les  
 ramages

Dont les hôtes des bois font retentir les airs,

Vous mêlez votre voix à leurs tendres  
 concerts.

Ah ! N... si l'Amour, paré de l'Innocence,  
 Conservoit les attraits qu'il eut dans sa nais-  
 sance !

Que, plein d'un feu si pur, un jeune &  
 tendre cœur,

Dans l'ombre & le silence, éprouve de  
 douceur !

Qu'il seroit doux plutôt, dans ce lieu so-  
 litaire,

De couronner de fleurs un Amant qui sçait  
 plaire !

Et dans les doux transports qu'un tendré  
 amour produit ,  
 De ne penser jamais à prévenir la nuit ,  
 Que quand l'astre du jour , voilé par les  
 montagnes ,  
 D'une ombre trop hâtée a couvert les  
 campagnes.  
 Mais l'aimable candeur , si rare de nos  
 jours ,  
 Vous défend d'espérer de si douces amours.  
 Un Amant doucereux , vous contant son  
 martyre ,  
 Jure qu'il vous adore , & pense à vous sé-  
 duire.  
 Tout est plein d'inconstans , de fourbes ,  
 d'indiscrets ;  
 Qui craint de mal choisir , ne choisira ja-  
 mais.  
 L'Amant vous peint en vain une belle chi-  
 mere :  
 Ses discours sont suspects ; il ne songe qu'à  
 plaire.  
 Peut-être que moi-même à l'aimable N... :  
 Séduit par ses beaux yeux , ses roses & ses  
 lis ,  
 J'eusse autrefois prêché sur un ton moins  
 sévère.  
 Aujourd'hui plus prudent , peut-être plus  
 sincère ,

Je n'ose vous pousser vers un engagement,  
 Quelquefois, il est vrai, doux, précieux,  
 charmant,

Mais trop souvent aussi, dangereux &  
 funeste.

Craignez ; c'est le plus sûr. La liberté vous  
 reste :

N'allez point au-devant de qui veut la ravir.  
 Si votre cœur, pressé par un tendre désir,  
 Dit tout bas que l'Amour est un mal né-  
 cessaire,

Quelque Amant trouvera le secret de lui  
 plaire ;

Malgré tous les conseils, l'Amour aura ses  
 droits :

Mais vous ferez alors peut-être un meil-  
 leur choix.

Je le sçai trop, N.... pour un cœur né  
 sensible,

La froide indifférence est un fardeau pé-  
 nible :

La paisible Amitié pourra vous ménager  
 Des plaisirs délicats, moins vifs, mais sans  
 danger.

Ces plaisirs sont toujours plus purs à la  
 campagne.

De la douce Amitié la fidèle compagne,

La Candeur, dans la Ville inconnue à ce  
jour ,

Dans les Champs pour jamais a fixé son  
séjour.

La Nature, fans fard, s'y montrant toute  
nue ,

Verse dans tous les cœurs la franchise in-  
génue.

Vous n'y connoissez point ces ridicules  
loix ,

Par le déguisement produites autrefois ;

Ces grimaces de Cour, qu'on nomme po-  
liteffe ,

Qui des mœurs, nous dit-on, corrigent la  
rudesse ,

Sçavent trop nous former à la duplicité.

Qu'une autre, se parant d'un faux air de  
bonté ,

Aille de porte en porte, avec un soin ex-  
trême ,

Pour ennuyer autrui, s'ennuyer elle-même ;

'Après bien des façons, placée en un fauteuil,

De fades complimens épuiser un recueil ;

Prête à railler bientôt celle qui les écoute ;

Qui, délivrée enfin, de l'ennui qu'on lui  
côte ,

Ailleurs, par ses brocards, va se dédom-  
mager :

Cet indigne manége est aux champs  
étranger.

Sans gêne on y cultive une amitié non  
feinte :

De la société bannissant la contrainte ,

On sçait, sans embarras , en goûter les  
douceurs.

L'aimable Vertu seule y réunit les cœurs.

Tout est commun entr'eux , les plaisirs &  
les peines.

Tout est plaisir plutôt dans ces aimables  
chaînes.

L'un versant ses douleurs au sein d'un ten-  
dre Ami ,

Dans cet épanchement les oublie à demi :

L'autre à le consoler trouve un charme in-  
dicible.

Plaisirs délicieux , pour une Ame sensible !

Charmantes voluptés, dignes du siècle d'or !

Aux champs, quand on le veut, on vous  
possède encor.

Et d'où venoit enfin cette douceur vantée,

En termes si touchans , des Poètes chantée,

Ce bonheur innocent d'un siècle si fameux,

Qu'il perça des vieux tems le chaos téné-  
breux ?

La Nature étoit-elle en préfens plus fertile ?  
 Dans ces tems fortunés , il n'étoit point de  
 Ville.

Des Bergers répandus dans les plus  
 beaux cantons ,

Contens de gouverner leurs dociles mou-  
 tons ,

N'aspiroient point au droit de gourmander  
 leurs freres ,

Et de la tyrannie ignoroient les miseres.

N'ayant d'autre fouci que de jouir en paix

De ces biens que le Ciel ne refuse jamais ,

L'Ambition, l'Orgueil, l'Avarice, l'Envie ,

Ne venoient point troubler le repos de leur  
 vie.

Le *Dervis* hypocrite , & le *Bonze* or-  
 gueilleux

Ne tyrannisoient point des cœurs trop  
 scrupuleux.

Tout homme étoit son Prêtre , & son Doc-  
 teur fidèle.

On ne connoissoit point ce fanatique zèle ,

Qui , sur ses visions , veut régler le Pro-  
 chain ;

Et content d'observer ce principe certain :

Que Dieu veut la Vertu , non la Céré-  
 monie ,

On adoroit fans pompe & fans hypocrisie

Ce Dieu , qu'on connoissoit sur-tout par  
sa bonté.

Nul ne s'épouvantoit de sa sévérité.

Vertueux par amour , & jamais par la  
crainte ,

Leur hommage étoit pur , se rendant sans  
contrainte.

La superstition , les remords , les terreurs ,  
Digne suite du crime , enfans de ses hor-  
reurs ,

Ne troubloient point des cœurs nourris  
dans l'innocence ,

Et pour lesquels d'un Dieu l'auguste  
connoissance

N'étoit point le sujet d'une indigne frayeur :  
Ils ne sentoient qu'amour , au nom du  
Créateur.

Les eût-on vus jamais combattre l'existence  
D'un Dieu , leur seul appui , leur unique  
espérance ?

Hélas ! ce seul penser les eût désespérés.

Tels de foibles moutons , du Berger égarés ,  
Tremblent au moindre bruit , pleins de  
trouble & d'alarmes.

Siècle heureux ! les Mortels ont oublié  
tes charmes.

Peut-on leur préférer de vains amusemens,  
Ou d'un cœur dépravé les fous empor-  
temens ?

Ah ! N.... parmi nous ramenons ce bel âge,  
Et de notre séjour connoissons l'avantage.





## E P I T R E M O R A L E

*A une jeune Demoiselle, pour la détourner de se livrer à une secte de Fanatiques, dans laquelle on cherchoit à l'entraîner.*

Q U E faites-vous... ? Une trame perfide  
 Vous tient, malgré nos vœux, au milieu  
 des frimats,  
 Dans ces lieux, où d'ennuis une troupe  
 livide  
 Menace la fraîcheur de vos naissans appas ;  
 Et tandis que guidés par l'aimable Nature,  
 Nous nous livrons sans trouble à ses doux  
 mouvemens,  
 Sans que jamais la Raïson en murmure,  
 Vous condamne, au milieu des plus beaux  
 de vos ans,  
 A perdre, en écoutant d'insipides Légendes  
 Que vous content de vieux Grimauds,  
 Un tems où les plaisirs de nos folâtres  
 Bandes  
 Chassent les tristes airs des mystiques Ba-  
 dauds.  
 Que faites-vous, hélas ! dans cette so-  
 litude,

Où le sot Bigotisme & l'Erreur au teint  
noir

Sur votre Ame timide effayent leur pou-  
voir ?

Où l'on veut vous faire une étude  
D'apprendre un long fatras de mots vuides  
de sens ;

Ensevelir votre bon sens ,  
Sous un amas confus de rêves pitoyables ;  
Et de cent loix impraticables  
Accabler votre jeune cœur.

Ah ! ne souffrez jamais , par une triste  
erreur ,

Qu'un trompeur , ou qu'un imbécille ,  
De votre jeunesse facile

Vienne troubler le cœur , offusquer la  
Raison ;

Et par son mystique jargon ,  
Indigne Tyran de votre Ame ,  
La gouverne en la tourmentant.

Souvenez-vous que ce Pédant ,  
Si l'âge , malgré lui , n'avoit éteint sa  
flamme ,

Vous traiteroit de conte à bercer quelque  
sot ,

Ces Dogmes ténébreux , tout ce pieux  
Grimoire ,

Que maintenant , d'un ton cagot ,

Sous peine de l'Enfer, il vous enjoint de croire ;

Et bientôt, d'un air papelard,  
Adoucissant pour vous sa farouche Morale ;  
Et portant sur vos yeux un effronté regard,  
Oseroit vous offrir sa passion brutale.

A des Guides peu sûrs, trop souvent  
dangereux,

Faut-il donner sa confiance ?

Ils vous feront manquer, par des chemins  
scabreux,

Un but, que vous pouvez atteindre avec  
aisance,

Si de votre seule innocence

Vous prenez des conseils, qui ne peuvent  
trahir.

Toute Morale est fautive, alors qu'elle  
est outrée.

On vous peint des Devoirs que vous de-  
vez haïr.

Mais la Vertu solide est aimable & sacrée ;  
Par ses divins attraits elle enchante les  
cœurs :

Elle est simple, sans fard, aisée & naturelle ;

Et qui brûle d'amour pour elle,

Doit, en la cultivant, en goûter les dou-  
ceurs.

Elle va toute à la pratique :

A ses yeux un Précepte est vain , ou fa-  
natique ,

Dès qu'il ne peut servir à nous rendre meil-  
leurs.

Tous ces Devoirs forcés & ces Pra-  
tiques fades ,

Enfantent la grimace , & non pas la Vertu.

Voyez-en les effets dans ces esprits ma-  
lades :

Un lâche cœur , sans cesse combattu

Entre ses passions & ses craintes serviles ,

Fait sentir à ces imbécilles

Mille remords , sans nuls plaisirs.

D'autres , d'un vain orgueil méprisables  
martyrs ,

Pleins d'une ferveur hypocrite ,

Se font un insensé mérite

D'un vil encens qu'ils présentent à Dieu ;

Pendant que de cet Etre aussi bon qu'ado-  
rable ,

Ils osent négliger le Culte véritable ,

Culte qui lui plaît en tout lieu ,

Culte que sçait lui rendre un cœur pur ,  
charitable ,

En se montrant toujours vrai , juste , gé-  
néreux ,

Et secourable aux malheureux.

Leur fainteté folle , orgueilleufe ;  
 Croit des humains la race malheureufe ;  
 Indigne de leurs foins , qu'ils donnent aux  
 Autels :

Ils font tout pour le Ciel , & rien pour les  
 Mortels.

Jadis , dans leur âge tendre ,

On livra leur crédulité

A ces mêmes leçons pleines d'austérité ;

Qui vont dans votre esprit , s'il est prompt  
 à fe rendre ,

Répandre leur obscurité.

Simple , ils ne fçurent apprendre

A distinguer la Vérité

De ces fatras obscurs qu'on ne fçauroit  
 comprendre ,

Et l'aimable simplicité

D'une Vertu folide & pure ;

De tout le clinquant emprunté ;

Qui fait la trompeufe parure

D'une bigote fainteté.

Voyez quels font les fruits d'une aveugle  
 fofité :

On les évite , on les méprife ;

Entre l'hypocrifie & la ftupidité

Le Sage a divisé ce troupeau rebuté.

Mais ceux qu'une raison plus solide &  
plus fiere

A préservés d'un joug honteux ,  
Malgré les vains efforts d'une Cabale altiere,  
Chéris , comme ils font vertueux ,  
Ils font des gens sensés les plus cheres dé-  
lices.

Fuyant la fauffeté, (c'est le plus bas des vices)  
Ils s'efforcent toujours , dans leurs soins  
affidus ,

A régler leurs penchans, à fuir les injustices,  
Et non à se masquer sous de fausses vertus.

Vous les verrez toujours , connoissant  
leur foiblesse ,

La combattre de bonne foi.

Eh ! d'où leur vient tant de sagesse ?

C'est que de leur raison ils font un noble  
emploi :

Que leur ame jamais, d'un faux zèle eny-  
vrée ,

Ne pense qu'une aveugle foi

Vaille une sagesse éclairée :

Et loin de recevoir la loi

Qu'impose avec orgueil un absurde sys-  
tême ,

De ses devoirs sacrés , de son bonheur su-  
prême

Ne se repose point sur d'autres que sur soi.

Pour atteindre à ce but , où la sage Nature  
 Nous appelle au travers de cent maux  
 passagers,

Pourquoi va-t-on chercher des Guides  
 étrangers ?

Quoi donc ? ce Créateur , de qui la bonté  
 pure

Ne nous donna le jour que pour nous ren-  
 dre heureux

N'auroit point mis en nous le flambeau  
 lumineux

Qui doit nous éclairer dans cette route  
 obscure ?

Ah ! ne faisons point cette injure

A sa clémence , à son pouvoir.

D'une main bienfaisante & sûre ,

Il nous a donné le sçavoir.

D'atteindre au bonheur sans mesure

Que de loin sa bonté sçait nous faire entre-  
 voir.

    Votre Guide est en vous. Dans l'âge  
 d'innocence ,

Il ne peut trahir votre espoir.

Consultez votre cœur , son aimable élo-  
 quence :

Vous apprendra votre devoir.

Voyez quelle douceur, quelle joie innocente,

Lorsque vous vous livrez à des plaisirs permis.

Qu'un Amant transporté de l'ardeur qui l'enchanté,

Toujours respectueux, toujours tendre & soumis,

Vous fasse de ses feux la peinture touchante,

Tout votre cœur se livre à des transports si doux :

Pour prix d'une flamme sincère,

Vous ne refusez point quelque faveur légère

Qu'il vous demande à deux genoux.

Vos beaux yeux sont baissés, & sur votre visage

On voit naître soudain une aimable rougeur ;

Timide & si touchant langage

Des tendres sentimens que retient la pudeur !

Et moins l'effet d'une Vertu sauvage,

Que celui des transports qui font votre bonheur.

Que cet Amant, poussé d'une ardeur indiscrete,

Ose manifester un criminel désir,



Votre cœur se révolte au milieu du plaisir,  
 Le calme disparoît; une alarme secrète  
 Vous avertit du danger;  
 Vous pensez à vous dégager  
 Du piège que vous tend une aveugle ten-  
 dresse.

C'est de lui-même ainsi que le cœur  
 s'intéresse

Pour la Vertu, pour l'Équité,  
 Chez lui le trouble & la sérénité  
 Tiennent chacun, par un lien intime,  
 L'une au devoir, & l'autre au crime.

Un malheureux, chargé de ses maux  
 odieux,

La douleur sur le front, & les pleurs dans  
 les yeux,

Vient implorer votre assistance;

Vous soulagez sa peine : ah ! que votre  
 abondance

Vous procure un plaisir bien plus déli-  
 cieux,

Que tous ceux dont l'appât flate un goût  
 vicieux !

Mais hélas ! si jamais, à vous-même infi-  
 dèle,

Vous quittez les sentiers que vous trace  
 l'honneur,

Où la justice vous appelle,

De ces remords cuifans , & toujours pleins  
d'horreur ,

Inconnus jufqu'ici de votre jeune cœur ,  
Vous sentiriez bientôt l'amertume cruelle.

Suivez donc les confeils de ce Guide  
charmant.

Il vous montrera sûrement ,

Du but où vous tendez , les fentiers agréables.

Et fouvenez-vous feulement ,

Que pour le diriger dans fes penchans  
aimables ,

Et le garder de tout égarement ,

Le Créateur , toujours fage & clément ,

De la Raifon qui vous éclaire ,

A mis en vous le flambeau falutaire,

Tels font , aimable . . . . tels font vos  
vrais Docteurs.

Suivez-les hardiment : qu'une crainte fervile

Ne vous donne jamais le foucis imbécille

De chercher loin de vous d'aveugles Con-  
ducteurs.

Et comptez que cet Etre auffi bon qu'il est  
fage ,

Ce Dieu, qui vous forma pour charmer  
les humains ,  
Un jour , couronnant son ouvrage ,  
Sçaura vous donner en partage  
Un fort digne de vous & digne de ses  
mains.



## E P I T R E

*A un ami chez qui l'Auteur avoit  
passé quelques semaines à la  
Campagne.*

**A** M I , dont la courtoisie ,  
L'esprit, la noble candeur  
Soutenoient ma bonne humeur ,  
Deux grains d'aimable folie  
De notre Philosophie  
Adoucissant la rigueur ;  
Vous que sans cesse mon cœur  
Rappelle avec complaisance ,  
Partagez-vous la douleur  
Où me laisse votre absence ?  
J'ai perdu tout mon bonheur  
Que je trouvois de douceur  
Dans ce commerce facile ,  
Où nous goûtions de moitié  
Le plaisir pur & tranquille  
Qu'offre la tendre Amitié !  
Dans ce chaos de la Ville  
Pour mon malheur rejeté ,  
Je ne vois de tout côté

Que gens dont la politesse  
 Accourt, m'embrasse & s'empresse  
 A m'offrir un peu de vent.  
 Ce Louangeur décevant  
 Verroit de bon cœur au Diable  
 Le cher Ami qu'il accable  
 De son fade compliment.

Cette Amitié que j'adore,  
 Fuit les trompeuses Cités ;  
 Le peuple frivole ignore  
 Ses touchantes voluptés.  
 Si l'Amour y régne encore ;  
 Ce n'est hélas ! que de nom.  
 On en connoît le jargon,  
 Les désirs, l'impatience ;  
 Mais la douce confiance  
 Et le mystère charmant,  
 Les tendres soins & l'estime ;  
 Cette pudeur qui ranime  
 Toujours les feux d'un Amant  
 Dans l'amoureuse carrière,  
 N'occupent pas un moment ;  
 Et la volupté grossière  
 Y tient lieu du sentiment.

Les plaisirs sont pour le Sage ;  
 Le frivole amusement

Est de ce peuple volage  
La ressource & l'élément.

Des jours qui font mon partage  
Je ménage les instans :  
Ici , par un autre usage ,  
On cherche à tuer le tems :

Là , vingt femmes rassemblées  
Par un importun loisir ,  
Croyant goûter le plaisir ,  
Sur des fauteuils étalées ,  
De médifance & de riens  
Faufilent leurs entretiens.  
Mais leur babil m'importune ;  
Vîte , qu'on leur fasse voir  
Ces Autels de la Fortune ,  
Dont le magique pouvoir  
Sçaura du moins jusqu'au soir  
Charmer leur inquiétude.

Le gain , la perte , & l'étude  
De cent coups intéressans ,  
Contre le malheur extrême  
De réfléchir sur soi-même ,  
Sont des remedes puissans.

Damon , de sa révérence  
A peine s'est acquitté ;  
D'un pas léger il s'avance

Vers une jeune Beauté ,  
 Dont la furtive prunelle  
 D'un air timide l'appelle  
 A se mettre à son côté.  
 Déjà tout son sang pétille.  
 Mais, pour former un Quadrille,  
 On vient le saisir soudain :  
 Il se rend avec souplesse ;  
 Et tout en rongant son frein ,  
 Martyr de la politesse,  
 S'endort les cartes en main.

Dans nos goûts, plus indociles ,  
 Sauvons-nous dans ces Asyles,  
 Ressource des fainéans ,  
 Où chacun , sans soins gênans ,  
 Peut, en liberté pleniére ,  
 Choisir au moins la maniere  
 Dont il veut perdre son tems.

Mais craignons-y l'abordage  
 De ce Raifonneur manqué.  
 D'un esprit alambiqué  
 Je hais le vain étalage.  
 Dans son obscur perfilage ;  
 Quand il s'est bien morfondu ,  
 Il emporte l'avantage  
 De n'être point entendu.

Là, des Maîtres de la terre  
On pénètre les conseils.  
Déjà d'une affreuse guerre  
L'un dresse les appareils :  
Fier partisan de la France ;  
Avec les Turcs il s'avance ;  
Il bat les Autrichiens.  
L'autre, d'une voix plus forte ;  
Prend les Russes, les transporte  
Dans les Champs Alsaciens.  
De ces Guerriers intrépides  
Les combats sont furieux ;  
Et leurs bouches homicides  
Portent la mort en tous lieux.  
Dans un combat moins terrible ;  
Mais plus réel, par malheur,  
Je vois une autre fureur,  
Tragique ensemble & risible.  
Contemplez ces champions :  
Sur des visages livides,  
Voyez de ces cœurs avides  
Se peindre les passions.  
L'un, gardant un noir silence ;  
Gémit dans l'impatience  
De voir son sort décidé.  
Ce hasardeux phrénétique



A mis sa ressource unique  
 Dans un heureux coup de dé.  
 L'autre , d'une plainte amere,  
 Fatigue le Ciel en vain ;  
 Et son vainqueur inhumain  
 Triomphe de sa misère.

Tels sont , dans ces tristes lieux ;  
 Des habitans imbécilles  
 Les amusemens futiles  
 Et les plaisirs odieux.  
 Ce séjour n'offre à mes yeux  
 Nul objet qui m'intéresse.  
 J'y vois d'une folle yvresse  
 Les effets pernicieux ,  
 Une insipide mollesse ,  
 De faux biens , un vain fracas ,  
 Traînant toujours sur leurs pas  
 Les ennuis opiniâtres ;  
 Au lieu de ces jeux folâtres ;  
 Qui chez vous , dès le matin ,  
 Epanouissant ma rate ,  
 Bannissoient le noir chagrin ;  
 Et mieux que tout le Latin  
 Des successeurs d'Hippocrate ,  
 Méloient le soir dans ma jatte  
 Un soporatif bénin.

Doux souvenir, qui me flatte !  
Je le rappelle toujours.  
O ! quand verrai-je mes jours  
Couler au pied de ces hêtres ;  
Où la douce Liberté  
M'offroit dans nos jeux champêtres  
Le plaisir & la fanté !



## O D E

*Contre l'Ambition.*

**D**O U X Printems, aimable jeunesse\*,  
 O ! si vous pouviez revenir !  
 Parmi les jeux & l'allégresse  
 Je sçaurois mieux vous retenir.  
 Une manie extravagante  
 A séduit une Ame imprudente.  
 Ses soins tumultueux m'ont long-tems  
 déchiré ;  
 Et pour une ombre vaine , en ma course  
 pressée ,  
 J'ai courbé ma tête insensée  
 Sous un Hiver prématuré.



Qui me rendra cet âge tendre ?  
 Les doux , les innocens plaisirs  
 Ne s'y faisoient jamais attendre ,  
 Et remplissoient tous mes désirs.

---

\* On fait parler un homme avancé dans sa carrière , & guéri de l'ambition.

Aujourd'hui ma Raison sévère  
 Ne me découvre que misère  
 Dans ces riens éclatans qui m'ont tant  
 fait courir.  
 Mais son secours tardif aux vains regrets  
 me livre :  
 Hélas ! il veut m'apprendre à vivre ,  
 Quand il faut songer à mourir.



Chimere trompeuse & brillante ;  
 Que le monde appelle Grandeur ;  
 Les biens que ta main nous présente ,  
 Ne pénètrent point jusqu'au cœur.  
 Pompe , fracas , vain étalage ,  
 Respects forcés , perfide hommage  
 D'esclaves affamés , ou de lâches flatteurs ;  
 Un pouvoir chancelant au bord du précipice ;  
 Voilà les biens que le caprice  
 Promet à tes adorateurs.



Douce Amitié , vrai bien du Sage ;  
 Pur & sacré présent des Dieux ,  
 Tu ne fus jamais le partage  
 Des Grands , ni des Ambitieux.

Dans le tourbillon qui l'entraîne  
 Toucheras-tu leur Ame vaine ?  
 L'amour - propre honteux l'accompagne  
 au cercueil.  
 Le doux plaisir d'aimer n'a rien qui la  
 maîtrise ;  
 Et jamais ta noble franchise  
 N'apprivoisera son orgueil.



Ah ! pour jouir de tes délices,  
 D'un frivole éclat dégoûté,  
 Je marcherai sous les auspices  
 De l'humble médiocrité.  
 Parmi le bruit & les alarmes,  
 J'ai perdu les jours pleins de charmes,  
 Où l'Amour s'offre à nous , de myrtes  
 revêtu.  
 Mais tes plaisirs touchans sont faits pour  
 tous les âges ,  
 J'irai t'offrir de purs hommages  
 Dans le Temple de la Vertu.



## O D E \*

*Sur les cœurs tendres & pleins de  
délicatesse.*

QUEL don fatal qu'un cœur trop tendre !  
Féconde source de douleurs !  
Sur lui l'Amour devoit répandre  
Toujours ses plus pures faveurs.  
Pour lui seul elles sont durables.  
Seul, de ces biens inestimables  
Il sçait connoître les douceurs.  
De ses vertus triste victime,  
Cette pureté qui l'anime,  
Cause souvent tous ses malheurs.




---

\* Cette Piece & la suivante ne seront, si l'on veut, que des Stances. J'ai cru cependant pouvoir les appeller Odes. Toutes les Odes ne sont pas dans le genre élevé. On connoît celles d'Anacreon. Il s'en trouve aussi plusieurs dans Horace, dont les graces & l'enjouement font le caractère. J'ai cherché dans celles-ci à peindre le sentiment, avec les couleurs qui lui sont propres.

Plein

Plein du feu divin qui m'enchanter,  
 Dans les bras des Jeux & des Ris,  
 Je vois une Beauté touchante,  
 La vive image de Cypris :  
 Les Graces, la délicatesse  
 Temperent sa vive jeunesse ;  
 L'esprit habite dans ses yeux.  
 Que n'augurai-je point de l'Ame ?  
 Si je l'embrase de ma flamme,  
 Je ne demande rien aux Dieux.



Mais cette belle Enchanteresse,  
 Livrée à la légèreté,  
 Ne voit dans ma vive tendresse  
 Qu'un trophée à sa vanité.  
 Les doux transports d'un cœur sensible  
 Lui semblent un fardeau pénible,  
 Bornant ses vœux à tout charmer.  
 Toujours trop pleine d'elle-même,  
 Pour connoître le bien suprême  
 Et le divin plaisir d'aimer.



Auprès d'une Prude sauvage,  
 Trouverai-je plus de douceur ?

N

Hélas ! son cœur froidement sage  
M'accablera de sa langueur.

Toujours mesurée & prudente ,  
Au poids que l'intérêt présente  
Elle pesera son retour.

Fuyons sa tendresse insipide ;  
C'est un amour-propre sordide ,  
Sous le masque du tendre Amour.



Après une épreuve cruelle ,  
Il faut enfin se dégager.  
Mais, au sentiment trop fidèle ,  
Qu'il en coûte au cœur de changer !  
Un jour la Raison secourable  
Vient briser un joug misérable.  
Traits indignes de nous toucher ,  
Vous tomberez d'un cœur qui l'aime.  
Mais sans se déchirer lui-même ,  
Il ne peut plus les arracher.



Mais quoi ! la froide indifférence  
Régnera-t-elle dans mon cœur ?  
Je veux affronter la souffrance ,  
Pour atteindre le vrai bonheur.



O tendre Amour ! daigne m'instruire.  
 Protege un cœur qui ne respire  
 Que pour encenser tes Autels :  
 Montre-moi l'objet plein de charmes  
 Pour qui je pourrai , sans allarmes ,  
 Brûler de tes feux immortels.



Tu m'exauces , Dieu que j'implore ;  
 Je vois un chef-d'œuvre des Cieux :  
 Son éclat efface l'Aurore ,  
 Son port est noble & gracieux.  
 De merveilles , à peine écloses ,  
 Une douce teinte de roses  
 Anime la vive blancheur.  
 Amour , sur ce sein adorable . . . .  
 Où m'égarer un transport coupable ?  
 Les Dieux envieront mon bonheur.



Le sentiment , avec décence ,  
 Eclate dans ses yeux touchans ,  
 Et de la timide innocence  
 Il aiguise les traits charmans.

Son esprit m'enchante & me touche.  
Les Graces régnet sur sa bouche ,  
Elles reposent dans ses bras . . . .  
A tant d'attraits il faut se rendre.  
Amour, qu'elle y joigne un cœur tendre ,  
Jè l'adore jusqu'au trépas.



## O D E

*A l'occasion de la Pupille , Comédie  
de M. F A G A N .*

**P**OURQUOI , dans le printems de l'âge ;  
Ai-je perdu mes plus beaux jours ?  
Long-tems une flamme volage  
M'entraîna d'amours en amours.  
Souvent un cœur trop susceptible  
S'apprête la tâche pénible  
De rompre un nœud précipité.  
Sorti de la première yvresse ,  
Je rougissois de ma foiblesse ,  
Et je rappellois ma fierté.



Heureux ! si ma folle tendresse ,  
Habile à cacher son poison ,  
D'une vaine délicatesse  
N'eût point ébloui ma raison.  
Un cœur , qu'en mon délire extrême ,  
J'ai cru formé par l'Amour même ,  
M'accable en vain de sa tiédeur ;  
Dans les glaces de l'indolence

Mon opiniâtre constance  
S'obstine à chercher le bonheur.



Ses défauts rebutent ma flamme.  
J'hésite encor ; à sa douceur ,  
A l'innocence de son ame  
Epargnons la triste douleur.  
Mais mon courage se ranime.  
C'est bien assez d'un peu d'estime  
Pour ses indolentes vertus.  
A la fin la Raison m'éclaire.  
Hélas ! trop lente conseillère !  
Le tems vole , & ne revient plus.



Mon Ame toujours enflammée ;  
Mais plus prudente dans ses vœux ,  
A l'objet qui l'aura charmée  
Offre encore les plus beaux feux.  
Dieux ! si dans l'ardeur qui l'anime ,  
Elle trouvoit un cœur sublime ,  
Digne de lui donner la loi ,  
Doux , généreux , tendre , sincère . . . .  
Ah ! vain espoir ! le tems de plaire  
Est peut-être passé pour moi.

Fagan, si ta Pupille aimable  
 N'est point un être de raison ;  
 O ! si de son cœur adorable  
 J'obtenois le précieux don !  
 Que le mien, délicat & tendre  
 Sçauroit bien lui faire comprendre  
 Le prix de notre heureux lien !  
 Jusqu'au tombeau, qu'elle me voie  
 Chercher mon plaisir dans sa joie,  
 Et tout mon bonheur dans le sien.



Belles, que l'Amour intéresse,  
 De ses dons voulez-vous jouir ?  
 Par les graces de la jeunesse  
 Ne vous laissez point éblouir.  
 Des biens que vous sçavez répandre,  
 Comblez un cœur modeste & tendre,  
 Ils rejailliront tous sur vous,  
 Faire le bien de ce qu'on aime !  
 Le Ciel a gardé pour lui-même  
 Un plaisir si noble & si doux.



*Sur les Danses de l'Opéra.*

**L**OIN de moi ces Pédans , dont la  
triste sagesse

Jamais par les plaisirs n'a déridé son front !  
A l'aimable Vertu je croirois faire affront ,  
Si je la dépeignois sous un air de Tigresse.

Le spectacle m'enchanté ; il endort ma  
Raison

Dans le sein d'une utile & douce illusion.  
Filles de Terpsichore , excitez l'allégresse !  
A vos doux mouvemens tous les cœurs  
sont liés.

N.... viens réunir la force à la justesse.  
Je vois les moindres tons de ces airs variés  
Dans ton geste , ou ta marche , à mes yeux  
copiés.

Des sons harmonieux feroient-ils donc la  
cause

Qui fait seule mouvoir ces ressorts déliés ?

Que jamais à te voir un Dévot ne  
s'expose !

Le séduisant effet de tes vifs mouvemens ,  
Des plus appesantis réveillerait les sens.  
De myrtes & de fleurs les Désirs te cou-  
ronnent ,

Les Ris suivent tes pas , & les Jeux t'environnent.

Quel miracle nouveau se présente à mes yeux ?

Venus descend-elle des nues

Pour verser les plaisirs & la joie en ces lieux ?

Les Graces mollement dans ses bras étendues ,

Semblent en se jouant, lui découvrir le sein ;

Les Amours empressés , de leurs ailes émues ,

Caressent , en riant , ces Beautés demi-nues ,

Et le Goût la tient par la main.

La Volupté la fuit. Quelle atteinte nouvelle

Vient jeter dans mon Ame une douce langueur ?

Ce n'est plus cette folle ardeur

Qu'allume la moindre étincelle ;

Et qui , foible , jamais ne monte jusqu'au cœur.

Seroit-ce aux vains effets d'une si vile flamme ,

Qu'Amour a destiné des charmes si touchans ?

Non ; pour nous pénétrer jusques au fond de l'ame ,

Les Graces ont toujours les traits les plus  
perçans.

N.... leurs tendres soins ont formé  
ton enfance ;

Elles réglient tes pas , ton port , ta con-  
tenance :

On le sent ; & chez toi , leur pouvoir en-  
chanteur

Anime la justesse , & la fait plaire au cœur.

Viens donc , par leur secours , viens me  
donner encore

Ces goûts de volupté , si touchans & si  
vrais ;

Ces ravissans plaisirs qu'un cœur stupide  
ignore ,

Que l'or , ni les Grandeurs ne donnerent  
jamais ;

Et je veux par mes Vers , du Couchant  
à l'Aurore ,

Célébrer tes talens , tes graces , tes attraits.





## D I A L O G U E

ENTRE L'AMOUR ET L'HYMEN,  
*faisant partie d'un Ballet, dansé  
 aux Noces de....*

L' H Y M E N.

**R**ESTEZ, Amour; par quel caprice  
 Voulez-vous donc nous quitter aujourd'hui ?

Jamais pour nos plaisirs un plus beau jour  
 n'a lui.

Que ce beau jour à jamais nous unisse !  
 Venez; tout languiroit sans vous.

L' A M O U R.

De mon pouvoir je suis jaloux.

Ces Amans ont voulu passer sous votre  
 empire :

S'ils reçoivent les Loix que vous voulez  
 prescrire,

Chargez-vous de les rendre heureux.

L' H Y M E N.

Je veux devoir à vos soins généreux

Les plaisirs toujours purs, les douceurs  
 indicibles.

Que j'offre aux cœurs vraiment sensibles!  
Le fier Amour n'est-il pas satisfait ?

*L' A M O U R.*

Non ; tout partage me déplaît.

*L' H Y M E N.*

Formons plutôt une heureuse alliance ;  
Pour soumettre le Monde à nos communes  
Loix.

Les Bergeres , sans moi , craindroient vo-  
tre puissance :  
Et sans vous , les Bergers dédaigneroient  
mes droits.

*L' A M O U R.*

Soit ; par de mutuels services ,  
A nos communs sujets offrons mille délices :  
Mais je commanderai chez vous.

*L' H Y M E N.*

Que votre empire y fera doux !  
Venez , Amour ; sous vos auspices ,  
Dans mes heureux Etats je verrai désor-  
mais  
Régner les plaisirs & la paix.

*Tous deux ensemble.*

Venez à nous, Troupe charmante ;  
L'Amour avec l'Hymen se réunit pour  
vous.

Livrez-vous, tendres cœurs, au feu qui  
vous enchante ;

Et ne redoutez plus ni dangers, ni dégoûts.

*Chœur de Bergers & de Bergeres.*

Venez, venez, Troupe charmante ;  
L'Amour avec l'Hymen se réunit pour  
nous.

Livrons-nous désormais au feu qui nous  
enchante ,

Et ne redoutons plus ni dangers, ni dégoûts.



## A M \* \* \*

*Qui demandoit des Vers , en réparation d'un badinage contre le beau Sexe.*

**P**OUR expier un léger badinage ,  
 Où j'osai m'échapper contre un Sexe  
 charmant ,  
 Vous ordonnez , N... qu'aujourd'hui  
 je m'engage  
 A célébrer son plus bel ornement.  
 Ah ! voyez les périls où votre Arrêt  
 m'expose.  
 (Je ne soutiendrois point un si triste revers.)  
 Je pus , en vous fâchant , vous amuser en-  
 prose ;  
 Irois-je , en vous louant , vous ennuyer  
 en vers ?  
 Le sujet est trop grand pour ma Muse  
 novice.  
 Mais j'y vois pour mon cœur un danger  
 plus pressant.  
 Non ; ne m'entraînez point au bord du  
 précipice :  
 Vous m'y verriez tomber d'un œil indif-  
 férent.

Rappelez-vous le fort de ce moderne  
Apelle ,

Dont le hardi pinceau s'efforça vainement  
D'ébaucher de vos traits une image fidèle.  
Aux secrets de son Art votre beauté rebelle  
Refuse à ce Tableau son plus vif agré-  
ment ( \* ).

Pour prix de ses efforts , le Copiste im-  
prudent

Devint l'esclave du Modèle ( \*\* ).

Pour un Eleve des neuf Sœurs

L'entreprise seroit plus dangereuse encore :

Le Peintre , par ses couleurs ,

Ne peut de tant d'appas , dont le Ciel vous  
décore ,

Exprimer les plus séducteurs.

Aux charmes de votre visage

Il borne son idée , ainsi que son ouvrage.

Notre Art embrasse tout. Pour peindre  
dignement

Tous les dons précieux que vous fit la  
Nature ,

L'Ame doit se tracer une vive peinture

\* Le Peintre avoit manqué la physionomie  
de cette Dame.

\*\* Un Peintre s'étoit rendu amoureux d'elle ,  
en faisant son portrait.

De ce port, de ces traits, assemblage  
charmant,

Où les Graces, les Ris, l'Esprit, le Sen-  
timent

Se peignent tour-à-tour des couleurs les  
plus vives.

Elle doit concevoir cet Esprit plein de feux,  
Capable d'adoucir, par ses graces naïves,  
L'homme le plus fougueux ;

Capable d'étonner, par ses traits lumineux,  
L'Esprit le plus sublime.

Elle doit se former un sentiment intime

De ce cœur vrai, sensible, & noble sans  
hauteur,

Dont les feux, si jamais un doux transport  
l'anime,

Pourroient même des Dieux augmenter le  
bonheur.

Il faut enfin, dans une douce yvresse ;

Rappeller cette voix, où le cœur s'intéresse ;

Qui répand à son gré la joie ou la langueur.

Ces dons, où la Nature en vous s'est  
surpassée ;

A vous peindre aujourd'hui si je veux  
m'engager,

J'en dois nourrir mon ame, échauffer ma  
pensée :

Puis-je le faire sans danger ?

## STANCES IRRÉGULIÈRES

*A Mad. \* \* \**

**S**UR le profane ton d'une vaine manie  
 Qui peint avec transport une frivole ardeur,  
 Irois-je vous parler, adorable Uranie ?  
 Vous ne goûteriez point un langage flateur.  
 Si l'on peint vos Vertus, la Vérité naïve  
 Ordonnant le Tableau, doit marquer sa  
 valeur.

L'Esprit n'en tracera qu'une ébauche fautive,  
 S'il n'est dirigé par le cœur:



Le mien, dans ses accens, brûle de faire  
 entendre  
 Les transports dont vos yeux l'enflam-  
 merent toujours.  
 Venez, soyez ma Muse; avec un tel se-  
 cours,

Je ne crains plus de l'entreprendre :  
Je prendrai dans vos yeux ce feu vif & di-  
vin

Qui n'anima jamais un frivole langage.  
Dans mes expressions on verra votre image ;  
Cette noble candeur , ces graces , cet air fin ,  
Dont on admire en vous le touchant as-  
semblage :  
Parlez ; ils vont passer jusques dans mon  
Ouvrage.



Ma Déesse sourit ! Qu'un langage de feu  
Exprime , s'il se peut , les transports de  
mon ame ;  
Et par les traits ardents de la plus vive  
flamme ,  
Tâchons d'en obtenir un doux & tendre  
aveu.  
Mais non ; volons plutôt aux pieds de cette  
Belle.  
C'est-là que , sans discours , vous lui direz ,  
mes yeux ,  
Tout l'excès de l'Amour que mon cœur  
sent pour elle.  
Quels termes assez vifs exprimeroient mes  
feux ?



Si ma fidélité , si mon ardeur la touche ;  
Si je puis dans ce cœur , aussi pur que les  
Cieux ,  
Voir un trouble délicieux ;  
Si sur ses belles mains je puis coller ma  
bouche ,  
Je n'envierai le sort ni des Rois , ni des  
Dieux.



*Sur une Absence.*

**Q**UAND pour toi seule je respire ;  
 Ecoute mes tristes accens ;  
 Chere Philis , de mon martyre  
 Abbrege les cruels instans.



Ces lieux , témoins de ma souffrance ,  
 Jadis si charmans avec toi ,  
 Ce vallon , depuis ton absence ,  
 N'est qu'un affreux désert pour moi.



Quand je vois rire nos Bergeres :  
 Ah ! m'écriai-jè en soupirant ,  
 Philis seule sur ces fougeres  
 Badinoit agréablement.



Plein de l'ennui qui me dévore ,  
 Je vais m'enfoncer dans les bois ;  
 Mais la Bergere que j'adore ,  
 N'y fait plus entendre sa voix.

Le doux bruit d'un ruisseau m'appelle :  
 Là, je vais tendrement rêver :  
 Que cette eau, dis-je, seroit belle,  
 Si Philis venoit s'y laver !



Tais-toi, linotte trop légère ;  
 Ton babil aigrit mon tourment.  
 Rien ne doit paroître content,  
 Où l'on ne voit pas ma Bergere.



J'aime le Rossignol plaintif ;  
 Sa voix amoureuse & touchante  
 Appellant sa Maîtresse absente,  
 Sçait rendre mon cœur attentif.



Ainsi toujours tendre & fidèle,  
 Sans toi, je vis triste, abbatu.  
 Ciel, pourquoi la fis-tu si belle,  
 Ou pourquoi m'en sépares-tu ?



P O U R Mlle \* \* \*

*En lui envoyant des fruits qu'elle  
aimoit beaucoup.*

**A**LLEZ remplir un destin glorieux ,  
Heureux dons de Pomone ; allez , on vous  
désire.

Quand on sçait plaire à l'aimable Thémire,  
Il est doux de voler au-devant de ses vœux.



Vous toucherez cette bouche que j'aime,  
Ces lèvres dont l'Amour a peint le coloris,  
Et qu'il forma pour s'y loger lui-même ,  
Avec les Graces & les Ris.



O fort digne de plaire au cœur le plus  
farouche !

Vous ne vivrez , il est vrai , qu'un instant ;  
Mais vous vivrez sur cette bouche ,  
Et vous mourrez en la servant.



## A M \* \* \*

*Sur la différence de l'Amour & de  
l'Amitié.*

QUAND il s'agit de vous , adorable  
Uranie ,

L'Amour & l'Amitié ne se distinguent plus :  
Leurs symptômes divers se trouvent con-  
fondus.

Cette douceur qu'anime une grace infinie,  
Ces traits, où la Nature a peint mille vertus,  
Sont faits pour inspirer la plus vive ten-  
dresse ;

L'Amitié qu'on vous porte est semblable à  
l'Amour :

Même vivacité , même délicatesse ,  
Mêmes soins , mêmes vœux pour un tendre  
retour.

Ces modestes regards , cette aimable  
innocence ,

Puissans nœuds , les plus doux dont le cœur  
soit lié !

Forçant nos désirs au silence ,  
Sçavent rendre l'Amour semblable  
l'Amitié.

## E P I G R A M M E

*Sur Job.*

**P** A R le Diable persécuté,  
Job vit sa constance lassée.  
Il perdit enfans, biens, santé;  
Et sa femme lui fut laissée.  
Dieu me gard' d'être ainsi tenté !



## EPIGRAMME

*Contre un Riche sans mérite.*

**M**ON fort, Fortune salutaire,  
Montre la force de ta Loi :  
Ce que Nature n'a pu faire,  
Tu fis quelque chose de moi.



## E P I G R A M M E

*A l'Auteur de deux Epigrammes  
contre M. le Marquis d'Argens  
& l'Abbé Des-Fontaines, qui  
avoient attaqué les Suisses.*

O Mon brave Compatriote ,  
Juste fléau de ces bavards ,  
Qu'une impertinente marotte  
Porte à nous lâcher des brocards ;  
Que j'admire votre Génie ,  
Lorsque vous les traitiez si bien ,  
L'un de *Cheval* , l'autre de *Chien* \* !  
C'est-là réprimer leur manie ;  
Déformais le plus fanfaron  
Craindra , pour prix de son audace ,  
Qu'avec même sel , même grace ,  
Vous ne le traitiez de *Cochon*.

---

\* *Et vous pensez comme un Cheval.* Epigramme  
contre l'Abbé Des-Fontaines.

*Qu'il soit , grace à son goût cynique ,  
Le Mâtin de la République.*

Epigramme contre M. le Marquis d'Argens. Ces  
deux Epigrammes se trouvent dans le *Mercur*  
*Suisse*.



## E P I G R A M M E

*A une Prude , qui avoit les dents  
fort grandes & difformes.*

**C**LORIS, voulez-vous prudemment  
Eloigner ce vrai Garnement,  
Ce Dieu, dont vous craignez l'empire ?  
Pourquoi tant de soins réunis ?  
Hélas ! vous n'avez qu'à sourire,  
Il craindra le sort d'*Adonis*.



## CHANSON DE TABLE,

*Sur le Vin de Champagne.*

V ERSEZ-moi de ce vif Champagne !  
 Laissons la bierre au froid \* \* \*  
 Un phlegme ennuyeux l'accompagne :  
 Les Graces nagent dans le Vin.



La pesante mélancolie  
 N'affectera jamais mon cœur.  
 Dieux ! que ma Maîtresse est jolie ,  
 En me versant cette liqueur !



Toujours mon Amour se rallume  
 Par le feu de ce divin Jus.  
 Chers Amis , sa brillante écume  
 Est celle dont naquit Venus.



## ELOGE DE L'HIVER,

*Chanson de Table.*

L'AIMABLE Printems voit éclorre  
Des fruits que l'Eté fait meurir ;  
L'Automne plus heureux encore,  
Nous offre ce Jus à cueillir.



Ainsi, par d'aimables largesses,  
Tout conspire à nous réjouir.  
Trois Saisons forment nos richesses ;  
L'Hiver est le tems d'en jouir.



Chantons la Saison favorable,  
Amis, qui nous rassemble tous.  
Bravons chez une Hôteffe aimable  
Tous les vents du Nord en courroux.



Je vois la délicate Annete:  
Que la Bise fait frissonner.

Ah ! Bergere , l'Amour m'apprête  
Le plaisir de te réchauffer.



L'Amour & ce brillant Champagne  
A l'envi t'offrent tous leurs feux :  
Choisis , mon aimable Compagne ,  
Ou plutôt , prends-en de tous deux.



Au bout d'une courte carrière ;  
Phebus se plonge sous les eaux.  
Regretterai-je sa lumière ,  
Quand je vois Annete aux flambeaux ?



Tandis que sa face est visible ,  
Au travail on voit tout courir ;  
Les heures de la Nuit paisible  
Sont les heures du doux Plaisir.



De la clarté que l'Art me donne ,  
Je dispose au gré de mes vœux ;  
Une aimable rougeur l'ordonne ,  
Je l'éteins , & je suis heureux.



L'éclat d'une Fête brillante  
 Rassemble les sujets d'Amour.  
 Dieux ! que la Bergere est contente !  
 L'Amant sçaura l'être à son tour.



Seuls dans le Cabinet d'Iphise,  
 Que nos entretiens ont d'attraits !  
 Dans le feu que sa main attise,  
 Le tendre Amour forge ses traits.



Que l'Hyver est charmant à table !  
 Les plaisirs s'y rassemblent tous ;  
 Le Vin rend l'Amour plus traitable ;  
 Et l'Amour rend le Vin plus doux.



## C O U P L E T S.

**Q**U'UN Sage dans ses passions  
 Se contraigne fans cesse :  
 De charmantes illusions  
 Valent bien sa sagesse.  
 N'être jamais esclave d'un objet ,  
 C'est fort bien fait , c'est fort bien fait :  
 D'un rien former un bien délicieux ,  
 C'est encor mieux , c'est encor mieux.



Qu'un indolent vante à loisir  
 Sa molle indifférence !  
 Il ne goûte point de plaisir ,  
 S'il n'a point de souffrance.  
 Se garantir d'un tourment sans effet ,  
 C'est fort bien fait , c'est fort bien fait :  
 Souffrir un tems pour être enfin heureux ,  
 C'est encor mieux , c'est encor mieux.



## A I R.

**C**RAIGNONS ces Bergers doucereux ;  
Maman le veut : Ce sont, dit-elle,  
Des Loups malins & dangereux ;  
Brebis, fuyez, fuyez leur dent cruelle.  
Hélas ! je frémis du danger.

Mais les discours de mon Berger  
Dissipent bientôt mes alarmes.  
Maman, il a de si doux charmes  
Pour guérir un soupçon fatal !  
Non, non, je ne puis m'en défendre :  
Il est si soumis & si tendre,  
Voudroit-il me faire du mal ?



AIR : *Quel voile importun le couvre ?*

**S**UR un ton naïf & tendre,

Le seul sentiment

Peut chanter dignement.

Ah ! Philis, daignez m'entendre,

Vos yeux tout-puissans

Rendront mes sons touchans.

Si j'y vois ce feu qui me touche,

Chargé d'une douce langueur ;

Vous reconnoîtrez dans ma bouche

Le vrai langage du cœur.

Sur un ton naïf & tendre, &c.



Philis, ô vous que j'adore,

Si vous vouliez me rendre heureux ;

Je mettrois à combler vos vœux

Des soins plus doux encore.

Chaque jour verroit éclore

Ces gages charmans

Réservés aux Amans.

Amour, c'est toi que j'implore ;

Que tes feux puissans

Rendent mes sons touchans !



*Autres paroles sur le même Air.*

QUEL trouble inconnu m'agite ?

Ma badine ardeur

S'est changée en langueur :

Je cherche ensemble & j'évite

Le secret bonheur

Que désire mon cœur.

Tircis paroît : Qu'il a de charmes !

Mon cœur, pourquoi le redouter ?

Malgré d'importunes alarmes,

Je me plais à l'écouter.

Quel trouble, &c.



C'en est fait ; mon cœur m'entraîne :

Tircis peut seul combler mes vœux.

Ah ! s'il brûle des mêmes feux,

Sa victoire est certaine.

Berger devine ma peine ;

Que ta vive ardeur

Echauffe ma langueur . . . .

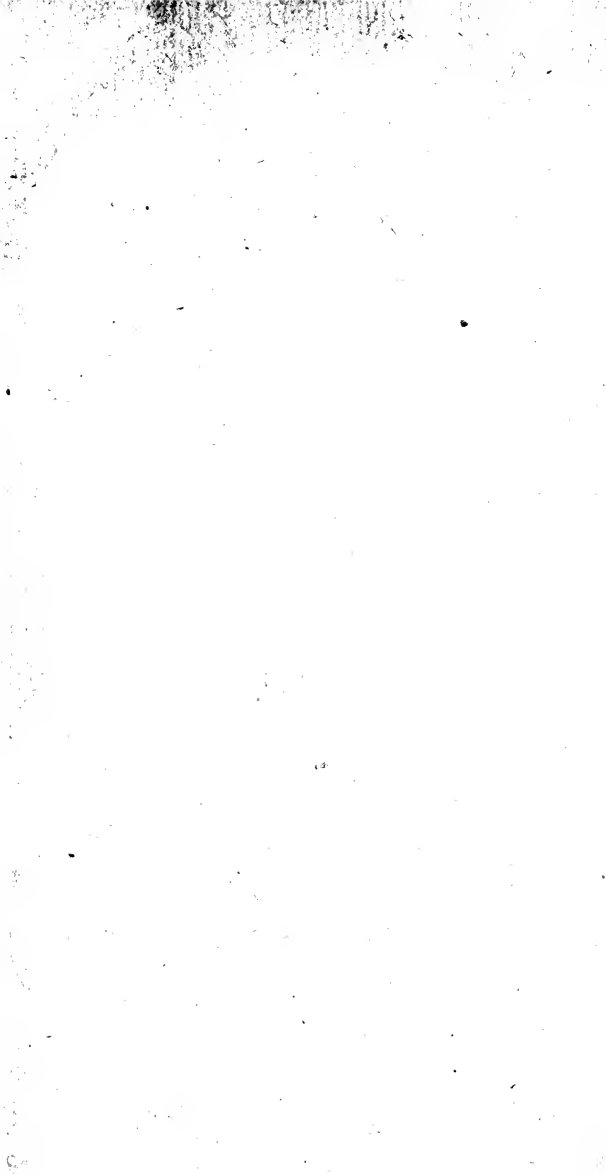
A mes pieds l'Amour t'amène.

Ah ! c'est le bonheur

Que désiroit mon cœur.

F I N.

The first part of the document  
 discusses the general principles  
 of the system and the  
 various methods of  
 application. It is  
 divided into several  
 sections, each dealing  
 with a different aspect  
 of the subject. The  
 first section is  
 devoted to the  
 history of the  
 system, and the  
 second to the  
 theory of its  
 operation. The  
 third section  
 describes the  
 practical  
 details of the  
 system, and the  
 fourth to the  
 results of its  
 application. The  
 fifth section  
 discusses the  
 advantages and  
 disadvantages  
 of the system,  
 and the sixth  
 to the  
 conclusions  
 reached. The  
 seventh section  
 contains the  
 index.



22

22

291379

LF

V351p

Author [Vattel, Emmerich de]

Title Poliergie.

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

**Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU**

